B-VI
48

B582u

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES ROMANS;
## OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.*

*MAI*, 1781.

209714
4. 3. 27

*A PARIS*;

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine; pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

# BIBLIOTHEQUE

## *UNIVERSELLE*

# DES ROMANS.

*MAI*, 1781.

## *PREMIERE CLASSE.*

ROMANS ETRANGERS.

## LE CRITICON,

*Traduit de l'Eſpagnol par M. le Duc de V***.*

LA traduction de ce Roman en François offroit tant de difficultés, qu'elles frapperont les Littérateurs, & qu'on aura peine à concevoir qu'un grand Seigneur, diſtrait par les affai-

res & par les plaisirs, ait pu même suivre la pensée de s'en occuper. Ce travail pénible ne sera cependant bien senti que par ceux qui savent, par une étude particulière des différens idiômes, combien il est difficile de rendre dans une langue étrangere les pensées fines, les idées métaphysiques d'un Auteur original qui a constamment employé les ressources & les richesses de la sienne. Tel étoit *Balthazar Gracian*. Son Ouvrage est d'ailleurs d'un genre où la précision, le mot propre, le génie, pour ainsi dire, de l'expression, sont de la plus absolue nécessité. Quel obstacle pour un Traducteur ! Quel courage, quel sentiment ne faut-il pas pour parvenir à le surmonter! Et croira-t-on un tel effort possible, si l'on considere que le Traducteur, vivant loin de la France, où il ne fit jamais qu'un séjour de peu d'années, est privé de l'usage habituel de la langue dans laquelle il a écrit, & sur-tout du commerce des esprits qui la perfectionnent par leur goût, & la garantissent par leur réputation.

M. le Duc de Y*** n'a pas cependant atteint, si nous osons le dire, à cette perfection dont on pourroit croire qu'on veut le louer ici ; ce seroit un prodige, & nous ne pensons pas

qu'il y en ait dans ce genre ; mais ses négligences & ses *libertés* sont rachetées par des graces étrangeres, dont la naïveté offre un dédommagement sensible. S'il pouvoit y avoir des graces factices, on croiroit qu'il a affecté les siennes, parce qu'il en prévoyoit l'heureux effet ; & alors on pourroit dire : *c'est un peu moins de précision dans la parure, c'est un peu plus d'art dans la toilette.*

Ce Roman, qu'on peut mettre dans la classe des Romans originaux, après avoir été imprimé séparément & par parties, soit à Madrid, soit à Huesca, le fut pour la derniere fois à Madrid avec d'autres ouvrages, en 1663, dans l'Imprimerie royale, (bien différente alors de ce qu'elle est aujourd'hui), sous le titre d'*Obras de Lorenzo Gracian*, en deux vol. in-4. Cette édition, quoiqu'annoncée comme corrigée, l'est très-peu.

On est persuadé en Espagne que le véritable Auteur du Criticon, ainsi que de tout ce que ces volumes contiennent, est le P. Balthazar Gracian, Jésuite, qui le publia sous le nom de son frere. Ils étoient de Calatayud en Arragon. Le P. Balthazar fut Recteur du College

de Tarragone, & mourut à Tarazone en 1658. Le Traducteur françois n'a pas héſité de publier ſa Traduction ſous le nom du Jéſuite. C'eſt ſans doute M. de Maunoy, quoique ſon nom ne ſe trouve pas dans l'édition que j'ai vue & que je crois unique. Elle a été faite à la Haye en 1709, en 3 vol. in-12, ſous le titre de *l'Homme détrompé*, ou *le Criticon de Balthazar Gracian*. Quoique cet Ouvrage ſoit entiérement traduit en françois, comme M. de Maunoy s'en vante, il eſt encore à traduire. On s'apperçoit à tous momens que le Traducteur ne comprenoit pas ſon original. Pour peu qu'un paſſage ait été difficile, il a fait dire à l'Auteur toute autre choſe que ce qu'il avoit penſé. Il eſt vrai que les fautes de l'édition Eſpagnole ſont ſans nombre, & ont dû le jetter dans l'embarras. Dans la premiere ſur-tout, il y en a de ſi groſſieres, que l'on trouve quelquefois des phraſes qui n'ont aucun ſens, en ſorte qu'il faut être très-verſé dans la langue Eſpagnole, ou, pour mieux dire, être Eſpagnol, pour corriger, ou plutôt pour deviner ce que l'Auteur a voulu dire. Cet Extrait y ſuppléera en partie.

Le Criticon n'eſt pas le ſeul Ouvrage de Gracian qui ait été traduit en François. *El Heroe*,

ou *le Héros*, fut traduit par M. Gervaise, Médecin, & publié à Paris en 1645 : le P. Courbeville, Jésuite, le traduisit encore après lui ; il fut imprimé à Paris en 1725, & à Rotterdam en 1729, in-12. Le même traduisit aussi *el Politico Don Fernando el Catholico*, sous le titre de *la Politique de Don Ferdinand le Catholique*, & il le publia à Paris en 1732, in-12. Ce même Ouvrage avoit été traduit une année auparavant par M. Silhouette, depuis Contrôleur-Général, & publié à Amsterdam, in-12, sous ce titre, *Réflexions sur Ferdinand le Catholique* ; *el Oraculo manual y Arte de Prudencia*, par M. Amelot, sous le titre de *l'Homme de Cour*. Il le fit imprimer à Paris en 1730, in-12. Mais il mérite le même reproche que le Traducteur du Criticon : il n'a pas toujours bien compris son original.

Le même P. Courbeville traduisit *el Discreto*, sous le titre de *l'Homme Universel*, & le publia in-12. Les autres Ouvrages de Gracian, c'est-à-dire, *la Agudeza y Arte de ingenio*, *l'Art de la subtilité & délicatesse d'esprit*, & quelques poésies, n'ont pas été traduits en François, & ne peuvent pas l'être.

Pour revenir au Criticon, je dirai encore

qu'il a été traduit en Italien, & bien mieux qu'en François, quoique les fautes n'y soient pas rares. M. de Maunoy, au lieu de nous expliquer la maniere dont il s'y est pris pour le traduire, & de nous prévenir sur l'attention qu'il a eue de retrancher de l'original des équivoques, jeux de mots, pointes de mauvais goût, dont il abonde, ou de substituer des tournures plus favorables à la pensée de l'Auteur, s'amuse, dans sa Préface, à faire un autre Roman moral semblable à celui qu'il traduit. On diroit qu'il a voulu rivaliser avec le P. Gracian. Voici ce qu'il dit de plus utile pour l'intelligence de l'Ouvrage : « Les Acteurs en sont deux » intimes amis, qui voyagent dans le pays de » la Vie; pays haut & bas, inégal, coupé, » plein de brouſſailles & d'épines, de piéges » & de fossés; pays.... tout-à-fait dangereux. » Nos deux Voyageurs sont aussi opposés par » l'esprit, qu'ils sont unis par le cœur. L'un est » partisan déclaré d'une sagesse austere, l'autre » donne tête baissée dans les illusions du monde » & dans la trompeuse volupté des sens. Avec » ces différens caracteres, ils courent d'âge en » âge, de condition en condition, d'état en » état; & ils trouvent par-tout, l'un, un mau-

» vais guide ; l'autre, un bon conseiller, & un » maître de vertu. Les pélerins se séparent » quelquefois, & autant de fois ils se rejoi- » gnent ; mais le sage l'emporte toujours sur » le fou : tous deux entrent enfin dans la région » du bonheur, pour y reposer à jamais ».

M. de Maunoy a tort de dire que la lecture de ce Roman demande très-peu d'attention, il en faut au contraire beaucoup pour saisir des allusions très-fines dont il est rempli ; & je dois avertir le Lecteur qu'il faut qu'elle redouble encore en lisant cet Extrait, parce que j'ai été obligé de supprimer des détails qui mettoient les idées dans un plus grand jour.

Il semble que M. de Maunoy n'étoit pas partisan des Romans. Il dit (ce sont ses propres termes) « que, parmi ce mêlange d'objets char- » mans & hideux, le Lecteur est privé du plai- » sir de la vérité historique, sans quoi toute » narration, quelque bien assaisonnée qu'elle » puisse être, est fade & insipide au bon sens ». D'abord cette dernière assertion n'est pas vraie, & l'idée qu'il donne des Romans est fausse ; d'ailleurs, celui dont on va lire l'Extrait se trouve dans la vérité historique, puisque ce qu'on y expose aux yeux du Lecteur est ce qui arrive

journellement dans le monde. Le Traducteur ajoute que bien des Lecteurs y trouveront leur portrait ; il me semble que les portraits tiennent fort à l'histoire.

# PREMIERE PARTIE.

## *L'Enfance & la Jeunesse.*

Un homme soutenu d'une foible planche luttoit contre les vents & les flots, au bord de l'isle de Sainte-Hélene ; il fut apperçu par un jeune sauvage, qui s'empressa de le tirer de la mer & du danger. Dès qu'il fut à terre, il embrassa son bienfaiteur, voulut le remercier ; mais celui-ci ne répondoit point, il s'expliquoit seulement par signes & par son étonnement. L'homme délivré des flots s'apperçut bien, aux cheveux blonds & au teint blanc du sauvage, qu'il étoit Européen, & qu'il ne lui manquoit que l'usage de la parole pour se faire entendre ; il entreprit de lui apprendre à parler ; il lui

donna le nom d'Andrenius, & il lui dit qu'il s'appelloit Critile. La néceſſité fit bientôt retenir au ſauvage les mots les plus communs; il tâcha enſuite de s'exprimer le mieux qu'il put; il fit entendre à Critile, ſoit par des geſtes, ſoit par des paroles, le peu qu'il ſavoit de ſes aventures. Il lui dit que, dès qu'il avoit pu ſe connoître, il s'étoit trouvé enfermé dans le creux d'une montagne qu'il lui montra de loin, où il recevoit la nourriture d'une de ces bêtes que Critile appelloit féroces; qu'elle lui donnoit quelquefois du lait, d'autres fois & plus communément des fruits, juſqu'à ce que, ayant entendu un grand bruit, les rochers ſe dégagerent & tomberent avec un éclat épouvantable, & par ce moyen il s'étoit trouvé délivré de la priſon où il avoit juſqu'alors vécu. Il ajouta que ſon admiration fut extrême à la vue du ſpectacle de l'univers; mais que ce qui l'étonna davantage, ce fut le lever du Soleil, la lumiere & la beauté de cet aſtre: ſon coucher l'affligea; mais la lune & les étoiles le conſolerent un peu de ſon abſence, & il fut ravi quand il le vit paroître pour la ſeconde & la troiſieme fois. Les plan-

tes, les fleurs, les fruits qu'il vit enſuite ſur la ſurface de la terre, ne l'étonnerent pas moins, ainſi que l'immenſité des eaux qui environnoient l'iſle. En racontant cela, il faiſoit, de ſon mieux, des réflexions qui étoient ſouvent combattues par Critile. Ils en étoient là quand ils obſerverent ſur la mer des objets qu'Andrenius n'avoit jamais vus. Qu'eſt-ce que vous voyez, lui dit Critile? Je vois, répondit Andrenius, quatre montagnes qui volent, ou quatre monſtres marins aîlés. Ce ſont, dit Critile, des navires qui viennent des Indes, & qui, allant en Eſpagne, s'arrêtent ſur cette côte pour rafraîchir leurs proviſions d'eau & de bois. Ils ſont remplis d'hommes, continua-t-il; il faut nous tenir ſur nos gardes, parce que les hommes ſont les ennemis naturels de l'homme. Andrenius ne pouvoit pas comprendre ce raiſonnement. Ils convinrent qu'ils devoient ſimplement dire à ceux qui arrivoient, qu'ils étoient reſtés endormis dans cette iſle, lorſque la flotte précédente avoit mis à la voile; & ils ſuivirent cette idée. Ces vaiſſeaux s'arrêterent quelques jours dans l'iſle pour faire *aiguade* : leur Commandant ac-

cueillit gracieusement Critile & Andrenius, qui s'embarquerent sur son vaisseau.

Pendant le voyage, qui fut long & dangereux, Critile raconta à Andrenius l'histoire de sa vie, que nous passerons sous silence, à cause qu'elle n'a pas le moindre rapport avec le but moral que l'Auteur s'est proposé. Il suffira de dire qu'une femme que Critile cherche partout, & qui étoit secrètement son épouse, étoit enceinte quand ses parens, qui la lui avoient refusée, partirent de Goa pour se rendre à Madrid, & que Critile étoit resté en prison dans la premiere de ces deux villes. Il ne sera pas non plus hors de propos d'avertir ici qu'il semble que l'Auteur n'est pas trop d'accord avec lui-même : la femme dont il est ici question est tantôt un être physique, & tantôt un être moral, comme nous verrons : elle s'appelloit Félisinde, c'est-à-dire la félicité. Critile étant sorti de prison, s'embarqua pour l'aller chercher. Il se promenoit un jour sur le tillac avec le Capitaine du vaisseau : celui-ci, voulant s'emparer de ses richesses, le poussa dans la mer : il nageoit depuis plusieurs heures lorsqu'il fut secouru par Andrenius, com-

me nous l'avons raconté. C'eſt l'époque de leur connoiſſance.

La longueur & l'ennui du voyage, ainſi que l'amitié, engagerent Critile à enſeigner à Andrenius les élémens de quelques arts & de quelques langues de l'Europe : ils arriverent ainſi dans notre continent.

Enfin nous voilà dans le monde, dit le ſage Critile au ſimple Andrenius ; il me fâche de t'y voir entrer avec tant de connoiſſances, cela te le rendra bien déſagréable. Ils prirent le chemin le plus fréquenté, parce qu'il s'offroit le premier ; & ils remarquerent que les pas qui y étoient tracés alloient tous en avant, pas un en arriere. Peu de tems après ils trouverent une troupe de petits enfants de tout âge, de tout ſexe, de toute condition & de toutes nations : ils faiſoient beaucoup de bruit. Une femme les ſuivoit & les conduiſoit ; elle avoit un air & des yeux riants ; elle étoit accompagnée de ſes eſclaves, auſſi débonnaires qu'elle : toutes avoient également ſoin de ces enfants ; elles tâchoient d'appaiſer ceux qui pleuroient ; elles diſtinguoient dans leurs careſſes ceux qui étoient le mieux habillés : le chemin étoit une pente douce par laquelle on deſcendoit toujours.

A peine Andrenius eut-il le temps d'envier le bonheur de ces petits êtres, dont il avoit été privé, qu'il vit cette femme qu'il avoit prise pour leur mere jetter un coup-d'œil myſtérieux autour d'elle, faire un ſignal; & dans le moment il ſortit d'entre les rochers, des ours, des loups, des ſerpents & des dragons, qui aſſaillirent impétueuſement cette tendre & foible troupe. Les uns furent traînés dans les cavernes, les autres tués ou dévorés. Ce ſpectacle fut d'autant plus horrible, que la ſimplicité de ces enfants les conduiſoit à ſe préſenter d'eux-mêmes avec un air riant aux griffes de ces bêtes féroces. La nature s'indignant dans Andrenius, il voulut punir l'affreuſe trahiſon de cette femme barbare; mais elle étoit déjà diſparue pour aller chercher d'autres victimes. Au milieu d'une ſi épouvantable confuſion, il parut de l'autre côté du vallon une autre femme bien différente de la premiere; elle étoit parfaitement belle & également entourée d'un grand nombre de ſuivantes. Dès que les bêtes l'apperçurent, le meurtre ceſſa; elles ſe retirerent en pouſſant des cris horribles. Cette dame s'avançant raſſembla le peu d'enfants qui étoient

encore en vie, quoique tous fussent blessés ; & les femmes de sa suite allerent chercher dans la gueule même des monstres ceux qui n'étoient pas encore engloutis. Andrenius remarqua que ceux qu'on délivroit en plus grand nombre sembloient être les plus pauvres, & ceux que l'autre femme avoit le plus négligés. Quand ils furent tous réunis, elle les conduisit toujours en montant jusqu'au sommet de la montagne, qui est toujours l'endroit le plus sûr ; &, pour les mettre à portée de n'éprouver jamais un pareil malheur, elle donnna à chacun d'eux, ainsi qu'à Critile & à Andrenius, une pierre précieuse qui avoit la vertu de garantir de tout péril, & dont la clarté étoit telle, qu'elle luisoit même au milieu des ténèbres. Cette femme généreuse, ayant entendu de nouveau des cris épouvantables dans la funeste vallée, accourut en volant pour recommencer *son bienfaisant métier.*

Andrenius étoit aussi surpris que touché de ce qu'il venoit de voir ; Critile lui en expliqua le mystere. La premiere femme étoit la mauvaise inclination, notre pente naturelle au mal, aidée par la mauvaise éducation & la complaisance

dangéreuſe que les parents ont ordinairement pour leurs enfants : la ſeconde étoit la raiſon ; & la pierre précieuſe qu'elle avoit diſtribuée étoit la lumiere dont cette même raiſon nous éclaire toujours.

En s'entretenant ſur ces objets importants, ils arriverent à un carrefour où aboutiſſoient trois chemins. Un monceau de pierres & une colonne élevée tout auprès exciterent leur curioſité ; on y liſoit cette inſcription : *Allez toujours par le milieu, fuyez les extrêmes.* Ils prirent le chemin du milieu. Beaucoup de perſonnes étoient raſſemblées dans le carrefour lorſqu'ils y arriverent, très peu ſuivirent leur exemple. Un plus petit nombre prit le chemin de la droite, qui étoit celui de la vertu. La multitude ſe jetta dans celui de la gauche, qui conduiſoit au ſéjour du vice : il étoit partagé en pluſieurs ſentiers, dont quelques-uns étoient couverts de ronces & d'épines ; un entre autres l'étoit de fleurs : on trouvoit dans un troiſieme un grand amas de vivres. Il y avoit des ſentiers délicieux, d'autres étoient parſemés de pointes de fer ; & tous étoient également ſuivis. N'avez-vous pas remarqué, dit Critile à Andre-

nius, à la figure de ces gens-là, que presque tous ont pris le chemin des autres & pas le leur ? Vous verrez cet exemple se multiplier dans le monde. Le scélérat prend celui du sage ; le savant, celui du présomptueux ; le poltron fait le brave ; la belle affecte la négligence, & la laide meurt d'envie de se parer. Vous verrez aussi qu'en général on prend les extrêmes dans le chemin de la vie. Ils s'apperçurent aussi que leurs pierres brilloient comme les astres. Tout en faisant ces réflexions ils arriverent à une ville d'Espagne très renommée ; mais, quoique le soleil fût au milieu de sa carriere, & que la ville fût très peuplée, ils n'apperçurent pas un seul homme.

Après avoir beaucoup marché, ils rencontrèrent un être, moitié homme, moitié cheval ; Critile reconnut le sage Chiron : sa présence lui fit autant de plaisir, qu'elle causa d'épouvante à Andrenius. Critile demanda à Chiron où ils trouveroient *les hommes*. Le Centaure répondit qu'ils n'étoient plus sur la terre, qu'ils avoient établi leur demeure dans l'air, où ils bâtissoient des châteaux, & se nourrissoient de chimeres.

Le Centaure les conduisit à la grande place, où ils trouverent une grande quantité de bêtes fauves ; il y avoit des lions, des tigres, des loups, des renards & des viperes. Défendez votre ame de la terreur, leur dit Chiron ; soyez cependant sur vos gardes, parceque les lions ont pris la place des hommes puissants ; les tigres, celle des assassins ; les renards, celle des frippons ; & les viperes, celle des femmes du monde : ainsi du reste. Le peu d'hommes qui sont restés n'osent plus paroître ; ils vivent retirés.

Le terrein de la place étoit fort inégal ; il y avoit devant les portes des riches de grands monceaux qui paroissoient d'or & d'argent ; devant les maisons des pauvres ce n'étoient que fossés profonds. Ils remarquerent cependant que beaucoup de bêtes, & des plus grandes, ne cessoient, pendant toute la journée, d'apporter de ce fumier d'or, & de grossir les monceaux déjà si élevés. Ne vaudroit-il pas mieux, dit Andrenius, jetter ces décombres dans les fossés, afin de rendre le terrein plus égal ? Cela devroit être, répondit le Centaure ; mais on ne donne qu'à

celui qui n'a pas besoin de recevoir : c'est ce qui fait la différence des conditions.

Dans ces entrefaites, ils apperçurent quelques hommes ou du moins quelques êtres qui osoient prendre ce nom ; ils marchoient, la tête en bas, dans la boue, & les pieds en haut ; ils tomboient à chaque moment en s'opiniâtrant toujours à suivre cette allure ridicule : d'autres marchoient à reculons. Il y a bien peu d'hommes, dit Chiron, qui aillent toujours en avant dans la vertu, dans la science & dans la sagesse : presque tous vont à rebours. Les femmes marquoient encore plus de répugnance que les hommes à avancer : elles ne vouloient point passer les vingt ans. *Quelles sont les femmes ?* dit Andrenius : à peine puis-je les distinguer des hommes : vous m'aviez dit, Critile, si je ne me trompe, que les hommes étoient forts & les femmes foibles, & je vois le contraire. Vous avez raison, lui répondit Critile, les hommes valent déjà moins que les femmes ; l'homme à la vérité est encore le roi, mais la femme est son favori.

Andrenius remarqua encore que la plus grande partie des hommes parloit à la bou-

che & non aux oreilles : les paroles doivent *s'entendre* & non pas *s'avaler*, dit-il. Ne voyez-vous pas, repartit Chiron, qu'on n'en donne à chacun que conformément à son goût ? c'est une preuve qu'on ne leur dit pas des vérités ; il les trouveroient amères, & s'en dégoûteroient.

Ce que nos Voyageurs trouverent bien étrange, fut de voir quelques hommes traînant toujours aux pieds des chaînes de fer, portant le carcan au cou, & qui malgré cela étoient contents, servis & applaudis : c'étoient même les mortels les plus puissants. Le Centaure, qui vouloit les instruire, tantôt par la surprise, tantôt par le raisonnement, leur fit encore remarquer des hommes qui, se portant bien, étoient couchés par terre ; & d'autres qui, ayant les entrailles gâtées, couroient assez lestement, & avançoient dans leur chemin. Il leur sembla aussi fort singulier de voir un aveugle être le guide de plusieurs gens qui avoient la vue bonne. Ne vous en étonnez pas, leur dit Chiron ; il n'y a rien de plus commun que de voir un homme perdu d'amour pour une femme indigne de son choix, entraîner par son exemple beaucoup de sages dans l'abîme de cette passion.

Ils entendirent peu à peu un grand bruit de voix annonçant une dispute dans un coin de la place. C'étoit une femme fort laide, mais très bien parée, qui parloit très haut & qui étoit aux prises avec une autre femme très belle à la vérité, mais si négligée qu'elle étoit presque nue. La premiere triomphoit par les injures & les calomnies; l'autre ne répondoit rien, parceque personne ne paroissoit disposé à l'écouter : elle avoit son ajustement contre elle. On passa des paroles aux mouvements des mains, plusieurs spectateurs même s'en mêlerent : la derniere fut tellement maltraitée, que peu s'en fallut qu'elle ne succombât; les enfants seulement voulurent la défendre, mais ils sont si foibles ! la femme pauvre fut chassée avec tant de violence, que depuis ce temps-là on ne sait plus ce qu'elle est devenue.

N'y-a-t-il point de justice dans le monde ! s'écrioit Andrenius. Tournez les yeux, lui dit Chiron, & je serai dispensé de vous répondre. En effet, il vit qu'un Juge condamnoit à mort un moucheron, parcequ'il étoit tombé par hazard entre ses mains, & qu'en même-temps il fai-

soit une profonde révérence à un éléphant qui avoit violé toutes les loix.

Le Juge disparut, car tout passe & se succede. Ils apperçurent au même instant un homme armé, & habillé de deux couleurs. Andrenius demanda si c'étoit un homme ou un monstre. C'est un soldat, répondit Chiron. — A quoi sont bons les soldats ? — A faire la guerre à nos ennemis. — Je crains fort qu'ils ne la fassent à nos amis. — Ils nous défendent. — Dieu nous sauve de leurs secours !

Tout ce qu'Andrenius avoit vu le mit si fort en colere, qu'il voulut retourner à sa solitude. Cela n'est pas possible, lui dit Critile, il n'y a pas moyen de reculer, combien de gens le feroient s'ils le pouvoient ! Vous vous y accoutumerez comme les autres. Chiron leur montra alors un chemin droit qu'ils devoient suivre ; il prit congé d'eux ensuite, & s'en retourna pour rendre à d'autres les mêmes services qu'en avoient reçus nos deux pélerins de la vie.

Après avoir marché quelques momens, ils virent un carrosse qui s'avançoit vers eux ; deux serpents le tiroient, & un renarden étoit le cocher ; dans la voiture

étoit un gros monstre qui changeoit à chaque instant de figure. Dès qu'il fut auprès d'eux il descendit, & leur fit beaucoup de politesses (ce qui est le moyen le plus usité & presque le plus sûr pour attraper quelqu'un.) Ce monstre avoit un maître : il les pria de la part de son maître de se rendre à son palais. On remercie, en pareil cas, & l'on demande le nom de celui qui fait inviter. Le monstre répondit : c'est un Roi très-puissant ; son Royaume est très-florissant ; ceux qui veulent réussir dans les sciences, dans la politique, & s'avancer dans le monde, doivent fréquenter sa cour : il a l'art de faire paroître ce qui n'est pas, de donner de l'éclat & du poli à ce qui est terne & raboteux. Ce récit charma Andrenius ; il montra beaucoup d'impatience de voir cette cour : d'ailleurs, on le prioit de si bonne grace, qu'il n'étoit guere possible de se faire presser. Il monta dans la voiture. Critile refusoit de le suivre ; il le prit par la main avec violence, & l'entraîna vers lui. Le sage fut obligé de céder à l'imprudent. Cette scene, utile à considérer, se renouvelle tous les jours. Le carrosse alloit déjà ;

il

il s'étoit détourné du droit chemin, & en avoit pris un autre plein de sinuosités : Critile, ayant pris son parti, se contenta d'avertir Andrenius de se tenir sur ses gardes.

Ils arriverent ainsi à une fontaine dont l'eau très-limpide sortoit par sept tuyaux de fer ; elle étoit située sur un terrein qui, quoique vaste, suffisoit à peine pour contenir le grand nombre de personnes qui y accouroient. Critile eut grand soin d'empêcher Andrenius de boire de cette eau ; il ne lui permit pas même de s'en laver les yeux, ni de s'en rincer la bouche : il faut voir auparavant, disoit-il, les effets que cette eau produira sur ceux qui s'en serviront. En effet, ceux qui s'en frotterent les yeux y éprouverent un changement remarquable ; ils étoient auparavant clairs & naturels, ils devinrent ternes, artificiels & de différentes couleurs. Quelqu'un les eut bientôt après si bleus que tout lui paroissoit un ciel de délices ; il étoit si content de tout ce qu'il voyoit, qu'il ne pouvoit exprimer son agréable surprise. Un autre les eut si jaunes, qu'il trouvoit tout à critiquer ; les actions les plus simples lui sembloient très-criminelles. Ceux

des amants furent entièrement fermés. Les yeux de quelques autres devinrent si louches, qu'ils voyoient tout de travers: c'étoient ceux des envieux.

Ceux qui voulurent s'en rincer la bouche furent encore moins épargnés; leurs langues devinrent ou de feu, ou de neige, ou de vent, ou de laine. Quelques-uns s'écoutoient eux-mêmes, quoiqu'ils parlassent fort mal. D'autres perdirent tout d'un coup la parole: ils vouloient parler par signes, mais tout le monde s'en moquoit. Ceux-ci, sans doute, remarqua Critile, voudroient dire la vérité, ils ne s'y hasardent pas.

Mais où cette eau fit des ravages affreux, ce fut dans ceux qui en burent jusqu'à étancher leur soif. Leur cœur fut entièrement changé, ou ils n'en sentirent plus le mouvement; leurs entrailles devinrent dures comme des pierres; leur cervelle se convertit en vent; leurs mains se chargerent de poix-résine, & leur sang se changea en eau. Andrenius n'en avala, par hasard, qu'une seule goutte; elle suffit pour le faire chanceler dans le chemin de la vertu tout la reste de sa vie. Critile donna à cette fontaine le nom de la fontaine des tromperies.

Le Sage vouloit retourner sur ses pas, mais Andrenius ne put s'y résoudre. Ne vaut-il pas mieux, leur disoit le monstre qui les guidoit, être fou avec les autres, que sage tout seul ? En disant cela il les détournoit du vrai chemin, les conduisant par de riantes prairies, d'où ils apperçurent la fumée qui sortoit d'une grande ville ; ils remarquerent bientôt que cette ville étoit plus belle de loin que de près. Andrenius voulut y pénétrer tout de suite ; mais Critile souhaita auparavant d'en sonder le terrein : il remua légérement la terre, & il découvrit des lacets de mille manieres différentes ; il y en avoit même de fil d'or & de blonds cheveux. En entrant, ils enfilerent une rue qui, d'un côté, offroit la demeure des trompés, & de l'autre celle des trompeurs. Andrenius voulut prendre ce dernier côté : il n'y trouva que des boutiques de marchands qui avoient toutes un faux jour. Dans quelques-unes on ne vendoit que de la bourre pour suppléer à la fine laine qu'on annonçoit ; dans les autres, du carton pour faire des figures. Après avoir passé les rues de l'Hypocrisie & de l'Ostentation, ils arriverent au pa-

lais où demeuroit ce Monarque si grand & si caché. Le bâtiment étoit vaste, mais on n'y voyoit pas un angle droit. Sur la place qui précédoit la premiere cour, il y avoit ce jour-là une grande fête ; elle étoit par conséquent remplie de monde. On y alloit jouer une farce : en voici le sujet. Premièrement, au lieu de musique, on entendoit des rugissemens & des sanglots : ensuite on voyoit paroître un petit homme assez mal vêtu ; on jugeoit qu'il étoit étranger, & venoit chercher fortune. Un courtisan s'avançoit avec empressement pour lui offrir ses services ; il lui présentoit même des bijoux & des parures ; mais ce qu'il lui donnoit d'une main, il le reprenoit de l'autre : il lui jettoit sur le dos un habit magnifique ; mais, sans que l'étranger s'en apperçût, il l'en dépouilloit en y substituant un vilain drap. Peu de moments après paroissoit un autre personnage qui le prioit à dîner ; l'étranger avoit faim, & ne se faisoit pas beaucoup presser ; mais arrivé à la salle à manger, & voulant s'asseoir, la chaise se cassoit, & il ne pouvoit s'empêcher de tomber par terre : tout cela faisoit beaucoup rire l'assemblée. Une

femme remplie en apparence de pitié, jeune & forte, s'empressoit de le relever; elle lui présentoit son bras sur lequel la pauvre dupe s'appuyoit quelque tems; bientôt cette femme paroissoit se lasser, & le laissoit tomber pour la seconde fois plus rudement que la premiere. Nul autre bras ne s'offroit, parce que le malheureux étoit tout crotté. Il regardoit de côté & d'autre pour implorer du secours; il voyoit venir un vieillard cassé & boiteux, & le croyant compatissant, il le prioit de l'aider, ce que celui-ci paroissoit faire volontiers: à peine avoit-il fait deux pas, que le vieillard s'embarrassoit dans sa béquille, bronchoit & entraînoit l'étranger dans une chausse-trape qui étoit couverte de fleurs, il s'y enfonçoit, & il ne reparoissoit plus. Cette farce fut fort applaudie. Andrenius prenoit part à la commune joie; mais ayant regardé Critile, il vit que ce dernier pleuroit. Sa surprise fut extrême, & il ne put s'empêcher de lui marquer son étonnement, en lui disant que cet étranger n'avoit éprouvé que ce qu'il méritoit, puisqu'il étoit crédule. Critile lui fit remarquer que cet étranger c'étoit lui-même, & que tout

homme qui vient au monde, après avoir passé sa vie dans les vices, tombe sous la faulx du Temps (qui étoit ce vieillard) qui fait tout périr.

Ce fut en vain que le prudent Critile voulut engager Andrenius à quitter cette ville & à reprendre route. Ce dernier souhaitoit de voir le palais : il y entra ; il sollicita l'honneur d'être présenté au Roi. On lui promettoit toujours de l'introduire devant le trône ; cela ne s'accomplissoit jamais : on lui promit aussi des emplois, qu'il ne put obtenir. Il en fut enfin si rebuté, qu'il voulut quitter la Cour ; les gardes l'en empêcherent : obligé ainsi de rester, il retomba dans ses premieres erreurs.

Critile ne le voyant plus paroître, en fut très-affligé : mais ayant entendu parler de la Reine Artemie, qui étoit si sage & si éclairée qu'elle passoit pour sorciere, (bien différente cependant de Circé, parce que celle dont nous parlons changeoit les bêtes en hommes), il prit le parti de se rendre dans son petit Royaume, qui n'étoit pas éloigné ; il espéroit obtenir, des lumieres & des bontés de la Reine, quelque moyen pour délivrer son ami.

Sorti de la ville sans beaucoup de peine, il trouva dans son chemin bien des gens qui alloient comme lui chercher Artemie, les uns par curiosité, d'autres par des motifs d'intérêt.

Cette sage & savante Reine reçut agréablement Critile ; elle lui dit que Falimonde, à la Cour de qui Andrenius se voyoit détenu, étoit son plus grand ennemi ; elle ordonna néanmoins à un de ses anciens Ministres d'aller le délivrer ; elle lui marqua la maniere de s'y prendre, & lui donna en même tems un miroir : ce miroir avoit la vertu de faire paroître les choses ce qu'elles sont. Sitôt qu'Andrenius y eut porté les yeux, tout ce qui avoit fait son enchantement lui causa subitement tant d'horreur, qu'il pria instamment le Ministre de le tirer de-là, ce que celui-ci fit de très-bon cœur & avec beaucoup d'adresse ; il le conduisit où Critile l'attendoit. Andrenius fut très bien reçu de la Reine, & tendrement embrassé par son camarade ; & tous trois eurent de longs entretiens, où ils firent l'anatomie morale de l'homme (*).

(*) Comme toute cette anatomie de l'homme

Pendant ce temps, Falimonde, piqué jusqu'au vif de ce que nos deux Voyageurs avoient échappé à ses piéges, réso-

se passe en raisonnemens, & non point en action, j'ai cru pouvoir la supprimer : en voici cependant un échantillon. « La tête, dit Andre-» nius, est le palais de l'ame, & le trône d'où » émane sa puissance. Tu as raison, repartit » Artémie, car comme Dieu, quoiqu'il soit par-» tout, fait néanmoins sa principale demeure » dans le ciel, de même l'ame réside dans la » tête.... En parlant des yeux, il dit : Il me » semble que l'homme devroit avoir la fa-» culté de se regarder lui-même, soit pour » mieux cacher & modérer ses passions, soit » pour connoître les défauts de sa personne, & » les déguiser du moins. En effet, ce seroit un » grand avantage à un furieux, s'il pouvoit se » voir dans ses accès de colere ; il auroit peur le » premier du trouble de ses yeux, & du défor-» dre de son visage... Sur les oreilles, il dit : » Ce qui m'étonne, c'est qu'on les ait mises » aux côtés : il me semble que c'est avoir trop » facilité l'entrée au mensonge, qui ne va jamais » que de côté, &c. &c. &c. &c. ».

lut de se venger d'Artemie. Pour parvenir à son but, il décria si fort cette Reine, que le peuple se révolta ; il entoura son château, & étoit décidé à le brûler. La Reine n'avoit pas assez de forces pour résister ; mais ayant calculé qu'il devoit bientôt y avoir une éclipse de soleil, elle menaça son peuple de le priver de la lumiere du jour s'il ne se retiroit. Le soleil en effet ne tarda pas à commencer à perdre son éclat ; les mutins effrayés prirent précipitamment la fuite : par ce moyen, Artemie eut le temps de sauver ses trésors, c'est-à-dire ses papiers, ses dessins, ses tableaux & ses instrumens. Elle résolut de changer de demeure, bien convaincue que le savoir ne peut subsister où il est persécuté. Critile & Andrenius la suivirent jusqu'à l'endroit où son chemin s'écartoit de celui de Madrid : là ils lui demanderent la permission de la quitter, en lui disant qu'ils étoient obligés d'aller à Madrid chercher Félisinde. La Reine la leur accorda, & leur donna d'utiles conseils, après quoi ils se séparerent.

Nos deux Pélerins, en s'entretenant en route des excellentes qualités d'Arte-

mie, s'apperçurent qu'ils touchoient à un endroit très-dangereux. Ils remarquerent qu'ils étoient environnés de beaucoup de monde, hommes & femmes, qui avoient les mains liées à leurs propres corps. Nous sommes perdus, s'écria Critile. Fuyons donc, repartit Andrenius. Il n'est plus tems, dit Critile, parce qu'on nous a apperçus & qu'on nous appelle. En effet, une jolie femme leur dit: Attendez, Messieurs, un moment, je vous prie, que j'attache ces deux présomptueux qui sont arrivés avant vous: arrêtez, je vous en prie. Par ces mots prononcés avec affection, & par la bonne mine de la personne qui leur parloit, Critile & Andrenius allerent s'enchaîner d'eux-mêmes. Cette femme étoit accompagnée de plusieurs autres, également agréables, qui attachoient continuellement; & ce qu'il y avoit de plus bizarre, c'est que chaque prisonnier étoit le maître de choisir ses chaînes: il y en avoit même qui présentoient de leurs mains les chaînes avec lesquelles ils vouloient être liés. Quelques-unes étoient d'or, d'autres de fer, d'autres de fleurs; il ne manquoit pas même des liens de blonds

& beaux cheveux. On attacha quelques avares avec les cordons de leur bourſe, pluſieurs ambitieux avec des cordons bleus, rouges, ou d'autre couleur. Quand le tour d'être enchaînés fut venu pour nos deux voyageurs, Andrenius choiſit les liens de fleurs : Critile ſe décida pour les rubans qu'on attache aux livres ; ce goût parut fort extraordinaire, pourtant on le ſatisfit. Après avoir ainſi enchainé tant de monde, ces femmes charmantes aſſuroient qu'elles n'avoient forcé perſonne. Celle qui paroiſſoit leur maîtreſſe ſonna la marche : tous défilerent de bonne grace, & quelques-uns en cadence. Ils arriverent ainſi à la grande auberge du Monde : ſa façade avoit ſept portes ; c'étoient les entrées d'autant d'appartemens. Pluſieurs perſonnes entroient dans l'appartement de l'or ; l'on avoit de la peine à y monter. Le plus bas étoit le plus agréable : ſes murs étoient de ſuere. Le plus haut étoit le plus dangereux : cela n'empêchoit pas que beaucoup de gens, en apparence ſages & ſérieux, ne ſouhaitaſſent d'y parvenir. Il y avoit un appartement entr'autres tout pavé de poignards : cependant il étoit plein de monde. Un

autre étoit orné de têtes de chiens, de griffons, & de langues de viperes : on y entroit pourtant, quoiqu'en grinçant les dents. Un autre encore étoit orné d'écailles de tortues : ses meubles étoient des sofas & des bergeres ; & quoiqu'il ne fût pas d'une longue étendue, personne n'arrivoit jamais au bout. Les plus beaux étoient jonchés de fleurs : les personnes qui y entroient étoient couronnées de roses qui se fanoient promptement, ne laissant que les épines ; les roses attiroient toujours plus de monde, que les épines n'en effrayoient.

Critile & Andrenius furent instamment priés d'entrer dans un de ces appartemens, à leur choix. Andrenius, jeune encore, choisit celui des fleurs. Critile dit qu'il ne vouloit entrer que par où personne n'avoit jamais été tenté de pénétrer : on se moqua de lui, & l'on n'observa pas sa conduite. En faisant le tour de la maison, il remarqua que la façade de derriere étoit celle d'une vilaine cabane qui tomboit en ruines. Il observa aussi que tous ceux qui y étoient entrés en riant en sortoient en pleurant ; que ceux qui étoient montés plus haut, tomboient plus rudement ; que ceux qui se pré-

cipitoient par la fenêtre de l'appartement de l'or paroiſſoient tout nus ; & que ceux enfin qui s'élançoient par la fenêtre de celui des fleurs, tomboient ſur des épines qui les déchiroient impitoyablement, & leur faiſoient pouſſer des cris affreux. Critile craignoit le même ſort pour ſon cher Andrenius : il l'apperçut effectivement à la fenêtre ; mais il remarqua que, loin de ſuivre l'exemple des autres, il détachoit la couronne de fleurs qu'il avoit ſur ſa tête, pour en faire une corde, dont il ſe ſervoit en effet pour deſcendre doucement juſqu'à terre.

Il rejoignit Critile, qui le reçut avec joie ; & , ſans s'arrêter, parce qu'ils ſentirent le danger de reſter aux environs de ce funeſte palais, ils prirent le chemin de Madrid. Les réflexions auxquelles ils ſe livrerent tout en marchant les conduiſirent à penſer que cette agréable femme qui les avoit enchaînés étoit la Volupté.

Quand ils furent près de la ville que nous venons de nommer, Critile, pour prémunir d'avis ſon cher Andrenius, lui apprit d'avance qu'à la Cour le mal eſt infiniment plus grand que le bien, parce que les étrangers, qui y accourent de tou-

tes parts, y apportent plutôt les vices que les vertus de leur patrie.

Ils entrerent dans la ville ; ils parcoururent beaucoup de rues ; ils se promenerent sur les places ; ils marcherent beaucoup enfin sans trouver personne qui leur donnât des nouvelles de Félisinde. Critile alors s'avisa d'essayer la vertu de certaines pierres orientales qu'il avoit sauvées du naufrage. Il fit voir un beau diamant & une très-belle émeraude ; ces pierres firent des miracles : il se vit environné d'un nombre d'amis ; il eut même bientôt plus de cousins que le Roi, & plus de neveux que le Pape. Mais ce qu'il y eut de plus plaisant fut ce qui arriva à Andrenius quelques heures après. Il alloit, par la grande rue, au palais royal : un petit Page très-bien mis l'aborda, & lui présenta avec grace un billet. Andrenius étonné, le prit, & commença à le lire par la fin ; il trouva avant la signature ces mots : *Votre très-humble servante & cousine.* La personne qui l'avoit écrit lui faisoit compliment sur son arrivée à la Cour ; elle lui reprochoit le peu d'empressement qu'il avoit eu de la voir ; elle le prioit de ne pas différer davantage de lui pro-

curer ce plaisir ; elle ajoutoit que son Page étoit à ses ordres, & le conduiroit chez elle, s'il vouloit l'honorer d'une visite. Andrenius fut fort surpris d'entendre parler d'une cousine, lui qui doutoit s'il avoit une mere ; il sentit l'aiguillon de la curiosité, & se laissa conduire par le petit Page. Celui-ci lui fit traverser plusieurs rues avant que de le mener chez Falsirene ( c'est ainsi que s'appelloit cette Dame ). Chemin faisant il lui disoit que sa Maîtresse vivoit éloignée du grand monde, & encore plus du beau monde, où sa modestie auroit eu trop à souffrir.

La maison où il le conduisoit n'avoit pas l'air bien magnifique, mais les entrées en étoient belles ; quand on étoit dans l'intérieur, on croyoit se trouver dans le palais de Psyché. Falsirene vint au-devant d'Andrenius ; elle l'embrassa : Que je suis heureuse de vous voir ici, mon cher Cousin, lui dit-elle ! est-il possible que votre cœur vous ait permis d'aller loger dans une auberge, quand vous deviez être certain d'avoir une maison toute à vos ordres ? En vous voyant, je ne me sens pas d'aise : je crois que c'est un songe. Que vous ressemblez fort à votre char-

mante mere! Non, je ne saurois me lasser de vous regarder. Mais pourquoi êtes-vous si interdit? Madame, répondit Andrenius, je vous avouerai franchement que je suis fort étonné de m'entendre nommer cousin, moi qui ignore si j'ai des parens : vous me prenez sans doute pour un autre. Ah! que non, Andrenius, lui dit-elle, je ne me trompe pas ; je vous connois fort bien, je sais qui vous êtes, que vous naquîtes dans une isle : je connois bien votre Mere, ma Tante : qu'elle étoit belle! c'est pour cela sans doute qu'elle n'est pas heureuse. Mariée secrètement avec Critile, vous fûtes le gage de leur amour.... Andrenius tressaillit en entendant ces mots. Que dites-vous, Madame? Félisinde, épouse de Critile, seroit ma Mere! Critile étoit mon ami il n'y a qu'un moment ; vous m'apprenez qu'il est mon Pere! Nous cherchons en effet cette femme adorable ; mais Critile ne m'a pas dit son secret. Vous verrez, reprit cette femme, que je ne cherche pas à vous tromper. Oui, Félisinde étoit mariée secrètement avec Critile, alors prisonnier à Goa ; elle fut obligée de partir pour venir ici, & elle

vous portoit dans son sein. Les douleurs de l'enfantement la surprirent dans une isle où la flotte s'arrêta ; c'est là que, sans autre secours que son courage, elle vous mit au monde. Combien de fois ne m'a-t-elle pas fait ce récit ! Que de larmes vous lui avez coûtées ! Qu'elle sera bien aise de vous rendre les caresses qu'elle vous refusa alors pour son honneur !

Andrenius ne pouvoit revenir de sa surprise. En même temps Falsirene le pressoit de vouloir bien demeurer chez elle ; elle ne vouloit pas même qu'il en sortît pour aller chercher son équipage, & ne cessoit de lui répéter qu'il n'avoit qu'à donner ses ordres, que les gens à elle s'en chargeroient. Andrenius, sans s'y refuser, lui fit entendre qu'étant arrivé avec Critile, en qui il avoit le bonheur de trouver un pere, il étoit bien juste qu'il commençât à s'en faire reconnoître, & qu'il pensât à partager avec lui l'accueil flatteur dont elle daignoit l'honorer. Sur cela on le laissa partir, en lui recommendant de retourner au plutôt avec Critile, & surtout de faire apporter l'équipage de tous les deux.

Aussi-tôt qu'il rencontra Critile, il se

prosterna à ses pieds en embrassant ses genoux, & en lui disant : O mon Pere ! mon cher Pere & mon Seigneur ! mon cœur ne me trompoit pas !.... Critile fut très-surpris de ces transports ; mais sa surprise cessa dès qu'Andrenius lui eut raconté ce qui venoit d'arriver.

Quoique Critile appréhendât d'être la dupe de cette aventure, comme on croit aisément ce que l'on souhaite, sous prétexte de s'instruire par lui-même il se laissa conduire, & ils allerent ensemble chez la nouvelle parente.

Falsirene le reçut très-gracieusement ; elle répéta à Critile tout ce qu'elle avoit raconté à Andrenius : & elle ajouta que le pere & la mere de Félisinde étoient morts, sans doute du chagrin qu'ils avoient eu de ne pouvoir faire décider leur fille sur le choix d'un époux parmi plus de cent Gentilshommes qui la recherchoient ; que Félisinde, ayant perdu ses parents, étoit restée sous la tutele de l'Ambassadeur du Roi à Vienne, dont la femme étoit de ses parentes, & qu'elle demeuroit maintenant avec l'Ambassadrice. Pour moi, continua-t-elle en finissant, je suis restée ici avec ma Mere, sa sœur, qui n'est plus,

& que je pleure encore ; mes autres parents ont soin de moi, fournissent à ma subsistance abondamment : je vis éloignée du monde, & avec les sentiments de vertu qu'ils ont sçu m'inspirer.

Tous ces détails rassurerent Critile ; il ordonna le transport de ses hardes, & fit voir à Falsirene les pierreries qui lui restoient ; il la pria même de s'en servir. Falsirene lui montra plus de bijoux encore, dont elle voulut également lui faire présent : elle fut refusée, mais on convint qu'elle garderoit ceux de Critile à titre de dépôt.

Ils furent traités magnifiquement pendant quelques jours ; & les plaisirs se succédoient de moment en moment : cependant Critile soupiroit après Félisinde, & vouloit l'aller chercher en Allemagne. Andrenius, épris de sa cousine, changeoit de propos toutes les fois qu'il étoit question de ce voyage : Falsirene les en détournoit aussi avec des graces séduisantes ; elle exigeoit qu'au moins le départ fût différé ; elle leur conseilla sur-tout de ne pas quitter l'Espagne sans avoir vu auparavant l'Escurial & Aranjuez. Pour un homme encore un peu sauvage, tou-

tes les beautés de l'art ne valent pas un regard de l'objet aimé. Andrenius refusa d'aller admirer ces monuments vantés ; & Critile partit tout seul. A son retour il se rendit chez Falsirene, mais il trouva la porte fermée ; il frappa à plusieurs reprises, & avec tant de violence que les voisins lui crierent d'interrompre ses coups, puisque personne n'étoit plus dans la maison. Quoi ! dit-il, est-ce que Falsirene n'y demeure pas ? Quelqu'un, en l'abordant, lui répondit que cette femme y avoit demeuré en effet quelques jours, mais qu'elle changeoit fréquemment de quartier pour éviter d'être poursuivie par la Police, parce que ses mœurs étoient très-corrompues, & qu'elle étoit dans l'usage de dépouiller ceux qui la fréquentoient, après leur avoir ravi la liberté. Il ajouta qu'elle avoit, dans les auberges, des gens gagés qui l'avertissoient de l'arrivée des étrangers de distinction, & lui rapportoient tout ce qu'ils avoient pu apprendre relativement au pays, au nom, à la famille dudit étranger ; elle inventoit alors un joli conte pour assurer le succès de son artifice.

Malgré tout cela, Critile voulut entrer

dans la maiſon ; un des voiſins lui en donna la clef. Dès qu'il y eut fait quelques pas, il la trouva ſi changée, qu'il ſe crut tranſporté dans une écurie remplie d'ordures. Il en ſortit bientôt ; il chercha Andrenius dans la ville ; & n'ayant pu le découvrir, ni ſe procurer aucune notion à ſon égard, il réſolut de retourner chez Artemie pour la conſulter.

Il n'eut pas marché long-temps qu'il rencontra un homme fort différent des autres, puiſqu'il avoit ſix ſens. Il en avoit vu beaucoup qui en avoient moins de cinq, mais jamais aucun qui en eût davantage. Il s'appelloit Egenie ; avec ce ſixieme ſens, il éclairoit les cinq autres ; il imaginoit des expédients, & il venoit à bout des entrepriſes les plus difficiles : enfin c'étoit le ſens de la néceſſité.

Critile, ayant reconnu les qualités dont cet homme étoit doué, lui raconta le malheur qu'il venoit d'éprouver, & le pria de vouloir bien y apporter rémede. Egenie lui promit d'y employer les ſix ſens qu'il avoit, & lui conſeilla de retourner à la Cour avec lui, pour eſſayer de retrouver ſon ami ; ce qu'ils firent ſur le champ. Ils le chercherent partout avec le plus

grand soin, comme Critile avoit déjà fait; mais ce fut en vain. Il vint dans l'esprit d'Egenie de retourner dans la maison où il s'étoit égaré; Critile s'y prêta par complaisance. Ils y fouillerent partout. Egenie y remarqua un grand monceau d'ordures d'où sortoit une fumée fort épaisse : Ici il y a du feu, dit-il. Ayant écarté tout le fumier, ils découvrirent la porte d'une cave profonde; ils l'ouvrirent, & apperçurent dans l'intérieur, à la lueur d'un pâle flambeau, plusieurs corps morts étendus sur la terre; il y en avoit qu'Egenie reconnut. C'étoient des jeunes gens fort bien faits, des gens de léttres, de riches vieillards; ils avoient tous les yeux ouverts, mais ils ne voyoient pas. Enfin ils trouverent Andrenius au milieu d'eux, mais si changé, que Critile, son pere & son camarade, eut de la peine à le reconnoître. Il l'appella plusieurs fois; il lui prit la main, mais il la trouva sans pouls & sans chaleur. Egenie remarqua que la lumiere qui éclairoit ce lieu venoit d'une main qui sortoit de la muraille; cette main, belle, fraîche, potelée, étoit entourée d'un bracelet de perles; les doigts luisoient comme des flambeaux.

Egenie pensa que, tant que cette main éclaireroit, il lui seroit impossible de suivre un projet qu'il avoit formé. Il la remua, & tous ces corps remuerent aussi. Il voulut l'éteindre en soufflant, mais le souffle augmentoit la vivacité de la flamme. Il jetta enfin de la poussiere dessus, & dans le même moment le feu s'éteignit : c'est le seul moyen d'éteindre le feu de l'amour (1) : il faut quelque chose qui sépare les deux objets, ou qui couvre le premier aux yeux prévenus.

L'expédient d'Egenie suffit pour ranimer toutes ces personnes mortes à demi.

(*) Je crois impossible de rendre la pensée de l'Auteur, même avec une périphrase : la langue françoise ne le permet pas. Cependant je vais tâcher de l'expliquer. En espagnol *poner tierra de por medio*, mettre de la terre entre deux objets, veut dire, éloigner l'un de l'autre. Or la poussiere c'est de la terre ; en éteignant le feu d'amour avec de la poussiere, on met de la terre entre l'amant & la maîtresse, c'est-à-dire, on les sépare, le seul moyen d'éteindre leur feu mutuel : c'est ce qu'a voulu dire l'Auteur.

En se réveillant, elles eurent honte de l'état où elles avoient été trouvées : les vieillards en eurent davantage. Andrenius en rougit aussi : mais une pensée qu'il produisit le consoloit ; c'est que dans tout ce qu'il avoit vu dans le monde, sans en excepter même le soleil, il n'avoit rien trouvé de plus agréable & de plus charmant qu'une femme jolie.

Après ce bienfait d'Egenie, ce dernier n'eut pas de peine à leur persuader d'aller avec lui à la grande foire du Monde ; elle étoit publiée dans ce célebre Etat qui sépare les riantes prairies de la Jeunesse, des âpres montagnes de l'Age viril.

En y arrivant, ils virent des boutiques placées de droite & de gauche. Un homme vint à eux, ayant une piece d'or dans sa main : il en frotta celles d'Andrenius ; elle y laissa quelques traces, & il lui conseilla d'aller par la gauche : les mains de Critile n'en reçurent pas la moindre impression, & on le laissa aller par la droite. Cependant Critile entraîna avec lui son fils & son ami du bon côté.

Ils commencerent par se promener le long des boutiques. Ils en virent une sur la porte de laquelle étoit cette inscription :

*Ici*

*Ici se vend tout le meilleur & le pis.* C'étoient des langues qu'on y vendoit. Il y avoit, sur la porte d'une autre, un homme qui leur faisoit signe de se taire : on y vendoit le silence. Critile voulut en acheter ; il en demanda le prix : mais il lui fut répondu que le silence se payoit par le même silence ; c'est-à-dire qu'il ne faut pas parler des fautes d'autrui, afin qu'on se taise sur les nôtres. Sur la porte d'une troisieme boutique, il étoit écrit : *On vend ici la quintessence de la santé.* C'étoit la salive de l'ennemi ; car la crainte que nous avons que nos envieux ne profitent de nos fautes nous retient dans les bornes de la raison.

Le marchand d'une boutique voisine les appella avec empressement, leur criant qu'il n'avoit presque plus de marchandise, & il n'avoit pas tort : on y vendoit l'occasion. Un autre marchand disoit : *On achete ici ce qui vaut beaucoup.* C'étoit l'*amendement* (1). Andrenius en deman-

(*) J'ai mis *amendement* au lieu de l'*escarmiento* qui est dans l'original. Voltaire même

da le prix. Les ignorants l'achetent à leurs dépens, lui répondit le marchand ; & les ſages, aux dépens des autres. Où vend-on l'expérience ? demanda Critile. On lui répondit : Fort loin d'ici, dans le magazin des années. Et l'amitié ? dit Andrenius. L'amitié ne ſe vend pas, les amis achetés perdent leur nom.

Il y avoit non loin de là un écriteau où on liſoit : *Ici celui qui donne retient ce qu'il a donné.* C'étoit la politeſſe.

On vendoit, à deux pas au-deſſous, *l'unique remede pour tous les maux :* il accouroit tant de monde, que le marchand étoit obligé de crier ſouvent : *ayez un peu de patience ;* & c'eſt ce qu'on y vendoit. On débitoit ailleurs *la précieuſe liqueur qui rend les hommes immortels.* Le marchand étoit un homme fort ſage : nos deux Pélerins lui en demandèrent, au moins une goutte. Vous l'aurez, leur répondit-il, pourvu que vous m'en rendiez tout autant. Et de quoi ? De votre propre ſueur. Critile en acheta une petite

n'a pu traduire ce mot ; il a fait le voyage d'*Eſcarmentado* : c'eſt là qu'il faut en apprendre l'explication.

fiole ; & y ayant regardé, il vit que ce n'étoit qu'un peu d'encre mêlée avec de l'huile. Il voulut la jetter loin de lui, mais Egenie le retint, en lui disant : Sachez que l'huile de veille des gens de lettres, & l'encre de ceux qui écrivent, jointes avec la sueur des héros, font ce qui conduit à l'immortalité. Il y avoit enfin une boutique où tout le monde accouroit pour apprendre le prix des emplettes qu'ils avoient faites : la maniere de les estimer étoit fort singuliere ; on les mettoit par monceaux, & on les jettoit dans un puits. Cette méthode étoit fort sage, car on ne juge jamais bien du prix des choses que quand on les a perdues.

Ayant ainsi parcouru toutes les boutiques de la droite, Andrenius crut avoir droit d'entraîner Critile du côté gauche. Celui-ci le suivit malgré lui : que les sages sont quelquefois complaisants ! Ils y trouverent aussi des boutiques, mais qu'elles étoient différentes de celles qu'ils venoient de parcourir ! Voici l'écriteau de la premiere : L'*on vend ici celui qui achete*. Ils regarderent de loin, & virent que les uns vendoient les autres, jusqu'à

leurs meilleurs amis. Sur la porte d'une autre, il étoit écrit : *On vend ici ce qu'on y donne.* C'eſt qu'on n'y donnoit rien, ſans qu'on l'eût acheté préalablement par la honte de le demander. Oh ! la méchante marchandiſe ! crioit un autre marchand dans ſa boutique écartée. Avec cela on ne ceſſoit d'y entrer ; mais en ſortant, tout le monde s'écrioit : Ah ! maudit argent ! pourquoi, quand on n'en a point, eſt-on tourmenté du deſir d'en avoir ! pourquoi eſt-on ſi inquiet quand on en a, & ſi agité quand on n'en a plus ! Il y avoit, tout près de là, une boutique remplie de fioles, de bouteilles & de caiſſes vuides. La foule s'empreſſoit d'y entrer ; c'eſt qu'on y vendoit l'air de la flatterie, & le vent des menſonges. Qui veut acheter, crioit une femme exaltée, qui veut acheter des chagrins, des inſomnies, & des douleurs ? Quoique cette invitation ne dût ſéduire perſonne, beaucoup de monde entroit chez cette femme ; mais on en ſortoit ou bleſſé, ou écumant de rage : c'étoit la boutique de la colere & de la vengeance.

Ils entrerent ſucceſſivement dans tous les autres magaſins ( & le nombre en étoit

considérable ) ; mais ils n'y firent aucune emplette. Dans une des boutiques qui étoient placées du côté opposé, ils avoient acheté *le jugement qu'on doit porter des biens de ce monde :* cette acquisition leur fut utile dans la suite. Le tour de la foire étant fait, ils se séparerent de leur sage conducteur, & prirent le chemin des montagnes de l'Age viril.

## SECONDE PARTIE.

### *L'Age viril.*

Nos deux Pélerins de la Vie avoient passé, sans s'en être apperçus, les agréables prairies de la Jeunesse ; ils commençoient à monter la pénible & haute montagne de l'Age viril. Andrenius étoit déjà accablé de fatigue, comme tous ceux qui ont entrepris de suivre le chemin de la Vertu. Critile l'encourageoit par de sages avis, & lui faisoit entendre que s'ils ne trouvoient pas des fleurs sous leurs pas, ils seroient recompensés du moins par

l'abondance des fruits dont les arbres étoient chargés au sommet de la montagne. Enfin ils y arriverent. Ce lieu, où si peu de gens peuvent atteindre, étoit si élevé qu'ils virent tout l'univers sous leurs pieds.

Ils y rencontrerent un homme fort extraordinaire, car il étoit, depuis la tête jusqu'aux pieds, tout couvert d'yeux, & ces yeux étoient très-perçants. C'est sans doute Argus, dit Critile; & s'adressant à lui: Etes-vous toujours employé à la garde de la beauté, lui dit-il? Quelle vieille erreur, répondit Argus! car c'étoit lui: & qui m'engageroit à tenter l'impossible? Loin de vouloir garder la beauté, je me garde d'elle au contraire. Andrenius étonné le regardoit avec une curiosité indiscrete. Vois-tu celui que tu regardes, lui demanda Argus? car tous ceux qui regardent ne voient pas. Je pensois, lui répondit Andrenius, à quoi peuvent être bons tous ces yeux; car de ceux que vous avez sous le front, vous pouvez voir ce qui se passe, & de ceux de l'occiput, vous pouvez voir ce qui s'est passé: mais quel usage pouvez-vous faire de ceux que vous avez sur le dos? C'est

juſtement ceux-là qui ſont le plus néceſſaires : par leur ſecours, on voit le fardeau qu'on met ſur ſon dos, ſur-tout quand on ſe marie, ou qu'on accepte quelque charge.

Le naïf queſtionneur fit ſucceſſivement expliquer Argus ſur tous ces yeux, dont le nombre ne ceſſoit de l'étonner. Critile, qui, de moment en moment, en ſentoit mieux l'utilité, auroit voulu en acheter quelques-uns, feignant de croire qu'Argus en avoit trop. Ce dernier lui répondit : Quoique ma richeſſe à cet égard paroiſſe ſurpaſſer mes beſoins, l'apparence vous abuſe. Peut-on jamais être trop éclairé ? Si je vous donnois un ſeul de ces yeux, vous verriez mieux que moi, parce que c'eſt un grand avantage que de voir par les yeux des autres. Mais avançons, je vous promets, avant de nous ſéparer, de vous faire avoir autant d'yeux que j'en ai moi-même ; car ils s'achetent par les pas que l'on fait dans la route qui conduit à l'expérience. Il leur dit enſuite qu'il étoit le premier garde du port de la Vie, port très-pénible & très difficile ; que ſon métier étoit d'empêcher qu'on ne paſsât des marchandiſes prohi-

bées. Bien des choſes, leur dit-il, autoriſées dans la jeuneſſe, ſont défendues dans l'âge viril; ceux qui ſe les permettent dans ce ſecond période de la vie ſont condamnés à la honte, & ſouvent à la mort.

Il leur fit obſerver enſuite la bonté des fruits que portoient les arbres qui décoroient le ſommet de la montagne : tous étoient mûrs. Ces arbres y avoient été plantés par des gens de lettres, & arroſés par la ſueur de leur front; ils ombrageoient des pavillons où l'on pouvoit rafraîchir & l'eſprit & le corps. En parcourant cette delicieuſe route, Argus conduiſit nos deux Voyageurs au milieu des hauteurs, où ils apperçurent une maiſon dont les fondements étoient aſſis dans la profondeur du roc, & les murailles fort épaiſſes : elle avoit deux grandes portes, toujours ouvertes; l'une du côté de l'orient; l'autre, du côté de l'occident; & quoique cette derniere ſemblât être une porte derobée, ou fauſſe porte, elle étoit pourtant la principale. Mais ce qui cauſa un étrange étonnement à nos Pélerins, ce fut le changement extraordinaire qui s'opéroit

succeſſivement dans cette maiſon. Tous ceux qui y entroient en folâtrant en ſortoient tout penſifs ; les fous en ſortant montroient de la ſageſſe ; & les mutins étoient paiſibles. Il y a ici quelqu'enchantement, s'écrioit Andrenius. Hélas! quel charme plus puiſſant, lui répondit Argus, que trente années de plus ! Cette maiſon eſt la Douane générale de tous les âges : vous pouvez & devez y entrer. C'eſt ce qu'ils firent ; & ils y trouverent un tribunal, dont le Jugement étoit le Préſident ; il avoit pour Adjoints, le Conſeil, le Temps, l'Accord, le Courage, & d'autres perſonnages auſſi reſpectables. Ceux-ci avoient devant eux un livre de comptes ouvert. Andrenius, comme tous ceux de ſon âge, en fut fort ſurpris ; il n'avoit jamais calculé.

Ces graves Magiſtrats travailloient alors ſur la réforme générale de tous ceux qui paſſent de la jeuneſſe à l'âge viril. On commença par les dépouiller du léger duvet qu'ils avoient au menton, en y ſubſtituant un poil plus noir : puis on mit un cadenas ſur la bouche de chacun, & on leur donna un nouveau viſage, des jambes de grue, des oreilles de chat, &

une peau de couleuvre. Le Jugement ordonna enſuite qu'on publiât les ordonnances de la réforme générale : ce que l'Attention fit de la maniere ſuivante :

Tous & un chacun doivent avoir le bon goût à ſoi, ſans s'en rapporter à celui des autres. L'on doit tâcher de fréquenter toujours ſes ſemblables, parce que tous ceux qui paroiſſent hommes ne le ſont pas. On permet dans les entretiens quelques petits contes amuſans, pourvu qu'ils ne bleſſent pas la décence, & qu'ils aient un ſens moral. On doit aimer les livres ; ce ſont des amis commodes & utiles. Enfin on doit faire connoître en tout qu'on eſt homme, dans ſes penſées, dans ſes paroles & dans ſes actions ; & ſur-tout on doit faire plus d'état d'une bonne tête, que d'une belle taille.

La ſéance ainſi terminée, Argus oignit nos deux Pélerins d'une quinteſſence tirée de l'alambic de l'expérience, ce qui les rendit impénétrables. Il leur ſortit au même inſtant, de tout le corps, des yeux très-perçans, & avec leſquels, à la charge pourtant de les tenir toujours ouverts, ils étoient sûrs d'appercevoir les objets

les plus cachés. En cet état on leur permit de poursuivre leur route pour devenir hommes.

Ils sortirent de cette maison, suivis plutôt que guidés par Argus; car à cet âge on ne doit plus avoir besoin de guide. Ils monterent ensemble à l'endroit le plus élevé de ces montagnes, d'où ils découvrirent des pays où ils n'avoient jamais été, & dont ils avoient seulement entendu parler : c'étoient ceux de la Valeur, du Savoir, de la Richesse & de la Puissance; les deux grandes Provinces de la Vertu & de l'Honneur, ainsi que les royaumes fort étendus de la Fortune & de l'Autorité. Ils n'y manquerent pas de sujets pour employer leurs cent yeux; ils y virent les sept merveilles du monde, & bien d'autres; & sur-tout ils y apperçurent des personnes de mérite : c'est l'objet le plus agréable qu'on puisse voir (je demande pardon pour ce moment à la beauté). Mais il leur arriva quelque chose de bien singulier; c'est que ce qui paroissoit blanc à l'un paroissoit noir à l'autre; ainsi des autres couleurs & même des formes. Telle est la diversité des sentimens & des goûts.

Il étoient éblouïs d'un si merveilleux spectacle, quand ils virent venir vers eux un domestique fort singulier, car il faisoit l'éloge de son maître. Ce dernier étoit un Seigneur aussi vertueux que savant; il s'occupoit à acquérir toutes les raretés de l'art & de la nature; il avoit un cabinet immense d'histoire naturelle & de livres de morale. Son valet étoit chargé de chercher par-tout Argus, & de lui demander un de ses yeux. Si-tôt qu'il l'eut nommé, Argus se prêta à ses desirs, & lui donna cet œil qu'il demandoit, persuadé qu'il le plaçoit bien. Il conseilla même à Critile & à Andrenius de suivre le domestique pour aller voir la précieuse collection dont il venoit de parler. Ils suivirent ce conseil, & ils furent bien payés de la peine du voyage, puisqu'on leur fit voir dans ce singulier cabinet un honnête homme, un Juge sans mains, & dont la femme n'en avoit pas non plus; un Grand d'Espagne sans dettes, un Prince qui entendoit la vérité, une Reine laide, un Financier pauvre, un Poëte riche, un Espagnol humble, un François grave, un Allemand buvant de l'eau, un mariage sans tromperie, un

fou mécontent, une femme d'humeur égale, & un vrai ami ; encore ce dernier n'y étoit-il qu'en peinture.

Après avoir admiré ce dépôt de tant de merveilles réunies, & ne pouvant long-temps s'arrêter dans le voyage de la Vie, ils penſerent à ſe ſéparer d'Argus, & à prendre la route de la France. Les adieux furent mêlés de conſeils & de remercîmens.

Si-tôt qu'ils eurent gagné le ſommet des Pyrénées, ils furent frappés de la différence qu'il y a entre les deux Nations qu'ils ſéparent.

On ne ſera pas ſurpris d'apprendre qu'étant en France, Critile & Andrenius y rencontrerent un François. La premiere choſe que ce dernier leur demanda, ce fut ſi la flotte étoit arrivée. Nous ne nous en ſoucions pas, lui répondit Critile, nous voyageons pour apprendre l'art de ſavoir vivre. Sornettes que cela, lui répondit le François ; l'art de vivre eſt celui qui apprend à s'enrichir, à avoir de l'argent ; ſi vous en avez, vous ſerez ſavant, courageux, noble, & tout ce que vous voudrez. Ne vous embarraſſez pas de votre art de vivre, ou du moins ſuivez-

moi, & je vous ferai parvenir à cet art que vous définissez mal. Il les mena dans une maison qui sembloit toute d'or, quoiqu'elle ne fût pas très-magnifique; elle étoit environnée de gardes qui en défendoient l'entrée. Comment ferons-nous pour pénétrer, dit Andrenius? Ne vous en mettez pas en peine, lui répondit le François; il n'y a que les jeunes gens à qui l'on refuse la porte : ceux qui ont trente ans passés ont le droit d'y être admis, à moins qu'ils ne soient ou joueurs, ou maladroits..... Mais il y avoit encore un obstacle bien plus grand : c'étoit que les portes étoient fermées & barricadées, & que ceux qui étoient dedans n'ouvroient jamais. En effet, au même instant il arriva quelqu'un qui crioit : « Ouvrez-moi, je suis de vos parens ». *Quand j'étois pauvre*, répondit-on, *je n'avois point de parens.* Critile & Andrenius étoient tout-à fait découragés; mais le François leur montra une lourde massue qui pendoit à la porte, & y étoit attachée à un anneau d'or. Rien ne tient contre la vertu de l'or, leur dit-il; & ayant frappé, quoique très-légérement, sur le champ la porte s'ouvrit. Critile étonné

héſitoit d'y entrer ; mais le ſon de l'argent que l'on comptoit dans l'intérieur, & qu'il entendit, le décida. Si-tôt qu'ils furent entrés, la porte ſe ferma. Alors ils s'apperçurent que ce qu'ils avoient pris pour une belle maiſon, n'étoit qu'une affreuſe priſon ; ce qu'ils avoient imaginé de ſallons ſuperbes n'étoient que des cachots pleins de priſonniers qui s'étoient volontairement chargés de chaînes, parce qu'elles étoient d'or ; mais ceux qui les portoient paroiſſoient très-contens.

Nos deux Voyageurs firent le tour de la maiſon ſans avoir pu en voir le maître. On n'en ſera pas ſurpris, quand on ſaura qu'il ſe tenoit dans un cachot très-étroit, où la lumiere ne pénétroit jamais le jour, de peur d'être vu & qu'on ne lui demandât de l'argent ; & la nuit, pour ne pas dépenſer ; il avoit la barbe longue & craſſeuſe ; ſon habit étoit vieux & déchiré. Si-tôt qu'il vit paroître les deux Pélerins, il ſe leva pour les embraſſer. Ceux-ci épouvantés ſe retirerent précipitamment ; ils chercherent même à ſortir de cette maiſon dorée, mais en fuyant ils tomberent dans un trébuchet caché ſous

des limailles d'or : plus ils s'efforçoient de se tirer de-là, plus ils se sentoient ferrés & embarrassés.

Ils se croyoient déjà perdus sans ressource, quand, par le plus grand bonheur du monde, ils furent abordés par un homme, ou plutôt par un prodige, puisqu'il avoit des aîles, & qu'au lieu de le charger de fers, comme on avoit fait les autres, on l'avoit dégagé au contraire d'une chaîne qu'il portoit aux pieds quand il étoit entré.

Andrenius tout étonné lui dit : Homme, ou prodige, qui êtes-vous ? Il répondit : Je n'étois rien hier, je suis un peu plus aujourd'hui, demain je serai un peu moins. D'où venez-vous ? Du néant. Où allez-vous ? Au tout. Pourquoi allez-vous seul ? J'ai encore la moitié de moi-même de reste. Vous êtes donc un savant ? Je ne le suis point ; mais je souhaite le devenir. Par quelle occasion êtes-vous entré ici ? Je suis venu pour pouvoir prendre le vol ; j'avois la puissance de m'élever au plus haut degré, à cause de mon génie ; la pauvreté m'en empêchoit. Votre dessein n'est donc pas de rester ici. A beaucoup près : à présent que j'ai ce qu'il

me faut, je m'envolerai tout de suite. Le pourrez-vous ? Quand je voudrai. Mais ne pourriez-vous pas nous délivrer ? Oui, pourvu que vous le vouliez. Sans doute que nous le voulons, répondirent ensemble Critile & Andrenius. Allons donc, leur dit-il ; & les prenant sous ses aîles, il les tira sans embarras de cette prison de l'Avarice.

Il leur proposa sur le champ d'aller au palais de la sage Sobisbelle. Ils lui demanderent s'il connoissoit cette Reine. Non, répondit-il ; mais sitôt que je me suis vu des aîles, je me suis dévoué entiérement à son service. J'ai demandé le lieu de son séjour dans toutes les universités, sans pouvoir la découvrir, parce que quoiqu'il y ait beaucoup de savans en latin, ils sont de grands ignorans en langue vulgaire. Mais comme mes aîles me portent par-tout, j'ai découvert un palais bâti de cryſtal : si cette Reine demeure quelque part, c'eſt sans doute dans ce lieu digne d'elle.

Pendant cet entretien, on entendit le cri bruyant & confus d'une populace entiere. Ils virent paroître un gros monstre, moitié homme, moitié serpent,

suivi d'une foule immense. Le personnage ailé le reconnut aussitôt, & avertit ses camarades de le laisser passer, faisant semblant de ne le pas voir, & sans lui dire un seul mot. Mais Andrenius ne put pas s'empêcher de demander son nom à quelqu'un qui se trouvoit près de lui. C'est, lui répondit-on, celui qui sait plus que tout autre, qui, sans avoir étudié, passe pour savant : c'est l'Oracle vulgaire. Andrenius fut enchanté d'avoir entendu cette réponse. Il crut que c'étoit un grand bonheur que d'être savant sans avoir étudié ; il pensa d'ailleurs que c'étoit un avantage considérable que d'aller en si bonne compagnie, puisque le monstre étoit suivi même par des gens en litiere & en carrosse ; il se débarrassa de ses deux compagnons qui vouloient le retenir, & se tournant vers eux, il leur dit : Amis, il vaut mieux avoir un peu moins de science, & un peu plus de bon temps. En disant cela il se mêla parmi la foule, & disparut avec elle.

Critile auroit voulu le suivre pour le ramener ; mais voyant briller, quoique de fort loin, le palais qu'il cherchoit, s'oubliant lui-même, & ébloui de cet

éclat sans en pouvoir détourner les yeux, il prit le chemin qui y conduisoit. Les murs de ce palais étoient transparents ; & quoiqu'il fût, par-là, éclairé de tous côtés, il ne laissoit pas d'y avoir quantité de grandes fenêtres & de balcons. La porte étoit toujours ouverte, mais l'entrée n'en étoit pas permise à tout le monde. Quand Critile & l'homme aîlé furent plus avancés, ils remarquerent que ce qu'ils avoient pris pour du cristal étoit du sel gemme très-pur & très-agréable au goût. La cour étoit ornée de colonnes si fortes, que le personnage aîlé assura qu'elles pouvoient porter l'univers, & le ciel même. Ils y entendirent une si douce harmonie, qu'elle pouvoit charmer jusqu'aux êtres inanimés. Le Bon-Goût les introduisit devant une Dame si belle, qu'elle sembloit une divinité ; elle jouoit d'un instrument si parfaitement, qu'on assuroit que les sons qu'elle en tiroit rendoient la vie aux morts & donnoient l'immortalité aux vivants. Pour faire honneur à ses nouveaux hôtes, elle leur fit entendre les plus beaux airs ; ceux qu'Homere, Virgile & d'autres avoient chantés. Critile & l'homme aîlé furent désespérés de ne pouvoir l'é-

couter plus long temps, parce que l'Age les preſſoit.

Le Temps les appella, & les conduiſit dans un ſallon ſi vaſte qu'on n'en voyoit pas le terme. Ils y trouverent auſſi une Nymphe, mais fort extraordinaire, car elle avoit la moitié du viſage ridée, comme celui d'une vieille femme, & l'autre moitié très fraîche, comme celui d'une jeune vierge. Elle regardoit, d'un côté, ſur le préſent; de l'autre, ſur le paſſé. Je reconnois cette Nymphe, dit Critile; c'eſt l'Hiſtoire: je ſuis ravi de la voir. Une action qu'elle fit, un moment après, ajouta encore au plaiſir qu'il avoit de la rencontrer. Quelqu'un lui ayant préſenté une plume frottée d'or, elle la jetta en colere, comme indigne de ſa vérité. Quelques Héros s'étant plaints enſuite qu'on paſſoit ſous ſilence leurs exploits, la Nymphe leur dit: C'eſt votre faute, vous mépriſez & perſécutez mes chers Ecrivains.

Ils ſe ſeroient arrêtés quelque temps avec elle, mais l'Eſprit les appella pour les conduire dans l'appartement des Belles-Lettres, où ils cueillirent des fleurs d'une grande beauté & d'une odeur délicieuſe.

De-là ils passerent chez la Nymphe de l'antiquité, dont le cabinet étoit plein de statues, d'inscriptions, de vases & de médailles.

Ils entrerent ensuite dans un appartement si rempli d'outils, qu'ils le prirent pour la boutique d'un artisan; mais quand ils remarquerent des globes, des spheres, des télescopes, des pantometres & d'autres instruments, ils reconnurent que c'étoit l'appartement des Mathématiques. Ils parcoururent ensuite les appartements de la Philosophie naturelle & de la Philosophie morale : les quatre éléments meubloient celui de la premiere : la seconde distribuoit des feuilles, dont quelques-unes étoient très-larges, mais fort seches, & sans aucune bonne qualité; d'autres, très-petites, mais d'une utilité reconnue, & d'un parfum très-agréable. Ils trouverent enfin la Politique très-commodément assise sur un sofa; elle étoit occupée à faire de nouvelles couronnes, ou à en rafraîchir d'autres que le temps avoit fanées.

Critile, ayant réfléchi sur tout ce qu'il venoit de voir, s'écria : Que les hommes aiment passionnément la bonne chere, les

richeſſes, les jardins, la muſique, la chaſſe & le jeu; pour moi, je veux me donner tout entier à la lecture des bons livres : une bonne bibliotheque fera mon bonheur. Après cette réflexion, le perſonnage aîlé fit ſigne à Critile de ſortir. Celui ci ne le ſuivit qu'à regret; ſon intention étoit de ne pas quitter ce palais ſans avoir vu auparavant la Reine Sobisbelle. Mais Andrenius, que faiſoit-il pendant ce temps-là ?

Il étoit au milieu de la plus grande place de l'univers, c'eſt-à-dire dans celle du Vulgaire. Celui qui l'avoit ſéduit le conduiſoit toujours. Il y avoit dans cette place une foule immenſe, mais pas un homme tout entier. Les uns, par la tête, repréſentoient le cerf; d'autres, le chameau; quelques-uns, le bœuf, le loup; le plus grand nombre figuroit l'âne. Ceux qui avoient la tête d'un homme traînoient une queue de poiſſon, ou bien ils avoient des griffes de lion, des pieds d'ours, des yeux de hibou ou de taupe. Ils étoient partagés en pelotons. On donnoit des batailles, on aſſiégeoit & prenoit des places, dans celui qui étoit auprès d'Andrenius. Ce ſont apparemment des Géné-

raux, dit assez haut l'enfant de la Nature. Un Sage (il s'en trouve quelquefois dans la populace) lui répondit : aucun d'eux n'est même soldat ; ne voyez-vous pas que ce sont des paysans ? Ne vous étonnez pas, repartit le conducteur qui ne l'avoit pas quitté, ici on fait tout. Mais le Sage reprit, d'un air moqueur : Dites plutôt qu'ici on parle de tout. Dans un autre peloton, on se mêloit de gouverner le monde ; on faisoit des projets de finance ; on encourageoit le commerce, on réformoit les abus de l'administration. Et ceux-là, qui sont-ils, demanda Andrenius. La plupart, lui dit le Sage, sont du nombre de ces gens qui, ayant ruiné leur fortune, se mêlent des affaires des autres.

Il y avoit d'autres pelotons où les soldats parloient de la réforme des loix ; les gens de robe donnoient des assauts ; les laboureurs parloient commerce ; & les marchands, agriculture. Il y avoit un cercle particulier, composé de vieillards, où l'on parloit mal du temps présent, & très-bien du temps passé.

Mais ce qui étonna davantage Andrenius, ce fut de voir, pêle-mêle avec

cette canaille, des gens très-bien vétus, & qui se donnoient de superbes titres d'honneur. N'en soyez pas surpris, lui dit le Sage, il y en a parmi ceux-ci de plus ignorants que ceux qui portent leurs livrées.

Ils virent encore dans cette même place beaucoup de boutiques de pâtissiers, de tailleurs, de cordonniers, de barbiers, & de beaucoup d'autres métiers, mais pas une apothicairerie. Le Sage en donna la raison à Andrenius; & c'étoit, qu'on ne guérit pas de la bêtise.

Ils remarquerent une boutique où l'on débitoit des prophéties & des contes ridicules; on y contrefaisoit les lutins, les esprits follets; on y disoit qu'il devoit y avoir un tremblement de terre, que le monde devoit finir à une certaine époque qu'on marquoit. Cette opinion étoit si générale & si bien établie, qu'on eût crié malheur à celui qui auroit osé en douter. Andrenius vit chasser de cette place un Philosophe qui vouloit établir une boutique d'importantes vérités; on ne lui donna pas le temps de vendre une seule once de sa marchandise.

Il s'éleva tout d'un coup un émeute générale:

nérale : tout le monde fuyoit ; les uns se renverſoient ſur les autres ; tout n'étoit que déſordre & confuſion. Ce qui cauſoit cette bagarre, c'étoit l'apparition d'un monſtre ſans tête & ſans bras ; il avoit pourtant des doigts pour marquer, une langue & des épaules, mais point de poitrine. Ce monſtre eſt la Terreur panique, fille aînée de l'Ignorance, dit alors le Sage à Andrenius. L'effet trop naturel que produiſit l'aſpect du monſtre ſur la foule alarmée fut tel, que chacun prit la fuite. Dans le tumulte général on ſe heurta ſi rudement, qu'Andrenius, renverſé & foulé, regretta bien ſincèrement de s'être ſéparé de Critile.

C'eſt envain que ce dernier avoit ardemment déſiré de voir la charmante Sobisbelle : l'homme aîlé qui lui en avoit donné l'envie étoit diſparu ſans avoir pu le ſatisfaire. Il n'avoit pour toute reſſource dans ſa ſolitude qu'un chétif Nain. Croyez-moi, lui diſoit celui-ci, tout ce que nous voyons dans cette vie n'eſt qu'une ombre, ce palais même du Savoir n'eſt qu'apparent. C'eſt bien une grande folie que de vouloir regarder en face la Science elle-même ; il y a long-temps qu'elle a

quitté la terre : elle s'eſt envolée dans le ciel avec les autres vertus, à la ſuite d'Aſtrée. Il n'en eſt reſté que quelques veſtiges dans les livres : c'eſt là qu'il faut la chercher. Allons préſentement tâcher de trouver le Bonheur, car toutes les qualités ne ſont rien ſans lui. Je voudrois auparavant, dit Critile en pouſſant un profond ſoupir, chercher un ami qui s'eſt égaré en prenant le chemin des ſots. S'il eſt avec eux, repartit le Nain, il ſera déjà arrivé chez le Bonheur. En ſavez-vous le chemin ? lui dit Critile. Voilà la difficulté, lui répondit-il : il me ſemble pourtant que nous y touchons ; je le reconnois à l'inégalité du terrein. Ces lierres que vous voyez en ſont auſſi une marque certaine. Ces plantes paraſites, quand elles s'accrochent à quelque mur, s'élevent à la plus grande hauteur : faiſons de même. Mais qu'eſt-ce que tu y vas chercher ? lui dit Critile. Je veux devenir géant, lui répondit le Nain. Ah ! le beau projet ! Et pourras-tu le devenir ? Oui ſans doute, pourvu que la Fortune s'en mêle.

En s'entretenant ainſi, ils découvrirent un bâtiment fort extraordinaire ; car,

d'un côté, on l'auroit pris pour un château superbe ; de l'autre, il avoit l'air d'une masure. En s'en approchant, ils remarquerent que ce n'étoit qu'un immense escalier : il étoit double ; on montoit d'un côté, on descendoit de l'autre. Les dégrés étoient de glace, & il n'y avoit point de rampe, ou garde-fou. Il étoit plus difficile de franchir la premiere marche que toutes les autres ensemble. Personne ne pouvoit monter d'un côté, sans qu'un autre descendît ou tombât de l'autre. Critile arriva justement au moment où un homme rouloit, au grand contentement des spectateurs, parce qu'il quittoit beaucoup de charges, d'emplois & de dignités, dont ses amis & ses ennemis, également avides, s'emparerent.

Critile avec son Nain s'approcha de la premiere marche. La Faveur, premier Ministre & Confident de la Fortune, ne quittoit point cette place ; elle donnoit la main à ceux qu'elle vouloit aider. Du plus loin qu'elle voyoit quelque ignorant, quelque fourbe, elle l'appelloit aussi-tôt. Les hommes de bon sens & de probité lui étoient insupportables, parce qu'elle étoit persuadée qu'ils blâmoient

ſes folies, & qu'ils avoient en horreur ſes injuſtices.

Le Nain fit accroire à la Faveur qu'il étoit de ſes parens, & monta tout de ſuite. Critile n'auroit pas eu le même ſort, s'il n'eût apperçu, au haut de l'eſcalier, Andrenius qui, en ſuivant le chemin des ignorans, étoit parvenu juſques-là ſans beaucoup de peine. Il reconnut Critile, (ce qui eſt rare quand on eſt ſi élevé); il deſcendit pour lui donner la main; & aidé par le Nain, il put lui faire franchir le premier degré. Ils ſauterent après, de degré en degré, de charge en charge, ſans aucune difficulté.

Ils remarquerent en montant que tous ceux qui alloient devant eux leur ſembloient de grands hommes, des géants. Au contraire ceux qui alloient derriere étoient, à leurs yeux, bien petits, bien minces, & aſſez mal faits.

Ils parvinrent au dernier degré, où ils trouverent la Fortune toute autre qu'ils ne la croyoient; car bien loin d'être aveugle, elle avoit des yeux vifs & perçans: ſon air, quoique ſérieux, étoit fort doux; elle étoit très-proprement miſe. Ils douterent ſi c'étoit la Fortune elle-même;

mais l'Equité, qui la deſſervoit, ſa balance à la main, éclaira leur préjugé. La Fortune entendit leur diſcours, & leur dit très-gracieuſement : Approchez-vous. Quelle eſt la cauſe de votre étonnement ? Parlez franchement : vous ſavez que j'aime les gens hardis.

Perſonne n'oſoit parler ; mais un Soldat qui étoit préſent, la regardant d'un air intrépide, lui dit : Je vous dirai ma penſée en peu de mots, Madame, puiſque vous l'ordonnez. Tout le monde vous accuſe de pluſieurs chefs. 1°. On dit que vous êtes aveugle ; 2°. folle ; 3°. ſotte ; 4°..... Tout beau, dit la Fortune en l'interrompant, n'allons pas ſi vîte, je veux aujourd'hui me juſtifier aux yeux de l'univers. Le premier ſujet de plainte qu'on a contre moi, (car vous êtes témoin que je ne ſuis point aveugle) c'eſt que je favoriſe les méchans ; mais c'eſt la faute des hommes. Les riches ne donnent-ils pas leur argent aux aſſaſſins, aux ſcélérats, aux femmes publiques ? Les peres ne ſont-ils pas ordinairement portés pour les enfans les plus vicieux ; & les meres, pour la fille la plus folle ? Le Prince n'aime-t-il pas le Miniſtre le

plus téméraire ? Les hommes n'appellent-ils pas du nom d'amis les fauteurs de leur infamie ? Tout le mal vient donc des hommes. S'ils encourageoient la vertu, & qu'ils mépriſaſſent le vice, les honnêtes gens ſeroient plus à leur aiſe, & l'on m'en verroit ravie. Pour vous prouver ma ſincérité : Hola, cria-t-elle, qu'on me faſſe venir ici l'*Argent* & l'*Honneur*. Ils comparurent ſur le champ. Viens-çà, Argent, réponds-moi ; pourquoi n'aimes-tu pas les gens de bien ? Pourquoi ne vas-tu pas chez les bons & chez les êtres vertueux ? Eſt-il poſſible que tu ne te plaiſes qu'avec les méchans ?..... Peut-on me faire un pareil reproche, répondit l'Argent ? L'univers ſait que les fripons, les joueurs & les débauchés n'ont jamais le ſou. Si les honnêtes gens n'en ont pas non plus, ce n'eſt pas ma faute. A qui doivent-il s'en prendre, me dira t on ? A eux-mêmes, parce qu'ils ne ſavent pas me chercher, ils ne volent pas, ils ne trompent point, ils ne mentent point, ils ne ſucent pas le ſang des pauvres : comment pourroient-ils devenir riches, s'ils ne font rien de tout cela ? Hé quoi ! répondit la Fortune, faut-il que ce ſoient

eux qui te cherchent ? Pourquoi ne vas-tu pas les trouver toi-même ? Madame, j'y vais quelquefois, soit par récompense, soit par héritage ; mais ils me chassent tout de suite, en faisant des aumônes, ou en payant des dettes, ou en donnant à crédit.

Et toi, Honneur, que répondras-tu, dit la Fortune ? A peu-près la même chose, dit celui-ci. Les gens de bien ne sont point ambitieux ; ils ne prétendent à rien, ils ne font pas leur propre éloge ; au contraire, ils s'humilient, ils fuient le monde ; ils ne savent ou ne veulent pas chercher, c'est pourquoi personne ne les cherche. Vous voyez, dit la Fortune, qu'on me calomnie grossièrement. Tout le monde fut convaincu qu'elle avoit raison.

Le Soldat cependant repartit encore : Il y a bien des choses dont la possession ne dépend nullement de la volonté, de l'intrigue, du savoir-faire des hommes. Vous les donnez arbitrairement & par caprice, c'est ce qui fait le mécontentement général. Par votre décision suprême, les riches sont ignorans ; les savans, pauvres ; les femmes d'esprit, laides ; les

belles, ſottes. Vous contrariez juſqu'à la Nature : ſi elle donne du génie à quelqu'un, vous le privez des richeſſes. Combien de Héros n'avez-vous pas laiſſé vivre dans l'obſcurité !

C'en eſt trop, dit la Fortune ; les hommes ſe plaignent de ce dont ils devroient me remercier. Dites-moi : que feroient donc les ignorans, ſi je donnois tout aux érudits ? Une femme, que deviendroit-elle, ſi elle étoit en même temps bête & laide ? Qui pourroit ſupporter l'humeur d'une femme, ſi elle étoit également belle & ſpirituelle ?

Après avoir ainſi parlé, pour mieux prouver la vérité de ce qu'elle venoit d'avancer, elle appella l'Equité, afin qu'elle mît dans la balance tous les biens & tous les maux qui doivent former le partage des humains. Le contre-poids fut ſi égal, des inquiétudes avec les honneurs, des chagrins avec les plaiſirs, des maladies avec les jouiſſances, des ſoins avec les richeſſes, de la pauvreté avec les lettres, que tous les ſpectateurs convinrent de cette égalité. Ces deux balances, dit alors la Fortune, ſont la Nature & moi, qui cherchons à tout égaliſer.

A la bonne heure, Madame, reprit un peu brusquement le Soldat. Mais pourquoi êtes-vous si inconstante ? Vous voudriez donc, répondit la Fortune, que les heureux eussent toujours les mêmes biens, & que les malheureux n'en eussent jamais ? Je me garderai bien de me régler sur cette maxime. Il faut que les orgueilleux soient quelquefois confondus; que les riches tremblent; que les puissans passent leur vie dans les alarmes. Je ne parle pas des savans : ceux qui le sont véritablement sont supérieurs à mes vicissitudes; il est vrai que j'ai grand soin, en ne leur prodiguant point ces biens, qu'ils ne puissent s'endormir dans les langueurs de la molleſſe.

La Fortune enfin, pour les satisfaire entiérement, fit apporter une table ronde très-spacieuse, au milieu de laquelle on voyoit des couronnes, des mitres, des robes, des bâtons, des lauriers, de l'or, de l'argent, des pierreries, & tout cela sur un tapis fort riche. Elle fit appeller tous les prétendans, c'est-à-dire tous les humains; car quel est celui qui vit sans desirer ? Ils environnerent toute la table. Alors la Fortune les voyant ainsi rassem-

blés : Tous ces biens sont pour vous, leur dit-elle. Que chacun choisisse au gré de ses desirs, afin qu'on ne puisse plus se plaindre de moi. Elle donna le signal ; & tous à l'envi étendirent les bras pour se saisir de ce qu'ils souhaitoient ; mais comme la table étoit trop grande, pas un ne put atteindre au milieu, & tous resterent avec le regret d'avoir formé des vœux.

Le Nain, plus rusé & plus sage, se présenta alors d'un air assuré : tout le monde se mit à rire ; mais lui, sans se déconcerter, prit le tapis très-adroitement, le tira à lui avec tous les biens qui y étoient répandus. Se voyant maître de tant de richesses, il les pesa, & il ne choisit ni couronne, ni tiare ; il se contenta d'un sort médiocre. Il donna au Soldat un emploi honnête, parce qu'ayant paru franc, il n'annonçoit pas une grande ambition. Il fit présent à Critile & à Andrenius d'un miroir pour se reconnoître & pour se désabuser.

La leçon étoit bonne, & le spectacle avoit assez duré. Le palais se rempliſſoit de nouveaux ambitieux ; il falloit leur faire place. Nos deux Voyageurs avoient

peu d'envie de se retirer ; mais en obtenant de nouvelles faveurs, ils auroient perdu le charme du desir, & auroient peut-être connu le malheur de l'abus. Une jolie demoiselle, favorite de la Fortune, les sauva de ce danger. Elle les prit par la main, & appellant le Hasard, elle lui ordonna de jetter le pont-levis par lequel elle les fit passer d'une hauteur à une autre, de celle de la Fortune à celle de la Vertu. Vous êtes maintenant en lieu de sûreté, leur dit-elle : suivez cette route sans vous en détourner, elle vous conduira au palais de Virtelia ; il est situé au sommet de ces autres montagnes que vous voyez. Ne vous découragez pas, quelque rude qu'en soit la montée. Je suis le Sort heureux (*), fille aînée de la Fortune. En disant cela, elle disparut. Ah ! je vois bien qui vous êtes en effet, s'écria Critile, puisque nous vous avons

(*) *La Ventura* en espagnol, que je crois ne pouvoir être traduit en françois que par le mot *Sort*, quand il se prend pour l'effet de la destinée, la rencontre fortuite des événemens bons ou mauvais.

perdue sitôt que vous vous êtes fait connoître.

Ils marcherent cependant dans cette route difficile. Leurs pas étoient lents, leurs pensées étoient sérieuses, leur bouche étoit fermée. Ils rencontrerent un homme qui leur parut un Hermite : son visage inspiroit le respect ; il avoit les yeux enfoncés, la barbe longue, le front ridé, & la tête penchée ; son habit étoit fait de morceaux mal cousus ensemble. Il avoit pour ceinture une corde, à laquelle pendoit une discipline plus effrayante aux yeux qui la regardoient, qu'aux épaules de celui qui la portoit. Il feignit de se trouver par hasard dans la route des Voyageurs ; & les saluant humblement, il leur demanda le but de leur voyage. Nous allons, lui répondit Critile, trouver la Reine Virtelia : si vous êtes de sa Cour, comme il nous paroît, nous vous prions de vouloir bien nous y conduire. Alors l'Hermite levant les yeux au Ciel : Hélas ! que vous êtes trompés, leur dit-il ! Cette Virtelia que vous cherchez est à la vérité une Reine ; mais elle demeure sur un rocher affreux, environné de bêtes féroces, de serpens venimeux, & de dragons

meurtriers : la montée d'ailleurs eſt très-dangereuſe. Outre cela, il y a aux portes de ſon palais deux géants épouvantables qui en défendent l'entrée. Si vous voulez vous épargner de rudes travaux, auxquels vous devez vraiſemblablement ſuccomber, venez avec moi ; je vous menerai chez une autre Reine, qui reſſemble très-fort à Virtelia, & qui demeure dans une belle plaine : le chemin ne ſera ni auſſi long ni auſſi pénible ; & vous obtiendrez chez elle les mêmes avantages que vous eſpérez trouver chez Virtelia. Andrenius, qui commençoit déjà à chanceler, lui demanda ſi véritablement cette Reine dont il parloit étoit auſſi puiſſante que l'autre. Elle ne lui cede en rien, lui répondit-il; je vous dirai même que chez celle-ci vous pourrez jouir de tous les plaiſirs de la vie, que l'autre défend ſévérement : il faut ſeulement que tout ſoit fait en cachette, & que le public ignore vos plaiſirs.

Il n'en fallut pas davantage pour décider Andrenius. Critile, qui jugeoit le perſonnage, voulut en vain éclairer ſon ami. Arrête, lui cria-t-il, tu vas te perdre : défends-toi de la ſéduction. Je n'ai-

me pas les montagnes ni les géants, encore moins les lions, repondit Andrenius; & il courut à toutes jambes derriere le faux Hermite. Critile fut forcé de le suivre, afin qu'il ne s'égarât pas tout-à-fait. O tendre & sublime Amitié! à quels traits peut-on te mieux reconnoître!

Le chemin par où l'Hermite les conduisoit étoit très-beau; bordé d'arbres touffus. Sous leur ombrage agréable, ils marcherent sans peine; & ils découvrirent bientôt une vaste maison. De hautes montagnes l'environnoient des deux côtés, & la défendoient, ainsi que des arbres d'une hauteur prodigieuse, de l'ardeur & même de la lumiere du soleil. La porte étoit ouverte. Le Portier, assis & sans se lever, leur montra un écriteau qui étoit au-dessus du cintre, & où on lisoit: *Silence.* Ce Portier, leur dit l'Hermite, est le Repos lui-même; & ce que vous avez lu veut dire que désormais il vous est défendu de dire ce que vous pensez. Ici, il faut agir & se taire. Ils trouverent plusieurs hommes, qu'à leur vêtement on eût pris pour des Anachoretes. Les robes de quelques-uns étoient de peau de brebis, doublée de peau de loup;

d'autres alloient nu-pieds pour ne pas faire du bruit quand ils s'introduisoient dans quelque appartement. Il y en avoit dans le nombre qui se vantoient de n'avoir rien à eux, pour pouvoir à ce titre s'emparer du bien d'autrui. Ils en trouverent un entr'autres que personne n'avoit jamais vu manger, parce qu'il n'avoit jamais prié personne à sa table : cependant sa cellule étoit remplie de toutes sortes de provisions recherchées.

Ils virent dans cette maison plusieurs statues faites au naturel ; mais elles étoient creuses. Elles sont fort nécessaires ici, dit l'Hermite. Quelqu'un se met dans la statue qui représente un Savant, & il passe pour tel ; un autre prend celle d'un Seigneur, & tout le monde lui rend hommage. Nous avons aussi différens moules pour donner différentes formes aux personnes : quelqu'un aspire-t-il à être Magistrat, nous lui couvrons tout de suite le dos pour le rendre plus respectable. Il leur apprit ensuite qu'il arrivoit souvent que deux personnes, dont l'une sortoit de cette maison, & l'autre de celle de la véritable Virtelia, vouloient obtenir la même charge, & qu'ordinairement

celui qui avoit suivi l'école d'Hypocrinde (c'est ainsi que cette Reine s'appelloit) étoit préféré, à cause qu'on se regle souvent sur les apparences. Ne voyez-vous pas, leur dit-il ensuite, cet homme qui ferme les yeux pour ne pas voir des femmes?.... Comment! est-ce que vous avez ici des femmes, dit Andrenius? Oui sans doute, répondit l'Hermite; mais elles sont dans la maison voisine; vous pourrez les voir par un balcon. Il les fit alors s'approcher d'une fenêtre, d'où ils virent en effet beaucoup de femmes qui, d'un air modeste, se paroient pour aller aux lieux de dévotion, en passant par les promenades (*). Ne remarquez-vous pas,

(*) Il y a dans l'original *mugeres devotas de todo paseo y romeria*: mot à mot « femmes dévotes de toute promenade & pélerinage ». Pour bien entendre ceci, il faut savoir qu'en Espagne, le jour de la fête de quelque Saint, dont l'Eglise est située aux portes de la ville, ou aux environs, tout le monde va à la promenade de ce côté-là, les uns par dévotion, les autres pour voir le monde, ou pour être vus.

leur dit l'Hermite, cette cellule dont la porte eſt fermée, quoique le ſoleil ſoit à peine couché? eh bien, je vous aſſure qu'elle ſera ouverte à une certaine heure, & quand il n'y aura plus de monde dans les rues.

Mais quand verrons-nous, dit le défiant Critile, la Reine de cette commode vertu? Nous la verrons bientôt, répondit l'Hermite; entrons dans le réfectoire, elle y ſera pour faire abſtinence. En effet, ils y virent une groſſe & graſſe femme, mais dont le viſage étoit très-pâle: elle étoit aſſiſe, & donnoit une intéreſſante leçon à ſes novices: Remarquez bien ceci, mes Enfants, leur diſoit-elle, toute notre ſcience dépend de ſavoir faire paroître un jeûne & des ſacrifices que nous ne faiſons pas.

Le facile Andrenius, enchanté de ce principe, étoit décidé à s'établir dans cette maiſon; mais Critile interpella l'Hermite, en lui diſant: Croyez-vous cepen-

Les pélerinages, quand on les fait en compagnie, ſont par-tout des parties de campagne, des parties de plaiſir.

dant qu'avec cette fausse vertu on puisse parvenir au parfait bonheur ? Je conviens, répondit l'Hermite, qu'il y a là-dessus beaucoup à dire..... Il osa entreprendre de raisonner ; mais, quelques efforts qu'il fît, il ne put jamais démontrer ce qu'il vouloit établir. Son embarras éclaira sur le champ Andrenius, qui étoit foible sans être sot, & qui, surtout, n'étoit pas corrompu. Un coup-d'œil qu'il fit à Critile, l'avertit qu'il étoit disposé à se retirer. Ils se sauverent, en effet, dès qu'ils en trouverent l'occasion; & suivant une route qu'ils ne connoissoient pas, & qui étoit très-détournée, ils marcherent si long-temps sans trouver de gîte, qu'ils se virent enfin hors des terres de France.

A peu de distance des limites, ils rencontrerent un homme à qui ils raconterent naïvement ce qui leur étoit arrivé. Cet homme étoit unique, car, tout de même qu'Argus avoit cent yeux, celui-ci avoit cent cœurs, ou, pour mieux dire, il étoit tout cœur. Il le leur prouva à l'instant, en les encourageant à ne pas quitter la pénible route qu'ils avoient prise pour chercher Virtelia ; &, pour les fortifier dans leur sage poursuite, il leur dit ces mots

consolants : « Les embarras sont plus » grands dans l'imagination que dans la » réalité, quand la poursuite d'un objet » est raisonnable. »

Cependant il les conduisit, avant de les quitter, à l'arsenal de la Valeur ; là, il leur fit prendre des épées de lumiere & des écus de patience. Il les revêtit ensuite de plusieurs cœurs qu'il tiroit de son propre fonds, & sans lesquels la prudence, leur dit-il, est peu de chose.

Ils trouverent bientôt l'occasion d'en faire usage, la vie n'est qu'un combat continuel. Ils furent assaillis par une troupe de monstres qui les harceloient de tous côtés. Il étoit nuit close : sans les épées de lumiere, ils eussent couru le plus grand danger ; mais ils s'en servirent si à propos, qu'ils obligerent, quoiqu'avec bien de la peine, tous les monstres à se retirer jusqu'aux portes d'un très-beau château. Ne seroit-ce pas ici le palais de Virtelia ? dit Andrenius. Je ne le crois pas, répondit Critile, ce château est placé dans un endroit trop agréable ; Virtelia demeure sur un rocher escarpé.

Enfin, après bien des recherches pénibles, des courses fatiguantes, des dif-

ficultés vaincues, ils découvrirent le séjour de cette Reine célebre.

Le chemin n'étoit pas si désert qu'ils l'avoient cru d'abord. Ils y trouverent des gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition & de tout pays. L'être qui les frappa le plus, ce fut un homme réellement prodigieux, parce qu'il avoit le pouvoir de faire sortir quand il lui plaisoit des rayons de lumiere de tout son corps, & surtout de ses yeux & de sa bouche. Lucinde (c'est ainsi que nous l'appellerons) s'offrit à conduire nos deux Voyageurs. La montée étoit rude. Andrenius en murmuroit, & il n'étoit que l'écho de beaucoup d'autres. Le découragement étoit presque général. Un jeune homme disoit en voulant rétrograder : Je ne fais que d'arriver dans le monde, mon âge exige les plaisirs ; il y aura du temps de reste pour chercher la vertu. Un vieillard s'écrioit : Hélas ! si j'avois la force de la jeunesse, avec quel courage ne monterois-je point ! Pour moi je suis trop délicat, disoit un gentilhomme ; ce seroit fait de moi si j'allois plus loin. Un pauvre disoit : N'ai-je pas assez de peine à gagner ma vie, sans vouloir surmonter

d'autres obſtacles ! Mais Lucinde, répandant des rayons de lumiere, les encourageoit tous ; & ils avançoient quoique lentement.

Cependant les bêtes féroces qui habitoient cette montagne leur donnoient de continuelles alarmes : à chaque moment il en ſortoit une nouvelle ( car la vertu eſt ſouvent contrariée ). Andrenius fut attaqué par le terrible lion de la vanité : Lucinde lui conſeilla de tirer ſon épée de feu ; & ſitôt que le lion vit la clarté, il ſe cacha dans les buiſſons qu'il aimoit.

Ils arriverent enſuite à un paſſage fort difficile ; c'étoit un large & profond foſſé qu'il falloit traverſer. Andrenius, tout effrayé, demanda ſi un autre ne pourroit pas le paſſer pour lui. Critile prenant du terrein le ſauta heureuſement ; & ſe retournant vers ſon camarade : Courage, lui dit il, la vertu n'eſt pas ſi exigeante que le vice, & vous avez fait de plus grands efforts pour ce dernier. Il lui tendit enſuite la main ; &, avec ce ſecours, le foible Andrenius ſurmonta la difficulté du paſſage.

A peine étoient-ils de l'autre côté ; qu'ils furent attaqués par un tigre : le

moyen de lui tenir tête fut de ne pas s'effrayer ; car il faut oppoſer la tranquillité à la colere. Critile le vainquit enſuite en lui préſentant ſon bouclier de cryſtal : la bête s'y voyant ſi horrible s'épouventa de ſa laideur, & prit la fuite, remplie de confuſion. Les loups qui ſe préſenterent après furent terraſſés dès qu'ils virent le bouclier de la patience.

Enfin, nos Pélerins arriverent au ſommet de la montagne, qui touchoit preſque au ciel : c'étoit là le ſéjour de Virtelia. Ils s'attendoient à trouver un palais de marbre & de jaſpe ; ils furent ſurpris de ne voir qu'un bâtiment formé de pierres griſes & blanchâtres. Je vois votre étonnement leur dit Lucinde ; apprenez que les hommes ne donnent à la vertu que ce qu'ils ont de pire. Il eſt pourtant juſte que je vous prévienne ſur une ſingularité qui frappera vos yeux, & qui fait naître des réflexions utiles : c'eſt qu'ici le dehors eſt laid, le dedans eſt très-beau.

Tous les obſtacles n'étoient pas encore ſurmontés : les portes du palais, il eſt vrai, étoient toujours ouvertes ; mais elles étoient gardées par deux fiers géants

qui portoient des massues hérissées de pointes de fer. A ce que je vois, dit Andrenius effrayé, tous les dangers que nous avons courus ne sont rien en comparaison de celui-ci. Ne vous épouvantez pas, lui dit le sage Lucinde, ces monstres de l'orgueil & de la présomption sont aisés à vaincre : il ne nous faut que rentrer en nous-mêmes ; &, semblables aux insectes modestes, nous passerons sans être apperçus. C'est ce qu'ils firent avec succès.

Sitôt qu'ils furent dans l'intérieur, ils entendirent une douce mélodie de voix, d'instruments ; mais ils ne voyoient pas ceux qui formoient ce concert enchanteur. Ce palais sembloit la demeure des Esprits. Quand verrons-nous cette divine Reine ? s'écrioit Critile. Ne pourrions-nous pas du moins offrir nos premiers hommages à une de ses demoiselles, qui doivent être si aimables ? Attendez un moment, lui répondit Lucinde, je vais tâcher de remplir vos vœux. Il cria fort haut : Où êtes vous, Justice ? On entendit une voix qui répondit sur le champ : *Chez ceux qui m'achetent* (1). Où êtes-

(*) L'original dit, *en la casa agena* : mot à

vous, Honneur ? *Chez celui qui me donne.* Et vous, Vérité ? *Chez les enfants & les fous.* Vous, Sageſſe ? *Dans le milieu.* C'eſt par là que nous devons aller, dit enfin Lucinde.

Il avoit raiſon ; car, étant arrivés au milieu du palais, ils entrerent dans une ſuperbe ſalle, où, ſur un trône magnifique, Virtelia étoit aſſiſe. Elle étoit habillée d'hermine, ſymbole de la candeur. Il ſeroit inutile de vouloir donner une foible idée de ſa beauté ; il ſuffira de dire qu'elle étoit belle, & qu'elle ne changeoit jamais.

---

mot, « dans la maiſon d'autrui ». Pour bien entendre ceci, il faut ſavoir qu'il y a un proverbe eſpagnol qui dit : *Juſticia, y no por mi caſa* : « Juſtice, mais pas chez moi » : ce qui fait entendre que nous ſouhaitons qu'on exerce ſur les autres la rigueur de la juſtice, & qu'on ait de l'indulgence pour nous. Je ne crois pas qu'on puiſſe rendre en françois cette idée en peu de mots. J'y ai ſubſtitué ce qu'on voit dans le texte, parce que cela a trait à ce proverbe françois : La juſtice eſt ſi bonne, qu'on ne ſauroit trop l'acheter.

Elle

Elle donnoit alors audience. Un grand Seigneur se présenta ; & , se couchant presque sur un fauteuil , il dit qu'il souhaitoit les vertus , mais pas les communes ; car il falloit à une homme de son rang des vertus extraordinaires. Où en est le dépôt ? ajouta-t-il ; qu'on me montre le chemin qui y conduit. Virtelia lui répondit qu'elle ne connoissoit point deux routes dont l'une fût destinée aux riches, & l'autre aux pauvres , & qu'ainsi, s'il vouloit être vertueux , il n'avoit qu'à suivre le chemin de tout le monde.

Quelqu'un demanda à la Reine *le bon silence*. On se mit à rire. Il y en a donc du mauvais ? disoit-on. Oui , répondit Virtelia , & celui-là est très-dangereux : le pere se tait , & ne corrige pas son enfant : le débiteur se tait , & ne paie pas ses dettes : le témoin se tait , & le crime n'est pas puni.

C'est ainsi que Virtelia donnoit des audiences & des leçons en même temps. Tous les spectateurs pensoient qu'elle couronneroit quelqu'un; mais on publia que le prix de la vertu étoit la vertu même. Lucinde conseilla à Critile & à Andrenius de s'ap-

procher pour rendre hommage à cette digne Souveraine. Ils s'avancerent avec enpreſſement, en lui demandant la grace de vouloir bien leur permettre de reſter avec elle ; mais Virtelia leur répondit que leurs vœux ne pouvoient être ſatisfaits, parce que c'étoit reculer, que de s'arrêter dans le chemin de la vertu. Ils la prierent encore de leur inſpirer le moyen de trouver Félisinde : elle leur répondit qu'ils devoient prendre conſeil de ſes quatre Miniſtres, la Juſtice, la Prudence, la Force & la Tempérance ; qu'en ſuivant leurs avis, ils parviendroient sûrement au comble de leurs deſirs.

Cette agréable mélodie qui les avoit frappés d'abord ſe fit entendre de nouveau. Il ſe leva en même temps un doux zéphyre. Critile & Andrenius ſe ſentirent mollement attirer d'en haut, le vent redoubla, & les éleva ſi fort, que bientôt ils ne furent plus à la portée de la vue.

Il y avoit ſur cette inconcevable hauteur un fameux pont ſur lequel on paſſoit pour ſe rendre chez Honoria, Reine de la Réputation. Ce paſſage étoit très-dangereux ; le pont étoit tout couvert de *mais* & de *ſi* ; bien des gens y bron-

choient & tomboient dans la riviere de la Risée universelle. Il étoit écrit d'espace en espace : « Quel grand Prince que » N ! *mais* il se laisse gouverner par son » indigne favori. Oh ! le courageux Capitaine ! *mais* il aime trop à piller. Ce » savant seroit estimé, *si* il n'étoit pas » si orgueilleux. Que cette femme seroit » charmante, *si* elle n'étoit pas si acariâtre » !

Nos deux Pélerins virent tomber ainsi bien du monde ; ils étoient incertains sur le parti qu'ils devoient prendre, quand ils virent qu'un aveugle entreprenoit le passage. On fit un grand cri quand on l'apperçut ; mais, sans se déconcerter, il traversa lestement le pont : c'est qu'il ne voyoit pas le danger, & qu'il ne vouloit pas entendre ce qu'on lui disoit. Cet aveugle, car il faut l'être pour les défauts d'autrui), dit Critile, doit être notre guide. Après cela, ils oserent entreprendre le passage : beaucoup de gens les envierent ; bien peu suivirent leur exemple.

Ils entrerent dans la célebre ville de l'Honneur. Toutes les auberges, les maisons, les hôtels même, avoient les toits couverts de vîtres au lieu de tuiles ; aussi

en voyoit-on peu où il n'y en eût plus ou moins de cassées. Ils en découvrirent bientôt la cause. Un petit homme fort laid, ne voyant rien de bon en lui-même, & trouvant tout mauvais dans les autres, s'amusoit à jetter des pierres sur tous les toîts : c'étoit Momus. Les habitans se plaignoient de leurs voisins, &, pour s'en venger, ils en jettoient aussi : ceux-ci les leur rendoient. Tout étoit ainsi dans la confusion ; on parloit comme on agissoit, toujours aux dépens du prochain. Je ne le crois pas, disoit quelqu'un ; mais on dit cela d'un tel. C'est bien dommage, disoit un autre, qu'on parle si mal d'une telle.

Critile & Andrenius auroient quitté volontiers ce lieu, si Momus même ne les eût arrêtés en leur demandant ce qu'ils venoient y chercher. Nous cherchons, lui dirent-ils, la Reine Honoria. Il sera fort difficile de la trouver, répondit Momus. Quelqu'un s'avisa de dire qu'on la trouveroit avec les richesses. Cela ne peut pas être, dit Momus, car honneur & profit ne vont point ensemble. Il est bien étrange, reprit Critile, que nous ne puissions pas trouver Honoria dans sa Cour,

dans une ville si peuplée ! L'honneur dans une grande ville ! répondit Momus ; il n'y est plus, & encore moins ici depuis qu'on en a banni un homme éminent, qui s'appelloit *Que dira-t-on* : il a été entiérement oublié depuis son exil. A présent, personne ne dit plus, *Que dira-t-on* de moi, si je fais ceci ou cela ? mais que ne dirai-je pas d'un autre, s'il ose parler de moi ! C'est ainsi que la honte & la pudeur ont été chassées de ces lieux ; elles sont pourtant les soutiens de l'honneur. Je vous conseille donc de ne pas le chercher ici.

Ils étoient prêts à suivre ce conseil, lorsqu'il parut devant eux, je ne dirai pas un homme, mais une ombre d'homme, un fantôme, un rien. Je vous conduirai, leur dit-il, dans un lieu où vous trouverez, non pas l'honneur, mais le Dieux des honneurs. Est ce que tu y vas, lui dit Andrenius ? Oui sans doute. Et pourquoi faire ? Pour commander. Toi, commander, n'étant qu'une ombre ! Pourquoi pas ? Il faut que vous sachiez que ce monde-ci n'est composé que d'hommes & d'ombres : les premiers sont en très-petit nombre, celui des autres est

infini : tout le bonheur dépend de s'approcher d'un bon arbre. Je cherche donc un homme pour être son ombre.

Ce raisonnement convainquit nos deux Voyageurs, & ils le suivirent. Après avoir marché quelque temps, ils virent sur une hauteur fort escarpée une ville immense, très-belle, & qui n'étoit pas fort éloignée. Est-ce là la Cour où tu nous menes, dit Critile à l'ombre ? Il est fort aisé de soupçonner le Monarque qui y regne, répondit-elle, au grand nombre d'importuns qui y abordent.

En effet, tout le monde s'empressoit pour y arriver. Quelques-uns prenoient le détour du *mérite*, mais la route étoit si longue qu'il falloit toute la vie pour la parcourir. On jetta des hauteurs de la ville, à un homme, une échelle de corde : par ce moyen il monta ; mais il la retira tout de suite après lui, de peur que d'autres ne s'en servissent. Un autre lança du pied des murs un crochet d'or : les mains de deux ou trois qui étoient sur la hauteur s'en emparerent ; & avec ce secours il lui fut aisé de parvenir. Enfin, la plupart de ceux qui s'élevoient jusqu'au sommet montoient par des escaliers d'or ou d'argent.

Critile, rebuté de tant de difficultés, vouloit se retirer ; il s'en consoloit en pensant que, quoiqu'il soit grand de commander aux hommes, l'autorité ne fait pas le vrai bonheur. Mais l'Ombre voulant l'encourager lui dit : Comment, moi qui suis si peu de chose, j'espere toujours, & vous vous découragez au premier obstacle. Dans ce moment, on entendit une voix qui partoit du plus haut de la ville, & qui crioit : *Le voilà, le voilà* ; & sur le champ, ils virent tomber aux pieds de l'Ombre de grosses & fortes épaules d'homme. La voix se fit entendre de nouveau, & l'on vit suivre deux mains avec des bras très-forts. On vit ainsi tomber toutes les parties d'un grand homme.

Pendant que les spectateurs, étonnés & effrayés, s'entretenoient sur ce prodige, l'Ombre, ramassant tous ces membres épars, s'en revêtit, & devint un homme si puissant, avec des épaules empruntées, des bras d'autrui, & l'entendement d'un troisieme, que non-seulement il put monter, mais qu'il aida ses deux camarades à monter avec lui.

Dès la premiere marche (*), ils trouverent une fontaine réservée pour la soif de l'ambition. Ses eaux avoient la qualité de faire perdre le souvenir du passé; ceux qui en buvoient oublioient leurs connoissances, leurs amis, leurs parens; ils s'oublioient eux-mêmes, & ce qu'ils avoient été.

Au moment où nos deux Voyageurs arriverent dans la ville, tout y étoit en mouvement, à cause qu'un Prince avoit quitté son royaume parce qu'il avoit trouvé que la couronne étoit un fardeau trop pesant, & qu'un autre ne vouloit pas la

(*) L'Espagnol dit, *en la primera grada del medrar*, « dans la premiere marche de l'avan» cer, du parvenir », en faisant un nom de l'infinitif du verbe *medrar*, avancer, parvenir. Cette maniere de s'énoncer est très-élégante en espagnol, je ne sais pas ce qu'on pourroit substituer en françois. Une autre phrase qui suit, *se préparer pour la soif de l'ambition, en buvant*, pourra aussi paroître entortillée; il n'en est pas cependant moins vrai que quelquefois plus on boit, plus on a soif.

prendre, parce qu'il préféroit la liberté à toutes les couronnes.

L'une & l'autre de ces résolutions offroient un grand sujet de réflexions. Critile, déjà mûri par l'âge, dit à Andrenius : l'expérience met un prix aux choses, & leur fait perdre en même temps celui qu'elles devoient à l'illusion. Ces deux hommes sont jugés par la multitude ; ils ne doivent l'être que par la sagesse. Il est beau de commander aux autres ; il est plus beau de craindre de commander.

Comme ils ne pouvoient rien voir dans cette Cour de plus grand & de plus instructif que le spectacle qui venoit de les étonner, ils songerent à se retirer. En marchant, le hasard leur fit rencontrer un homme plus merveilleux encore que tous ceux qu'ils avoient vus. Il avoit l'art de se faire grand ou petit à son gré ; il étoit tantôt géant, tantôt nain. Il assura nos deux Pélerins qu'il les conduiroit *au véritable Empire*, qui est celui de se commander à soi-même. Critile en le remerciant lui dit que le plus grand service qu'il pourroit lui rendre, ce seroit de le mener à Vienne chez un Ambassadeur

qu'il nomma, où demeuroit Félisinde. Il répondit que l'Ambassadeur qu'il venoit de nommer n'étoit pas à la Cour impériale, mais à Rome. A l'instant ils se déterminerent à quitter l'Allemagne, où ils se trouvoient alors, & à prendre le chemin de l'Italie. Le Géant-nain s'offrit à leur faire compagnie jusqu'aux Alpes.

Mais il n'empêcha pas qu'ils ne fussent effrayés à l'aspect d'un homme qui, fuyant à toutes jambes, crioit : « Prenez » garde, prenez garde à vous, à la bête » féroce; belles éloignez-vous; fuyez, » savans; Princes, veillez ». Nos deux Pélerins voulurent se cacher derriere leur camarade, qui pour lors avoit toute la hauteur de sa taille; mais ils ne le distinguerent plus, il étoit devenu extrêmement petit; il ne quitta sa petitesse qu'après que le monstre se fut éloigné en déchirant à droite & à gauche tout ce qu'il pouvoit atteindre. Quand il n'y eut plus de risque, notre héros devint géant, & leur dit : Pour être à couvert du ravage de cette bête, il ne faut pas se distinguer & ne pas sortir du cercle du commun des hommes. Et quelle est cette bête, lui demanda Critile ? je l'ai prise pour l'Envie.

C'eſt elle-même, répondit le Géant-nain, quoiqu'elle ne veuille pas l'avouer.

Nos deux Voyageurs, ainſi délivrés de ce danger, arriverent à un paſſage inévitable, où ſiégeoit un perſonnage grave & qui avoit beaucoup de bon ſens : il tenoit dans ſes mains la meſure exacte de l'entendement humain ; il meſuroit avec elle tous les hommes. Dans ce moment, il l'eſſayoit ſur quelques-uns : mais il ne s'en trouva pas pour qui elle ne fût ou trop longue ou trop courte ; car il y avoit là des perſonnes vraiment ingénieuſes, mais candides ; d'autres ſavantes, mais ſauvages ; d'autres qui parloient bien, mais qui s'écoutoient parler, d'autres enfin remplies d'orgueil autant que de ſavoir.

Quand le perſonnage au bon ſens voyoit que la meſure n'étoit pas juſte, il faiſoit enfermer ceux qu'elle accuſoit, dans la Cage univerſelle. Elle étoit toujours pleine. On l'appelloit ainſi, parce qu'il n'y a pas un ſeul homme dans le monde qui ne ſoit ou fou ou imbécile. Pluſieurs genres de folie affligent l'humanité. Il y avoit là des fous de mémoire ; des fous riches

qui ne se souviennent jamais des pauvres ; des fous qui oublient en un quart-d'heure les absens. On y voyoit aussi ceux qui étoient tombés deux fois dans la même faute ; ceux qui avoient été trompés deux fois. La grille étoit double pour ceux qui disoient souvent : « Qui l'auroit cru, qui » l'auroit pu penser » !

Andrenius, remarquant tous ces genres de folie & d'autres encore, ne put s'empêcher de crier : « La terre n'est donc » habitée que par des fous » ! Cela suffit pour mettre en fureur une grande partie de ceux qui étoient enfermés ; ils briserent la grille, & attaquerent nos deux Voyageurs. Ceux-ci furent bientôt environnés. Ils y auroient péri sans le secours de leur camarade, qui, sonnant d'une trompette d'ivoire qu'il portoit attachée à sa ceinture, fit un bruit si terrible & si désagréable, que tous les fous épouvantés s'enfuirent. Alors le Géant-nain leur dit : c'est la Vérité même qui m'a donné cette trompette : vous avez vu comment le monde tourne le dos, sitôt qu'il l'a entendue.

Le chemin de la vie ainsi débarrassé, nos deux Pélerins prirent celui qui devoit

les conduire aux Alpes (*), toujours couvertes de neiges : c'étoit par-là qu'ils devoient passer pour arriver aux Etats de Vegetia, Reine de laquelle les hommes aiment autant à s'approcher, qu'ils redoutent ensuite sa présence.

(*) *Los Alpes canos.* En espagnol, *un homb e cano* veut dire *un homme qui a les cheveux gris.* On dit en Espagnol *cheveux blancs*, au lieu de *cheveux gris.* D'après cela, les Alpes toujours couvertes de neige ne représentent pas mal les hommes à cheveux gris, la vieillesse.

# TROISIEME PARTIE.

## *La Vieilleſſe & la Décrépitude.*

CRITILE & Andrenius, après bien des fatigues, arriverent aux Alpes. Andrenius commençoit déjà à avoir les cheveux gris; Critile touchoit à la décrépitude. L'air de ce pays-là ne favoriſe pas la circulation du ſang; en y abordant, ils ſentirent tous deux que le ſang ſe glaçoit dans leurs veines. S'ils avoient payé de leur ſueur le paſſage des Pyrénées, ils furent encore plus incommodés de la toux au paſſage des Alpes. Les ſommets de ces montagnes étoient les uns couverts de neige, les autres ſans verdure & découverts : le roſſignol n'y chantoit pas ſes amours; il y gémiſſoit abandonné.

Notre joie eſt changée en douleur, diſoit Critile; tout eſt ici froideur. Tout eſt ici triſteſſe, diſoit Andrenius. Ils déploroient ainſi leur deſtinée, quand, parmi le petit nombre d'hommes qu'ils pu-

rent rencontrer, ils en remarquerent un qui tantôt sembloit venir vers eux, & tantôt s'en éloigner; cet homme avoit le visage tourné de leur côté, mais il sembloit marcher du côté opposé. La curiosité fit doubler le pas à nos Voyageurs, & ils le joignirent bientôt. Quelle fut leur surprise, quand ils virent que cet être avoit deux visages! Ne vous en étonnez pas, leur dit le nouveau Janus; vous saurez que dans ce dernier période de la vie il n'y a personne qui n'ait deux visages: on sourit de l'un, on gronde de l'autre; une bouche consent, l'autre refuse: c'est ainsi que nous faisons nos affaires. C'est la premiere leçon que la Souveraine barbare de cette contrée nous donne. Quelle est cette Souveraine, demanda Andrenius tout effrayé? C'est la laide, la méchante Vegetia. C'est une énigme: tout le monde la craint, tout le monde la souhaite; cependant on ne la voit jamais qu'à regret. Je ne vous la dépeins pas: vous ne la verrez que trop tôt, & ce sera en même temps pour vous un grand bonheur.

Andrenius n'étoit pas si attentif à ce que le Janus lui disoit qu'il ne remarquât qu'il parloit de l'autre bouche tout

autrement à Critile. Il faiſoit l'éloge de Vegetia ; il en vantoit la ſageſſe, la bonté, la généroſité. Il lui diſoit qu'elle récompenſoit ſes ſujets, en les élevant ſuivant leur mérite à la plus haute fortune, & en leur accordant beaucoup de privileges. Andrenius en colere déteſtoit tout haut cette ame double : mais le Janus lui dit : Ne prononcez pas légèrement ſur ces deux bouches qui vous choquent ; toutes les deux diſent la vérité ; vous le verrez par l'expérience.

A peine avoit-il ceſſé de parler, qu'ils découvrirent un vieux château qui avoit quelque choſe de grand & de majeſtueux, mais qui paroiſſoit ruiné, ou tout prêt à tomber : il étoit fait de marbre ; &, quoiqu'étayé, il y avoit bien des porte-à-faux : il n'étoit pas bien fort, quoiqu'entouré de foſſés : ſon toit étoit rempli de gouttieres : il étoit enfin tout crevaſſé. Deux portes lui ſervoient d'entrée. La diſtance de l'une à l'autre n'étoit pas grande. A l'une d'elles, il y avoit une garde pour en défendre l'entrée, & à l'autre un portier pour faire entrer. Il y avoit au-deſſus de chacune un écriteau en gros caracteres. *C'eſt ici la porte des*

*honneurs*, lisoit-on sur la premiere ; & sur l'autre, *C'est ici la porte des horreurs.*

Sitôt que quelqu'un se présentoit à l'une ou à l'autre porte, sa conduite passée étoit soigneusement examinée ; & si l'on découvroit qu'il vînt des riantes prairies de la volupté, qu'il eût fréquenté les lieux destinés à la débauche, on le faisoit passer par la porte des horreurs ; tout au contraire, la porte des honneurs étoit ouverte sur le champ à ceux qui descendoient des rudes montagnes de la vertu, de la science & du courage. Tant il est vrai que la vieillesse sert de récompense aux uns, & de châtiment aux autres.

Avant que d'y entrer, il falloit rendre les armes. On y ôtoit aux Généraux leur bâton, & on leur donnoit une béquille. On laissoit seulement le sceptre & la houlette à ceux qui en portoient, sans savoir trop pourquoi.

Dès que les gardes eurent examiné Critile, ils lui ouvrirent la porte des honneurs : mais ils obligerent Andrenius d'entrer par celle des horreurs. Ils marcherent tous les deux par des routes bien différentes. Andrenius vit dans la sienne des

ſpectacles tragiques, des fantômes épouvantables : mais ce qui l'effraya le plus, ce fut une furie, un vrai monſtre ; en un mot, une vieille femme. Elle étoit aſſiſe ſur un ſiege couvert d'oſſements ; elle étoit environnée d'impitoyables bourreaux, toujours occupés à faire avouer aux vieux criminels leurs fautes, & à les en punir par d'horribles tourments. Les plus épargnés étoient ceux qui étoient condamnés à touſſer & à cracher tout le reſte de leur vie.

Ce qu'il y avoit de plus pitoyable, & en même temps de plus riſible, c'étoit d'y voir arriver ceux qui s'étoient vantés d'être faits au tour, les Adonis & les Narciſſes ; leur vue faiſoit horreur. Les femmes étoient encore plus hideuſes que les hommes : les Flores, les Hélenes, n'ayant plus ni dents ni cheveux, reſſembloient à de vraies guenons.

Il s'en trouva dans la troupe qui n'étoient pas fort âgés, quoique chauves, ou qu'ils euſſent les cheveux gris. Ceux-ci prétendoient ne devoir pas encore être ſujets aux peines de la vieilleſſe : mais la Reine déclara qu'on n'y comptoit pas tant le nombre des années que celui des débauches,

& par conſéquent qu'ils méritoient bien ce qu'ils ſouffroient.

Le malheureux Andrenius tomba auſſi entre les mains des barbares miniſtres de Vegetia ; il en fut auſſi maltraité.

Critile, tout au contraire, étant entré par la porte des honneurs, avoit été conduit par la Sageſſe & par l'Autorité dans un vaſte & ſuperbe ſalon. Là, ſur un trône magnifique étoit aſſiſe une Princeſſe très-reſpectable ; ſon air étoit grand & majeſtueux ; elle avoit ſur la tête une couronne d'argent. C'étoit la Reine de tous les âges ; &, en cette qualité, elle partageoit ſes graces.

Elle donnoit alors des marques de ſon eſtime à un grand perſonnage, qui, quoique caſſé, étoit rempli de mérite, & que tout le monde révéroit. Critile demanda à ſon Janus ( qui ne l'avoit pas abandonné ) le nom de ce perſonnage. C'eſt, répondit-il, un ſage Politique ; vous le voyez courbé, il ſoutient ſur ſon dos un royaume tout entier. Vous voulez éprouver ma crédulité, reprit Critile ; il ne peut pas ſe ſoutenir lui-même. Il faut que vous ſachiez, dit Janus, que de pareils ſujets, plus ils ſont vieux, plus ils

ont de force pour soutenir un poids de cette importance. On a vu quelquefois une couronne prête à tomber être soutenue & même raffermie sur la tête de celui qui la portoit par la béquille d'un vieillard.

Janus encouragea ensuite Critile à s'approcher du trône de Vegetia : la Reine le reçut d'un air très-affable. Au même instant que Critile se prosternoit à ses pieds, on tira le rideau qui étoit derriere le trône. Critile vit, de l'autre côté, Andrenius accablé de misere, tandis que celui-ci reconnut Critile comblé d'honneurs. Comme Vegetia avoit un double visage, elle présidoit également des deux côtés : ainsi, elle récompensoit, ou punissoit, sans avoir à se déplacer.

Elle ordonna qu'on lût en même temps d'un côté l'ordonnance par laquelle elle accordoit des graces & des privileges à ceux qui étoient entrés par la porte des honneurs ; & de l'autre, celle par laquelle elle prononçoit les peines & les punitions auxquelles ceux qui étoient entrés par la porte des horreurs étoient condamnés.

La premiere portoit qu'il leur seroit permis & même nécessaire de dire des

vérités pour servir de leçons ; de donner des conseils sans qu'on leur en demandât, pourvu qu'ils eussent donné précédemment de bons exemples. Il leur étoit permis d'oublier bien des choses ; car la plupart de celles qui se font dans le monde peuvent ou doivent être oubliées. Il leur étoit accordé de faire répéter deux ou trois fois ce qu'on prononceroit devant eux, afin que chacun prît garde à ce qu'il pourroit dire. Ils pouvoient se montrer difficiles à croire ce qui leur seroit raconté, parce que l'expérience avoit dû leur apprendre que les mensonges & les impostures étoient très-communs dans le monde. On leur accordoit les premières places dans toutes les compagnies, quoiqu'ils y fussent arrivés tard, parce qu'ils étoient venus au monde les premiers. Ils avoient la liberté de retrancher de leur âge quelques années, tant à cause de celles qu'on pourroit leur donner gratuitement chaque jour, que parce que, dans leur jeunesse, quelque sages qu'ils eussent été, ils n'avoient pas laissé de les augmenter par quelques excès. Enfin il leur étoit permis de se faire écouter & d'imposer silence quand ils parleroient en public, & de

dire à haute voix : « Jeunes gens, écou-
» tez un vieillard que les vieillards,
» quand il étoit jeune, se faisoient un
» plaisir d'écouter. »

Dans la seconde ordonnance, publiée contre ceux qui étoient entrés par la porte des horreurs, ils étoient condamnés à se croire réellement vieux, parce qu'ils étoient flétris avant que d'être mûrs. Il leur étoit défendu de se marier sous peine de la vie, si c'étoit avec une jeune femme ; &, si elle étoit jolie, sous peine d'infamie & de la perte de leurs biens. Ils étoient condamnés à éprouver de nouvelles infirmités chaque jour, sans guérir de celles qu'ils avoient déjà. On leur ordonnoit de souffrir patiemment & sans murmurer les railleries de la jeunesse, même quand on les appelleroit vieux rêveurs, vieux radoteurs. Défense leur étoit faite pareillement de se plaindre lorsqu'on leur reprocheroit de tomber en enfance, puisqu'ils n'en étoient pas sortis. Plusieurs autres peines leur étoient infligées ; & surtout on leur annonçoit les malédictions de leurs parents & de leurs domestiques.

Après cette lecture solemnelle, la Reine commanda que Critile & Andrenius ap-

prochaſſent de ſon trône. Elle donna la main à Critile avec beaucoup de bonté, regarda Andrenius (*) d'un air très-ſévere ; elle donna au premier un bâton ſemblable à un ſceptre, & au ſecond un roſeau. Elle leur fit ſigne enſuite ainſi qu'à toute la compagnie de ſe retirer. Nos deux Pélerins reprirent leur chemin. Critile, comme guide, alloit devant ; Andrenius ſuivoit.

A peine avoient-ils fait quelques pas, qu'ils rencontrerent un de ces babillards qui ſemblent n'être venus au monde que pour parler ; qui ſavent ſi peu garder un ſecret, qu'on diroit qu'on a créé pour eux l'indiſcrétion.

Qui pourroit calculer toutes les pauvretés qu'il avoit débitées pendant ſa vie ! Il ſuffira de dire qu'en ce moment, à travers des flots de paroles perdues, il promit à nos deux Pélerins de les con-

(*) L'eſpagnol porte : *Dio la mano à Critico, pero à Andreſſio ſe la aſento. Aſentar la mano* ſignifie donner la main en frappant, ou, pour mieux dire, frapper avec la main ſur les épaules, ſur les joues, donner un ſouffiet.

duire au plus beau palais du monde. Quel eſt-il ce palais ? ſe demandoit-il à lui-même ; & après avoir fait bien des grimaces, il répondit : Oh ! c'eſt le palais de la Joie. Ne ſeroit-il pas celui de la Phthiſie ? lui demanda Critile. Mais, ſans répondre, il continua de babiller, en leur diſant : Vous l'allez voir. Allons, allons. Et afin que vous ajoutiez foi à ce que je vous dis, il faut que vous ſachiez qu'au milieu de la grande cour de ce palais il y a une fontaine qui ne tarit jamais ; la liqueur qui en ſort eſt le vrai nectar des Dieux. Ceux qui en boivent en effet croient être des bienheureux ; ils voient leurs chagrins ſe changer en plaiſirs. Je ne vous diſſimulerai pas cependant, pour tout dire, que quelques-uns prétendent que ce n'eſt qu'un agréable poiſon.

Ils rencontrerent en leur chemin quantité d'autres pélerins ; ils étoient preſque tous vieux. L'endroit où je vous mene, diſoit le babillard, eſt certainement le Jourdain : on y rajeunit ; le baume le plus pur y coule dans le ſang. Quand ils furent un peu avancés, ils virent une maiſon qui n'avoit nulle apparence ; elle étoit couverte de feuilles de vigne, & le lierre ſerpentoit

serpentoit sur ses murs. Sa porte étoit toujours ouverte, & les gardes étoient des loups ronflants. Quand ils y furent entrés, des nymphes plus robustes, que délicates, & dont le teint étoit plutôt d'écarlate que de rose, leur présenterent des verres remplis de cette délicieuse liqueur : C'est le lait des vieillards, leur disoient-elles, il faut humecter votre tempérament desséché. Ils remarquerent que les sages en usoient sobrement ; ils n'en buvoient que par nécessité, un ou deux verres ranimoient leurs esprits. Mais la plupart des autres buveurs, après en avoir avalé plusieurs gobelets, se jettoient à corps perdu dans le bassin qui regnoit autour de la fontaine : ils y restoient couchés par terre, & ensevelis dans le sommeil.

Andrenius fut de ce nombre, malgré tout ce que Critile put faire pour le retenir, & par ses conseils, & par son exemple.

Pendant qu'Andrenius dormoit, Critile eut la curiosité de parcourir cette maison. Premierement, il remarqua que toutes ses chambres étoient sales & enfumées.

Il en vit ensuite une où l'on dansoit à tort & à travers; une autre où l'on se querelloit, & où l'on se battoit même : il y vit un homme encore armé d'un poignard dont il venoit de tuer son ami, & à qui l'on donnoit le surnom de grand.

Critile entra dans un autre cabinet, ou plutôt dans une cave, où il trouva une grosse femme assise sur un trône comme une Reine; ce trône étoit fait de futailles remplies : elle-même avoit l'air d'un tonneau; ses yeux étoient rouges; son teint incarnat étoit néanmoins assez frais. Son sceptre étoit un sep de vigne : elle le tenoit d'une main, l'autre étoit employée à boire maintes rasades. Critile remarqua qu'après qu'elle eut copieusement bu elle dégorgea tout ce qu'elle avoit dans son corps. Il en sortoit un monstre à chaque gorgée : c'étoit la Médisance, l'Envie, l'Avarice, la Discorde, la Guerre, la Cruauté, la Débauche, & enfin la Chimere. Si-tôt que Critile vit paroître ce dernier monstre, il s'enfuit à toutes jambes, sans que le babillard qui l'avoit guidé jusques-là voulût le suivre; il ne se seroit pas arrêté si-tôt, s'il n'eût heureusement rencontré un homme *comme il*

*n'y en a pas* (*), qui fixa ſes regards & ſa courſe.

Critile lui fit part du danger qu'il avoit couru, & qu'il avoit ſu éviter. Le Devin, car on appelloit ainſi cet homme, trouva qu'il s'étoit très-bien conduit en fuyant la préſomption, la hauteur & le faſte, de vraies chimeres à la vérité, mais qui font beaucoup de tort dans le monde. Il eſt heureux, ajouta-t-il, que vous ayez pu prendre ce chemin, qui eſt celui de la vérité; & il ne l'eſt pas moins que vous ſoyez ſorti de ce lieu tout entier. Hélas! répondit Critile, je ne ſuis pas ſi heureux; il m'a fallu y laiſſer la moitié de moi-même: mon ami Andrenius y eſt reſté plongé dans l'ivrognerie. Les ſoupirs & les larmes l'empêcherent d'en dire davantage. Ne vous affligez pas tant, lui dit le Devin, il n'eſt pas juſte que vous ſouffriez des ſottiſes des autres. Cependant je prétends vous conſoler: retournons où vous avez

(*) L'eſpagnol *un hombre de à mil annos*, mot à mot, un homme de mille ans. Cela n'a point de ſens en françois, & je crois qu'il vaut mieux le traduire comme je l'ai fait.

laiſſé votre ami, & je vous y ferai voir la vertu de l'antidote que je porte contre le poiſon du vin.

Ils trouverent Andrenius toujours couché par terre ; ils l'appellerent pluſieurs fois. Celui-ci, fâché qu'on l'éveillât, répondit avec humeur, ſans ouvrir les yeux : « Laiſſez-moi, laiſſez-moi ; vous me » faites un tort irréparable, je vois des » merveilles ». Là-deſſus, il faiſoit les plus plaiſans diſcours du monde. Il n'auroit jamais fini, ſi le Devin n'eût mis dans le vin un ſerpent, ſymbole de la prudence. Andrenius redevint homme. Le Devin le fit ſortir tout de ſuite de ce bourbier de vices, pour le conduire où il devoit voir, avec Critile, des merveilles plus réelles que celles qu'il avoit rêvées.

Ce Devin jouiſſoit du privilege rare d'être inſtruit des principaux événemens de la vie de ceux qu'il rencontroit, & avoit le don de leur prédire ce qui leur devoit arriver juſqu'à la fin de leurs jours. Il vit un louche, & déclara qu'il voyoit tout de travers. Il dit à un boiteux qu'il s'engageoit dans un mauvais pas. Voyant bâtir un ſuperbe palais, il dit qu'il de-

viendroit un jour un hôpital, (ce qui ne manqua pas d'arriver dans la suite par l'inconduite du propriétaire). Il prédit à un homme inutile qu'il vivroit cent ans; à un autre qui disoit des vérités, qu'il auroit beaucoup de chagrin.

C'est ainsi que le Devin amusoit nos deux Pélerins chemin faisant. Mais où nous menez-vous, lui dirent-ils? Je veux vous conduire, leur répondit-il, dans un lieu où personne ne veut aller. Pourquoi donc nous y menez-vous? C'est par cette raison même, répondit-il.

Ce discours fut interrompu par une foule de gens qui, par une précipitation extraordinaire, fuyoient tout épouvantés. Les plus grands sembloient les plus effrayés, & les boiteux ne couroient pas moins vîte que les autres. Les trois camarades avoient beau demander le sujet de ce désordre, personne ne leur répondoit: on craignoit sans doute de perdre du temps à répondre, tant on étoit entraîné par la frayeur. Il se trouva justement à côté d'eux un courtisan, lorsque le Devin leur disoit: C'est sans doute que cette foule fuit du royaume de la Vérité. Et nous n'avons pas tort, répon-

dit le Courtisan ; il faut que vous sachiez que la Vérité est en travail d'enfant. Et qu'est-ce que cela fait ? dit Critile. Comment, ce que cela fait ! si aujourd'hui une seule Vérité met le trouble par-tout, que sera-ce quand elle sera accouchée, & si cette maudite race se multiplie à l'infini ! Ayant ainsi parlé, il partit comme un éclair.

Un bruit tumultueux se fit entendre. Mille voix crioient : *Elle accouche, elle enfante ; fuyez, Princes ; sauvez-vous, Seigneurs.* A ces cris, plus d'un spectateur prit la fuite. Andrenius cependant demanda : de qui la Vérité étoit-elle grosse ? C'est, à ce que l'on dit, du Temps, répondit le Devin ; sa grossesse est fort ancienne. Si cela est, dit Andrenius, elle accouchera de bien des choses. Au moins seront-elles d'une espece nouvelle, puisqu'elles seront des vérités. Nous allons voir, continua le Devin ; rendons-nous à sa Cour. Qu'appellez-vous sa Cour, dit Andrenius ; on n'a jamais entendu la vérité à la Cour, comment voulez-vous qu'il y ait une Cour de la Vérité ? Au moins n'y aura-t-il pas de courtisans. Elle ne manque pas de suite, répondit le

Devin : vous trouverez des gens attachés à son service ; il y aura au moins des fous & des enfans.

Quelques heures après, ils se trouvèrent à l'entrée d'une petite ville, ouverte de tous côtés. Les rues en étoient larges, droites, & avoient beaucoup d'issues. Les maisons étoient de cristal : on n'y voyoit ni portes, ni fenêtres fermées : le ciel y étoit toujours serein, & l'horison sans nuages. Nos Voyageurs alloient y entrer, quand ils remarquerent que plusieurs personnes, qui sembloient de qualité & fort respectables, avant que d'y mettre le pied, bouchoient leurs oreilles avec du coton, & que, par plus de précaution, elles y fouroient leurs doigts. Qu'est-ce que cela veut dire, demanda Critile ? Est-ce que vous ne savez pas, lui répondit le Devin, que la vérité, douce à la bouche, est très dure à l'oreille ? Il n'y a rien de plus agréable que de la dire ; mais il n'y a rien de plus triste que de l'entendre.

Nos gens, se promenant dans la ville, entendirent des choses qu'ils n'avoient jamais entendues ; ils virent des personnes qu'ils n'avoient jamais ni vues ni

connues : ils y trouverent « l'homme de » parole, l'honnête homme, l'homme » comme il faut, l'homme sans artifice, » & la femme sans déguisement ». Y a-t-il un pareil bonheur à celui de vivre parmi ces gens-ci, s'écrioit Critile? Je ne m'étonne plus si nous n'en avons pas rencontré ailleurs; tous sont ici réunis.

Mais leur plaisir ne fut pas long, car en entrant dans la grande place qui étoit devant le Palais de la Vérité, ils entendirent des cris affreux : on disoit : « Gare » le monstre! la Vérité est déjà accou- » chée. Ah! l'horrible enfant! qu'il est » laid! qu'il est abominable! Jugez, il a des aîles, il vous attrapera ». A cet effroyable bruit, tout le monde prit la fuite. Critile même, entraîné par l'exemple, couroit comme les autres, sans que les raisons ni les prieres du Devin fussent capables de le retenir.

Il auroit couru peut-être jusqu'au bout du monde, suivi sans doute par Andrenius, s'ils n'eussent été arrêtés par un homme qu'ils avoient rencontré ailleurs. Celui-ci, instruit que nos Pélerins passoient leur vie à voyager : Vous avez pris le meilleur parti, leur dit-il; il n'y

a rien de plus utile que de voir le monde & de fréquenter les Cours ; ce sont de très-bonnes écoles. Le Sage qui a dit que le meilleur livre du monde étoit le monde même, n'a pas eu tort : la difficulté est de savoir y lire, parce qu'il est en chiffres. Comment se peut-il, dit Andrenius, que le monde soit en chiffres ? Ignorez-vous encore, lui répondit l'Interprête (c'est ainsi qu'il s'appelloit), cette importante vérité ? Quel fruit avez-vous donc tiré de tout ce que vous avez vu ? Je vous le répete, le monde est entiérement en chiffres : & afin de vous en convaincre, dites-moi, qui croyez-vous qu'étoit ce premier enfant de la Vérité, qui portoit par-tout la crainte & l'épouvante ? C'étoit sans doute, reprit Andrenius, un monstre hideux : je tremble encore quand j'y pense. Vous avez bien raison, puisque c'est la Haine. La Vérité l'a enfantée, & il faudra que les hommes la nourrissent. Mais je m'en vais vous conduire dans un endroit où vous verrez un autre enfant de la Vérité, qui est très-beau, charmant tout-à-fait. J'en serai ravi, reprit Andrenius, j'aime les beaux enfans ; mais je regrette beaucoup

de n'avoir pas eu le bonheur de voir la Vérité. Comment, vous ne l'avez pas vue ? répondit l'Interprête. N'avez-vous pas vu cette belle matrone qui avoit l'air de la Reine des Temps, couronnée de branches de peuplier ? Sans doute, répondit Andrenius, j'ai baisé une de ses mains : mais la peau en étoit si rude, que les levres me brûlent encore. Et moi tout au contraire, reprit Critile, j'ai baisé en même temps son autre main, & sa peau m'a semblé très douce. Eh bien ! c'étoit la Vérité même, leur dit l'Interprete : elle est dure à quelques-uns, agréable aux autres. Je ne m'étonne point que vous ne soyez pas tous deux du même avis : c'est une preuve de ce que j'ai avancé, que le monde étoit en chiffres ; c'est-à-dire énigmatique, problématique, comme vous voudrez. Ordinairement les choses ne sont pas ce qu'elles semblent ; il n'y a que les femmes qui paroissent ce qu'elles sont. Le grand point est de savoir bien déchiffrer, pour prévoir, par exemple, que celui qui vous fait beaucoup de politesse aimera à vous tromper, que celui qui vous promet beaucoup ne tiendra rien.

Je m'engage, continua-t-il, à vous ap-

prendre quelques chiffres, car il eſt impoſſible de vous les montrer tous; l'expérience peut-être y fera quelque choſe. En attendant, il faut que vous ſachiez, 1°. qu'il y a peu d'hommes qui le ſoient tout-à fait : pluſieurs ſont un mélange d'homme & de bête; quelques-uns, de politique & de renard; beaucoup, d'avare & de loup; d'autres encore, d'homme & de lievre. Il y en a auſſi qui ſont compoſés d'homme & de ſtatue. Les plus méchants ſont mêlés de vertus & de vices; c'eſt le plus grand nombre. Ils ſont les plus dangereux; car le plus grand ennemi de la vérité eſt la vraiſemblance. 2°. Qu'un des chiffres qui ſervent à faire entendre bien des choſes ſans preſque parler, c'eſt l'&c. N'avez-vous pas entendu dire quelquefois : Un tel eſt celui qui, &c.; c'eſt celle dont la ſœur, &c.; voyez ce butor qui vit avec cette jolie femme, vous croyez que c'eſt ſon mari; point du tout, ce n'eſt que, &c. Ah! le beau chiffre, s'écria Andrenius! Dieu nous garde d'un &c., dit l'Interprête : Mais je veux pourtant vous enſeigner un autre chiffre plus intéreſſant que celui-ci, & preſque univerſel; il donne rai-

ſon de tout, mais c'eſt par antitheſe. Ne voyez-vous pas cet homme-là, avec ſa blonde chevelure & ſon plumet ſur le chapeau? n'a-t-il pas l'air de Mars? Il n'en a pas cependant le cœur; il n'eſt conquérant qu'en amour. Vous trouverez ainſi des voleurs habillés en gens de diſtinction; des ânes dans le ſanctuaire. Vous verrez des artiſans ſe mettre au rang des ſeigneurs. Quand vous entendrez quelqu'un vous promettre tout, croyez qu'il ne vous donnera rien. Quand on vous dira, je ſuis tout à vous, je me livre à vous; gardez-vous de vous fier à cet abandon perfide.

Il y a encore d'autres chiffres bien plus difficiles; mais nous en remettrons l'explication à une autre fois. Critile, qui avoit juſqu'alors gardé le ſilence, dit à l'Interprête: C'eſt juſtement ceux-là que je voudrois apprendre; car ceux dont vous nous avez parlé ſont très-communs; les enfans mêmes les ſavent par cœur. Vous en devez connoître, par cette même raiſon, l'importance, lui répondit l'Interprête, puiſque, quoiqu'on commence à les étudier de bonne heure, on ne les apprend que très-tard.

Ces entretiens les conduisirent insensiblement au milieu de la grande place de l'Apparence. Ils y virent plusieurs ateliers d'ouvriers bien habiles ; ils en remarquerent entre autres où l'on doroit très proprement des statues de bois & des morceaux de terre. Il est vrai que la beauté de ces ouvrages étoit passagere ; la dorure s'usoit bientôt, & le vilain fond restoit à découvert. Ils entrerent dans un autre où l'on confisoit au sucre des fruits aigres, âpres, ou insipides. Andrenius en goûta un, & le trouva délicieux. Mais l'Interprête lui fit voir que ce morceau étoit une bigarade de la Cour, dont l'écorce étoit aussi amere, que l'intérieur en étoit aigre. Vous avez vu pourtant que le goût n'en étoit pas mauvais, ajouta-t-il : l'art en a adouci l'amertume & l'aigreur. Tout près de cette boutique, il y avoit celle des teinturiers ; ils savoient donner une bonne couleur aux actions humaines. On voyoit couleur de rose les plus fâcheux événemens quand ils les présentoient ; ils faisoient passer bien souvent le noir pour du blanc.

Mais où nos Voyageurs s'arrêterent plus long-temps, ce fut devant le tré-

teau d'un Charlatan. Il crioit à la populace : Je veux vous faire voir un prodige de la nature, une merveille : ce sera un aigle qui parle ; vous allez voir les belles choses qu'il va faire & dire, des discours profonds, des sentences, des oracles. Que ceux qui n'ont pas beaucoup d'esprit décampent. Personne ne sortit, chacun ayant assez bonne opinion de soi-même pour croire qu'il pouvoit rester. Après ce préambule, le Charlatan prit un licol au bout duquel étoit attaché un âne qu'il fit voir au peuple, en criant à plein gosier : « Le voici, le voici, cet » aigle véritable, cet aigle à tous égards ». En vérité, cria aussi quelqu'un des spectateurs, c'est un aigle : je lui vois des aîles, & même de très-grandes aîles. Que son plumage est beau ! disoit un autre. Mais un homme sage qui étoit présent, dit tout bas : Pour moi, je puis assurer que je ne vois qu'un âne. Ne dites pas cela, repartit un de ses amis, on vous prendra pour un, &c. Justement alors l'âne commença à braire, & cette harmonie continua pendant quelque temps. Ecoutez bien, crioit le Charlatan, ce qu'il dit : c'est-là la vraie élo-

quence. Un Bachelier en s'extasiant s'écria : Ah ! que cette pensée est belle ! je vais l'écrire. Un autre dit encore : Que j'aurois de regret d'avoir manqué ce discours ! Un homme de bon sens dit tout bas : Ce n'est pas raisonner, c'est braire ; mais je me garderai bien de m'expliquer tout haut.

Critile s'étonnoit de voir l'aveuglement de tant de gens, & la folle complaisance de tant d'autres ; il étoit encore plus mortifié d'entendre Andrenius parler & agir comme la populace ; &, ne pouvant plus souffrir tant d'extravagances, il se tourna vers son Interprête qui gardoit le silence, & lui dit : Jusqu'à quand permettrez-vous que ce fripon abuse de la simplicité du Peuple ? jusqu'à quand voulez-vous vous taire ? Encore un peu de patience, répondit l'Interprête ; le temps qui découvre tout, fera voir la vérité. C'est ce qui arriva ; car sitôt que l'âne eut tourné la croupe, tout le monde cria que c'étoit un âne. Cet échec ne rebuta point le Charlatan : il continua à tromper effrontément le public ; il fit paroître un nain, & le fit prendre pour un géant. Ce n'étoit-là

qu'un essai de son impudence. Quelques jours après, il exposa sur son treteau des hommes de mérite, de grands hommes, de véritables géants, soutenant que c'étoient des nains ; & toujours la populace de croire & d'applaudir.

Critile, honteux pour l'espece humaine insolemment jouée, se mit réellement en colere, & exigea de l'Interprete que cet imposteur fût puni ; mais le Charlatan qui avoit apperçu ce dernier dans la foule, & ne l'avoit jamais perdu de vue, devinant son intention secrete, craignit le sort qu'il méritoit. Pour parer ce coup, il fit sortir de sa bouche une fumée si noire, si épaisse & en si grande quantité, que la place en fut toute couverte : cette obscurité fit que tout le monde perdit la tête, & se retira en tumulte, craignant une nuit éternelle.

Dans cette confusion, Critile perdit aussi son Interprete ; ce qui, dans la disposition où il étoit de se fâcher, ne l'aida pas peu à réfléchir. Il est bien triste, dit-il à Andrenius, que les hommes, toujours trompés depuis leur naissance, n'apprennent à se désabuser qu'à la fin de leur

vie (1). Quelqu'un étoit là qui lui répondit d'un ton sévere : Votre réflexion est juste, mais vous ne savez pas combien elle vous condamne. Oui, les hommes ne veulent pas connoître le *Désabusement* (2). C'est ce qui vient de vous arriver à l'un & à l'autre. Qui croyez-vous qu'étoit cet Interprete qui vous déchiffroit tout sans se déchiffrer lui-même ? C'étoit le *Désabusement* en personne, cet enfant de la Vérité, si beau, si parfait, qu'il vous avoit promis de vous faire connoître.

Ce fut un coup de foudre pour Critile. Combien de gens, comme lui, posse-

(1) Il y a dans l'original : *Que estando el engano à la entrada, estè el desengano à la salida.* Mot-à-mot « que la tromperie étant à l'entrée du monde, le *désabusement* soit à la sortie ». Je ne crois pas que le mot *désabusement* soit fort en usage en françois ; on le trouve cependant dans les Dictionnaires ; je n'ai voulu m'en servir que quand il a fallu personnifier *el desengano*.

(2) Mot qu'il faut passer en faveur de la fidélité due à la langue qu'on traduit.

dent ce qu'ils désirent sans le savoir, & ne le reconnoissent qu'après l'avoir perdu! Andrenius, au contraire, loin de le regretter, étoit fort aise d'en être débarrassé. Tant de vérités ensemble l'ennuyoient à la mort, & il regardoit celui qui les débitoit comme l'ennemi du repos & de la douceur de la vie. Cependant Critile lui fit observer que l'Interprete les avoit quittés dans un moment bien intéressant, puisqu'il alloit leur déchiffrer le charlatanisme, qui est l'art de tromper le plus commun, & peut-être le plus dangereux.

Je vais suppléer à cette perte, leur dit l'homme qui venoit de parler Il n'y a rien qui trouble davantage l'ordre sur la terre que la réputation factice. Trois ou quatre imposteurs s'emparent du crédit; ils empêchent par leur verbiage que la vérité ne paroisse; ils disent que ceux qui s'opposent à leur façon de penser sont des ignorants & des étourdis: ainsi les bonnes gens se laissent persuader; les flatteurs sont toujours prêts à applaudir, & les savants se taisent. Voilà l'explication de tout ce que vous avez vu dans la grande place de l'Apparence.

Ah ! que je ſerois heureux, dit Critile, ſi je pouvois apprendre cet art de déchiffrer ainſi ! Je vous en apprendrai, lui dit-il, un autre encore plus intéreſſant, celui de pénétrer dans l'intérieur de l'homme, & de dévoiler juſqu'à ſes plus ſecrettes penſées. Qui êtes-vous donc, homme ſi charitable & ſi inſtruit ? — Je ſuis le Contrôleur univerſel de la vie : je vois tout ce qui ſe paſſe dans l'homme, comme ſi par une fenêtre on pouvoit lire dans ſon cœur. — Comment ferez-vous pour nous communiquer votre ſcience ? — Venez avec moi ; cette communication devient plus facile par l'habitude de vivre enſemble. Puiſque vous pénétrez dans l'intérieur des hommes, lui dit Andrenius, expliquez-moi, je vous prie ce que vous voyez dans mon ame. C'eſt ce que je ne ferai pas, lui dit le Contrôleur, parce que plus on voit, plus on ſait, moins on doit parler.

Nos Voyageurs avançoient dans leur route. Ils ſe trouverent tout près d'une maiſon qu'on auroit priſe, de près, pour une *banque*, à cauſe du bruit qu'on entendoit dans l'intérieur; mais qu'ils avoient priſe de loin pour une priſon, parce

qu'elle n'avoit ni portes ni fenêtres. Quelle sorte de bâtiment est-ce-ci ? demanda Critile. Le Contrôleur alloit répondre, quand il en sortit, on ne sait comment ni par où, un Centaure avec des aîles, qui, caracolant autour de nos Voyageurs, s'approcha d'Andrenius, le prit par les cheveux, le mit sur sa croupe, &, dans le même instant, rentra avec sa proie dans l'endroit d'où il étoit sorti. Ce fut en vain qu'ils crierent pour demander secours ; ce fut en vain qu'ils firent le tour de la maison, pour essayer d'y pénétrer ; leurs efforts furent superflus. Critile assuroit pourtant qu'il entendoit la voix d'Andrenius, mais sans pouvoir comprendre le sens de ses paroles. Il étoit au comble du désespoir, croyant l'avoir perdu pour jamais. Courage ! lui dit alors le consolant Contrôleur ; il est vrai qu'il est tombé dans un des plus grands écueils de la vieillesse, mais j'ose vous assurer que nous découvrirons cette entrée que vous souhaitez tant de trouver. Cela n'est pas possible, dit Critile, il n'y a ni portes ni fenêtres dans cette maison. N'avez-vous jamais entendu parler, lui dit le Contrôleur, de ceux qui se sont introduits dans

les Cours sans savoir comment ni par où ? Hé bien, nous ferons de même : prenons la porte des *Entremetteurs* (*). C'est ce qu'ils firent, & ils pénétrerent très-aisément.

Lorsqu'ils furent entrés, ils parcoururent une partie de la maison ; & quoiqu'ils y entendissent beaucoup de voix, ils ne pouvoient voir personne. Sachez, lui dit le Contrôleur, que tout se fait ici dans le mystere, tout sous le manteau. Mais avançons ; vous verrez bien d'autres merveilles : nous n'oublierons pas cependant de chercher Andrenins. Ils entrerent dans une salle très-vaste ; il y avoit beaucoup de tables couvertes de viandes exquises : mais on ne pouvoit pas découvrir d'où tout cela venoit ; on voyoit seulement de temps en temps de belles mains blan-

(*) *Entremetidos*, En espagnol, veut dire ceux qui se mêlent des affaires où ils ne sont pas appellés ; ceux qui se rendent dans les maisons où ils ne sont pas invités, & qui, par leur effronterie, obtiennent plus aisément ce qu'ils souhaitent, que les personnes sages & timides.

ches & ornées de bagues, lesquelles, avec beaucoup d'adresse & de propreté, desservoient ces tables. Les conviés prenoient place, mangeoient, & se taisoient.

Ils reconnurent à une autre table des gens qui, parvenus par l'artifice, par la fraude, par l'audace, & n'ayant pas autrefois une chemise, mangeoient les mets les plus chers, & en plus grande abondance. Ceux-ci, dit le Contrôleur à Critile, sont les sang-sues royales; ils ont des ventres d'autruche pour digérer les métaux. Les autres, vous devez les connoître; vous avez dû profiter de mes premieres leçons. Elles me sont encore présentes, répondit Critile.

Dans le nombre des appartements où ils entrerent, celui qui leur fit le plus de plaisir fut celui des présents. On y remarquoit surtout la maniere dont on s'y prenoit pour les concussions. Ils y virent le tableau précieux qu'on donnoit par dévotion, la médaille d'or qu'on présentoit seulement comme une rareté, le collier de perles par reconnoissance, les vins étrangers comme une bagatelle.

Ils entrerent ensuite dans de petits cabinets où ils trouverent des lutins & des

ombres qui prétendoient ne faire tort à perſonne, parce qu'ils n'en vouloient qu'à l'honneur & à la réputation. Ils jettoient des feves noircies, qui, tombant ſur pluſieurs perſonnes, leur faiſoient des taches très-fortes. On ignoroit celui qui les jettoit, & c'étoit ſouvent le confident ou l'ami. Vous voyez, dit le Contrôleur à Critile, que ce philoſophe avoit raiſon, qui diſoit qu'il n'y a point des couleurs réelles, mais qu'elles dépendent de la différente diſpoſition de la ſuperficie des objets, & de la lumiere qui les environne (*). Ce ſeroit peut être mon ſentiment, dit Critile. Mais nous ne trouvons point Andrenius! Ne vous impatientez pas, répondit le Contrôleur, vous verrez Andrenius bientôt; mais avant ce doux moment, je veux m'amuſer à détruire de fond en comble ce bâtiment.

En diſant cela, il trouva le moyen d'y faire entrer, par une petite ouverture qu'il pratiqua dans le mur, un rayon de lumie-

(*) Ce principe de la théorie des couleurs n'étoit donc pas inconnu en Eſpagne vers le milieu du dernier ſiecle.

re ; & au même instant tout tomba en ruines, & le charme disparut.

Ceux qui s'amusoient à faire bonne chere, & qui se voyoient par là privés de cette douce maniere de subsister, attaquerent le Contrôleur, l'appellant leur commun ennemi. Celui-ci déploya les aîles qu'il avoit jusqu'alors cachées, & s'envola. Quand il fut bien élevé, il cria à ses deux camarades, qui s'étoient déjà reconnus & embrassés, de s'éloigner de cet endroit, & de tâcher de se rendre à la Cour de la Reine du savoir.

Combien d'obstacles n'y aura-t-il pas à surmonter avant que d'arriver ! disoit Critile. Il faut que nous prenions nos mesures, & que nous agissions avec prudence. Sa crainte n'étoit pas sans fondement, car ils n'avoient pas fait cent pas, qu'ils se trouverent dans un endroit où le chemin se partageoit en deux ; & ils étoient en danger de s'égarer. Ils n'étoient pas d'accord sur celui qu'ils devoient suivre, lorsqu'ils apperçurent une troupe de pigeons qui voloient, & une autre de serpents qui rampoient. Les premiers, d'un vol égal & assuré, prirent le chemin de la gauche ; les serpents au contraire enfilerent

enfilerent celui de la droite. Cet événement augmenta l'embarras de nos deux Pélerins. Andrenius vouloit suivre la candeur & la simplicité des colombes ; Critile penchoit pour la fineſſe & la prudence des ſerpents. Ils diſputerent longtemps, & , ne pouvant pas s'accorder, ils prirent chacun une route différente.

Ces deux chemins, directement oppoſés, les conduiſirent par des pays très-différents, & dont les habitants ne ſe reſſembloient guere. Critile ſe trouva parmi des hommes ruſés, artificieux ; des hommes doubles & difficiles à tromper. Il fut abordé par un homme qui avoit le nez long, dont l'intention n'étoit pas de lui ſervir de guide, mais de l'épier. Il remarqua que pluſieurs perſonnes qui ſembloient avoir de l'eſprit paſſoient à côté de lui ſans le ſaluer & ſans faire ſemblant de le voir. Que ces gens ſont inſolents & groſſiers! dit-il. L'homme au long nez lui répondit qu'ils n'étoient ni l'un ni l'autre, mais des perſonnes qui ne voyoient que leurs propres affaires ſans s'occuper de celles des autres. Ils rencontrerent enſuite un homme qui, ne ſe bornant pas à jetter ſur eux un coup-d'œil curieux, les regarda

cent fois pour les examiner. Ils virent aussi un avare & un marchand, qui, agissant de concert, cherchoient à faire une dupe. L'avare donnoit dans le piege du marchand, qui lui offroit de gros avantages. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est qu'ils pensoient tous deux se tromper. Critile, ayant remarqué plus loin un homme qui avoit l'air bête, dit à son camarade : Comment ce nigaud là peut-il demeurer parmi tant de gens malins & rusés ? Il n'est pas nigaud, lui répondit-il, mais il a l'art de le paroître.

Andrenius de son côté, parcouroit le pays des bonnes gens, pays qui ne ressemble à aucun autre. Il y vit « la bonne » ame ; celui qui, à force d'être bon, » n'est bon à rien ; celui qui s'est ruiné » par sa trop grande bonté ; » toutes personnes très-tranquilles, qui vivoient sans défiance, & qui étoient toujours attrapées. Il remarqua quelqu'un qui saluoit tout le monde : on lui dit que c'étoit *le complaisant*. Celui-ci marchoit avec *la bonne pâte d'homme*. Des personnages aussi fades ennuyerent bientôt Andrenius, qui, sans s'arrêter, poursuivit sa route. Critile, irrité de la méchanceté de ceux parmi lesquels il se trouvoit, avoit pris le même

parti, & marcha aussi de son côté, de façon qu'ils se rencontrerent justement quand les deux sentiers se réunissoient : ils trouverent là un homme qui sembloit les y attendre pour leur servir de guide.

C'étoit un de ces hommes extraordinaires qu'on ne peut rencontrer qu'une fois dans la vie. Au lieu que d'autres ont cent langues, cent yeux ; celui-ci avoit cent cerveaux, &, par conséquent, cent entendements, cent esprits, & cent jugements. Andrenius le regarda fixement, & voulut se moquer de lui. A la bonne heure, lui dit-il, qu'on ait de la cervelle dans la tête ; mais à quoi bon dans la langue, dans les oreilles ? Il est très-nécessaire, lui répondit l'homme sensé (c'est ainsi que nous l'appellerons), d'avoir de la cervelle dans la langue, afin qu'elle n'aille pas trop vîte, qu'elle sache ce qu'elle va prononcer avant que de parler ; dans les oreilles, pour ne pas entendre les flatteurs. Passe pour cela, repartit Andrenius : mais de la cervelle dans le nez ! La cervelle dans le nez, répondit l'inconnu, empêche que les vapeurs de l'orgueil ne montent à la tête. Elle est également nécessaire dans les mains, pour

savoir bien régler ses affaires ; dans les pieds pour éviter les mauvais pas. Il seroit enfin à souhaiter que l'homme fût tout cervelle... Où avez-vous pu en trouver aussi abondamment ? Dans les ateliers où l'on en fait, & dans les magasins où l'on en vend. Il y a donc des magasins de cervelle ? Oui, sans doute : mais il faut en avoir un peu, pour savoir s'en procurer davantage. Dites-moi, je vous prie, en fait-on beaucoup dans un jour ? Hélas ! répondit l'homme sensé, pour en ramasser une seule once, il faut toute la vie. Je vais cependant vous conduire à ces ateliers.

Il les mena sur une grande place, environnée d'un côté de palais magnifiques, tels que ceux d'Alexandre & d'Auguste ; de l'autre, de petites & chétives maisons, comme celles des Philosophes : vis-à-vis il y avoit des pavillons & des tentes de soldats ; & tout auprès, des salles de plein-pied qui sembloient des écoles. Vous voyez ici, leur dit l'homme sensé, ces ateliers où les grands hommes se forment, où les bons esprits se façonnent. Mais ne nous y arrêtons pas ; on n'y trouve plus de cervelles depuis long-temps. Il se hâta de les faire arriver

à la grande manufacture, à la raffinerie de l'esprit & du jugement.

L'endroit où l'homme sensé vouloit les conduire étoit cette Cour où nos deux Voyageurs se flattoient de trouver leur Félisinde. C'étoit de ce côté-là qu'ils marchoient, quand ils apperçurent deux soldats qui se battoient sur le grand chemin. L'homme sensé demanda la permission aux deux Pélerins de se retirer, parce qu'il ne faut jamais, disoit-il, se mêler des affaires des autres; mais eux, l'embrassant pour qu'il ne s'enfuît pas, le conjurerent si fort de ne pas les abandonner dans cette conjoncture périlleuse, qu'il fit semblant d'y consentir. Ils lui demanderent encore s'il savoit qui étoient ces deux combattans. Je crois les reconnoître, répondit-il, après les avoir bien regardés. L'un des deux, c'est l'Oisif; l'autre, le Fantasque : ce sont deux corps aériens, vous verrez qu'il n'y aura pas de sang répandu. Plus nos Voyageurs s'en approchoient, plus les deux soldats étoient acharnés à se porter des coups. L'humanité les engagea enfin à les séparer. Au mouvement qu'ils firent pour cela, l'homme sensé (parce qu'il l'étoit) se

sauva, & les laissa dans le danger qu'ils avoient cherché. Ils n'eurent pas peu de peine à appaiser les combattans. Ils leur demanderent pourquoi ils se battoient avec tant de fureur. C'est pour vous deux, répondirent-ils. Comment ! pour nous ! nous ne vous connoissons pas. C'est afin que la Victoire décide qui de nous doit être votre guide pour vous conduire dans son pays. Mettez donc les armes bas, répondirent nos deux Pélerins, & dites-nous qui vous êtes & où vous voulez nous conduire : vous nous laisserez ensuite nous décider à notre gré. Je suis, dit l'un d'eux, celui qui conduit les hommes à l'immortalité, dans les Etats de l'Estime & de la Gloire. Je m'en tiens à celui-ci, dit Critile. Et moi, dit l'autre, je suis celui qui conduit les Pélerins fatigués des chemins raboteux de la vie, au repos & à la tranquillité. Je suis pour celui-là, dit Andrenius.

Cette diversité de sentimens fut cause d'une longue dispute ; elle dura toute la journée. Chacun des deux amis avoit son second : le Fantasque étoit pour Critile ; l'Oisif, pour Andrenius. Mais enfin ce dernier (pour qu'il ne fût pas dit qu'il s'opposoit toujours à la volonté

de Critile ) céda en se faisant violence, & étant sûr qu'il prenoit le plus mauvais parti. Ils marcherent donc guidés par le Fantasque, & suivis par l'Oisif; celui-ci se flattant qu'il les conduiroit à son tour dans son pays, si celui qu'ils alloient voir ne leur convenoit pas.

Ils virent bientôt une haute montagne : sur son sommet étoit assis un bâtiment fort étrange; il étoit tout rempli de cheminées d'où il sortoit beaucoup de fumée. Voici, leur disoit le Fantasque, la demeure la plus digne des grands hommes, des héros. Le palais le plus célèbre de l'univers, & le plus noirci par la fumée, ajouta l'Oisif. La fumée, reprit le Fantasque; eh bien! y a-t-il rien de plus précieux aujourd'hui dans le monde? C'est le vrai trésor des Princes; les Grandesses, les Pairies, les Cordons, que sont-ils, si ce n'est de la fumée?

Ils avançoient vers le palais, quand on entendit un grand bruit. C'en est trop, dit Andrenius; il ne nous suffisoit pas de la fumée pour nous aveugler, il falloit encore ce bruit pour nous étourdir! Vous craignez le bruit, dit le Fantasque; on en fait autant de cas dans le monde que de la

fumée. Les gens comme il faut, les Princes, les Rois veulent faire du bruit; tous souhaitent de faire parler d'eux. Dans ce moment, le bruit redoubla d'une si grande force, que nos Voyageurs en furent réellement étourdis. C'est qu'on applaudit quelqu'un, dit le Fantasque. Ce sera apparemment quelque Général, répondit Andrenius, qui a remporté une victoire? Non, répondit l'Oisif, c'est sans doute quelque bel esprit qui a dit un bon mot, ou quelque agréable qui a fait un calembour: c'est à ces bagatelles qu'on prodigue aujourd'hui les applaudissemens.

Quand ils furent près d'entrer dans le palais, Andrenius remarqua que ce bâtiment, d'une hauteur prodigieuse, n'avoit que des fondemens très-foibles. L'Oisif, qui suivoit toujours, sourit à ce propos d'Andrenius, qui, se tournant vers lui, lui demanda s'il savoit à qui ce palais appartenoit. Il appartient, lui répondit-il, à la fille sans pere. Fille sans pere! reprit Andrenius, cela n'est pas possible. De qui donc est-elle née? Elle est fille du *rien*, dit l'Oisif. C'est donc l'orgueil, dit Andrenius? — Vous l'avez deviné.

Enfin ils entrerent, mais ils ne trou-

verent dans cet immense espace pas une colonne : tout étoit vuide & ouvert ; le toit, quoique fort élevé, étoit couvert de chaume ; le vent y entroit de tous côtés. Il y avoit, au lieu de salles, des greniers. Dans le premier qu'ils parcoururent, ils parlerent à un personnage qui prétendoit prouver qu'il descendoit en ligne directe de l'Infant Don Pélage : un autre alloit plus loin ; il descendoit d'Hercule. Pour ce qui est des armoiries, on y remarqua des caprices singuliers : quelques-unes portoient des anges, des châteaux ; d'autres, des lions, des tigres : la plupart auroient fait mieux en portant des ânes.

Le second grenier où ils entrerent étoit mieux orné que le premier ; on y voyoit beaucoup d'estrades, de coussins, de dais, & même de trônes. Ils y virent une dame qui se faisoit servir à genoux, comme si elle devoit être ainsi mieux servie. Ils virent d'autres originaux qui ne faisoient que des pas calculés, & dont toute la science se bornoit à savoir à qui ils devoient donner la main, à qui il falloit refuser le siége, ou tirer une révérence plus ou moins profonde. Ils remarque-

rent sur-tout un personnage vieux, cassé, infirme, qui se tint très-long-temps debout, parce qu'il ne vouloit pas permettre à ceux qui étoient venus le voir de s'asseoir. Ce qui amusa beaucoup Andrenius.

Mais il rit bien davantage, quand il vit les femmes. Elles étoient assises sur de grands coussins remplis de bourre, ou sur de gros carreaux enflés de vent, vuides comme des cloches; elles jouoient continuellement de leur éventail, pour remuer l'air dont elles se nourrissoient. Quand elles parloient, ce n'étoit que pour dire: « Ma tante la Marquise, ma » cousine la Duchesse: qu'on m'apporte » à boire dans la tasse du Comte; qu'on » appelle le Médecin du Roi; qu'on » fasse venir la Marchande de modes » de la Reine ».

Ils se rendirent ensuite dans le grenier des sciences. C'est-là qu'ils virent de singuliers automates, tels que ceux qui se piquent de bel esprit, les docteurs sans doctrine, les précieuses ridicules; ils y trouvèrent les Narcisses (1) de leurs pen-

(1) Encore un mot qu'il faut passer en faveur du sens.

sées & de leurs discours. « Ce n'est pas » mal, ce que je viens de dire. Avez-» vous senti la finesse du propos que je » viens de tenir » ? Les orateurs les amuserent beaucoup. « Cicéron a dit cela, » mais je vous l'expliquerai mieux. Les » savans ont sur ceci des doutes ; mais » je m'en vais les éclaircir (1) ».

En sortant de ce grenier, ils virent passer un homme avec une torche à la main. Qu'est-ce que cela veut dire, demanderent-ils ? L'Oisif répondit que c'étoit le fou qui avoit mis le feu au Temple de Diane, à Ephese, pour se faire un nom. Il n'a pas manqué d'imitateurs, dit Critile : combien de Ministres ont été plus loin que lui par le même motif !

Parmi tous ces greniers, celui qui les surprit davantage, ce fut celui qu'on appelloit le vieux grenier : il étoit tout rempli de gens avancés en âge, chez lesquels ils crurent trouver un jugement mûr & beaucoup de bon sens ; mais ils furent bien détrompés. « Dans mon jeune âge,

(1) Ceci tient à la maniere dont on prêchoit autrefois communément en Espagne; on s'en est beaucoup corrigé.

» je faisois des choses qu'on ne fait plus, » disoit un d'eux. Il est certain qu'alors » il y avoit de grands hommes, ajou- » toit un autre : à présent, ce sont des » marionnettes. J'ai connu ce grand Ma- » gistrat, cette excellente Princesse : une » femme de notre temps valoit plus que » cent hommes d'aujourd'hui ». Enfin ils faisoient tous l'apologie du temps passé & la critique du présent.

Critile & Andrenius furent si mécon- tens de tout ce que le Fantasque leur avoit montré, que, d'un commun accord, ils se décidèrent à essayer s'ils se trou- veroient mieux de l'Oisif. Ils le prièrent donc de les conduire ; ce que fit celui-ci en prenant la place du Fantasque, qui suivit alors. Ils marchèrent sous la con- duite du nouveau guide, toujours en des- cendant. Prenez garde à ce que vous fai- tes, lui dit Critile, nous descendons trop ; je crains que nous ne passions d'une ex- trémité à l'autre. Ne vous en inquiétez pas, leur répondit-il, je vous promets que vous vous trouverez sans fatigue dans le plus délicieux pays du monde ; vous y verrez des hommes qui savent vivre & jouir. Il les mena en effet dans une belle & vaste plaine, émaillée de fleurs,

garnie d'arbres touffus, & baignée par des ruisseaux d'une eau très limpide : on y voyoit de tous côtés des parterres, des jardins, des bocages, & quantité de superbes maisons de plaisance. Ils se promenerent dans une longue & large allée, où, quoiqu'il y eût beaucoup de monde & des gens très-bien mis, ils ne trouverent personne de connoissance & dont ils eussent jamais entendu parler. Ces personnages alloient très-lentement, parce que, disoient-ils, au bout du jour tout est égal. Tous parviennent également à leur fin, ajoutoient-ils, quelques-uns fatigués, d'autres fort à leur aise : les sages, plus tard ; les simples, de fort bonne heure : les sages meurent dans leur lit ; les fous dans les peines & dans les travaux. C'étoit le sentiment de ces paresseux.

Nos Pélerins & leur guide s'approcherent d'une troupe qui environnoit un homme si gras qu'on lui voyoit à peine les yeux, & qu'il étoit obligé de soutenir son énorme ventre avec une écharpe. Il donnoit des leçons sur la maniere de vivre sans rien faire, & il disoit souvent qu'il tenoit école *d'apprendre à vivre*. Quelqu'un lui ayant demandé comment

il falloit faire pour bien passer toujours son temps, le premier mot qu'il répondit, ce fut : Asseyez-vous, car il ne faut pas se tenir debout, quand on peut s'asseoir. Ensuite il lui conseilla d'être insensible & de ne pas se chagriner, quand même toute sa famille viendroit à périr. Il disoit qu'étouffer la douleur, c'étoit grandeur d'ame.

Un autre souhaita de savoir comment on pouvoit se garantir de l'impression des nouvelles affligeantes. Il répondit : *Ne les écoutez pas.* Un troisieme lui demanda comment il falloit s'y prendre pour vivre non pas seulement cent ans, mais neuf cents, comme on faisoit autrefois. Cela n'est pas possible, lui répondit-il ; ce n'est plus la mode. Mais les modes reviennent, lui repartit-il. Oui, les mauvaises, & non pas les bonnes. Cependant, ajouta-t-il, afin qu'il ne soit pas dit que vous ayez perdu votre tems à m'interroger, & que je vous aie renvoyé mécontent, je vous dirai que, pour vivre tout le tems qu'il est possible, vous n'avez qu'à ne vous inquiéter de rien, ne pas travailler d'esprit, & négliger les affaires.

Critile ne goûtoit pas cette science qui

apprend à ne penſer à rien, à ne rien faire, & à ne rien valoir ; il vouloit être quelque choſe, & il ſe hâta de quitter ce lieu où l'on couroit riſque de perdre cette ſage diſpoſition. Andrenius le ſuivit avec répugnance ; il avoit aſſez goûté ces leçons de pareſſe. Ils continuerent cependant leur chemin dans cette plaine, où, parmi pluſieurs maiſons où l'on s'adonnoit à la gourmandiſe & au jeu, un magnifique palais frappa leurs yeux. Quand ils approcherent de la porte, le Fantaſque écrivit : *Ci gît le Prince N.* Il eſt trop grand pour un tombeau, dit Critile. L'apparence vous trompe, repartit le Fantaſque : il eſt bien grand en effet ; mais apprenez que ce Prince, pour ne pas ſe tuer, s'enſevelit tout vivant & avec toute ſa Cour ; auſſi aura-t-il, pour prix de ſon oiſiveté, un éternel oubli.

Après que nos Voyageurs eurent traverſé toute cette vaſte plaine de l'Oiſiveté, ils aboutirent à une caverne affreuſe. Son entrée étoit fort obſcure, quoiqu'elle fût très-large : on y voyoit entrer quantité de différens objets, des carroſſes à ſix chevaux, des litieres, des chaiſes à porteurs, mais pas un char de triomphe.

Andrenius regardoit tout cela avec étonnement & sans rien dire ; Critile plus aviſé demanda ce que c'étoit que cette caverne. Le Fantaſque, pouſſant un profond ſoupir, répondit que c'étoit la célebre caverne du Néant. Comment du Néant ! reprit Andrenius ; & j'y vois entrer des villes peuplées, de grandes cours, & des royaumes tout entiers ! Avec tout cela, lui répondit le Fantaſque, vous ne trouverez dans l'intérieur qui que ce ſoit. Quoi ! tant de monde, des milliers d'êtres ! que deviennent-ils donc ? Ils deviennent ce qu'ils ont été ; ils ont été toujours rien ; ils n'ont rien fait, ils deviennent rien ; ils ſont engloutis dans le néant.

Quelqu'un ſe préſenta en grand équipage pour entrer dans la caverne ; il s'écrioit : Mes ancêtres ont tant fait qu'ils ne m'ont laiſſé rien à faire, & il s'y jetta avec une précipitation ſinguliere.

Aux deux côtés de ce gouffre immenſe qui ne ſe rempliſſoit jamais, il y avoit deux petits monſtres de très-chétive mine, qui y pouſſoient avec les mains & à coups de pied tous ceux qui ſembloient balancer à y entrer, même des gens d'eſprit & de diſtinction. Critile demanda le nom

des monstres, & il lui fut répondu que l'un étoit l'Oisiveté, l'autre le Vice, deux inséparables amis.

Qu'un homme du peuple se jette dans cet abîme, s'écrioit Critile, je n'en suis pas surpris ; mais les Seigneurs, les Gentilshommes, quand ils ont si peu à faire pour devenir de grands hommes, cela peut étonner.

Ces deux monstres n'étoient pas les seuls qu'il y eut à l'entrée de la caverne ; on en voyoit un autre qui avoit le visage d'homme. Il jettoit dans le gouffre plusieurs ouvrages d'esprit ensemble. Critile voulut empêcher qu'on y enterrât un très-beau livre doré sur tranche ; mais le monstre en se moquant : « Qu'il aille avec les » autres, dit-il, il n'est rempli que de » flatteries sans ombre de vérité ». Il jettoit avec celui-ci quelques volumes de contes insipides, de mauvaises comédies : quant aux livres de Droit, il les jettoit par centaine : il en épargna très-peu de Médecine.

Pendant que Critile étoit occupé à regarder l'anéantissement des mauvais livres, Andrenius s'approcha de la caverne, & mit un pied dans l'ouverture. Vous voulez aussi, lui dit le Fantasque, aller

là-dedans ? Point du tout, répondit-il ; je veux seulement voir ce qui s'y passe. — Que verrez-vous, s'il n'y reste rien de tout ce qui y entre ? Alors l'Oisif, qui n'avoit rien fait ni rien dit, poussa Andrenius pour l'ensevelir dans l'abîme. Le Fantasque en même temps saisit Critile pour le conduire au palais de l'Orgueil. Heureusement nos deux Pélerins se donnerent la main, & se prêterent un mutuel secours. Unis de la sorte, ils purent s'opposer aux efforts de leurs dangereux camarades.

Ainsi délivrés de ce grand danger, ils résolurent enfin d'aller tout droit, & sans se détourner, à l'auguste ville où on leur avoit promis qu'ils trouveroient leur Félisinde, & ils y arriverent sans le moindre obstacle. Ils étoient occupés à admirer ces nouvelles merveilles qui semblent être anciennes, & ces antiquités qui sont toujours nouvelles, quand ils furent abordés par un vieux Courtisan. Celui-ci comprit d'abord qu'ils étoient étrangers.

Nos deux Pélerins lui dirent qu'ils avoient beaucoup voyagé, mais qu'ils n'en étoient pas plus avancés. Si vous fussiez venus ici tout de suite, leur dit il, vous auriez vu en peu de temps, vous auriez

appris tout d'un coup, tout ce qu'il y a de plus utile, & vous seriez parvenus avec moins de peine, & par la voie la moins longue, au comble du savoir. Vous trouverez dans cette Cour tout ce que vous pouvez souhaiter ; il n'y manque qu'une seule chose. Et ce sera sans doute, dit Critile, celle que nous cherchons ? Et que cherchez-vous ? lui demanda le Courtisan. Mon épouse, répondit Critile. Ma mere, dit Andrenius. — Comment l'appellez-vous ? — Félisinde. — Je doute que vous la trouviez ici. — Savez-vous où elle loge ? — On nous a dit à l'hôtel de l'Ambassadeur d'Espagne. Cela se peut, dit le Courtisan ; venez avec moi ; j'y allois justement, car aujourd'hui nos beaux esprits s'y rassemblent, & y tiennent un espece d'académie.

Il les conduisit dans cet hôtel, & il leur fit donner une place dans la salle où devoit se tenir la séance. On commença par réciter des pieces de vers qu'on avoit faites tout exprès. Il fut question ensuite de la félicité ; tous ces Savants raisonnèrent là-dessus avec plus d'esprit que de vérité, se critiquant mutuellement les uns les autres, sans se refuser pourtant des applaudissements. Enfin un d'eux,

après avoir fait un long discours, dit en finissant : « C'est en vain que vous vous » fatiguez pour chercher dans cette vie là » félicité ; vous ne la trouverez jamais. »

Ce fut une bonne leçon pour nos deux Voyageurs ; au moins ils la prirent pour eux, surtout après que le Courtisan leur eut dit : C'est donc en vain, mes Amis, que vous courez après votre imaginaire Félisinde, que l'un de vous appelle son épouse, & l'autre sa mere ; elle n'a jamais existé sur la terre. Apparemment que vous ne la connoissez pas bien ; je veux vous la faire connoître, & non-seulement ce qui se passe dans ce siecle, mais ce qui arrivera dans les siécles à venir.

Il les conduisit dans une hôtellerie où l'hôtesse les logea très-bien. Le Courtisan souhaitoit qu'ils reposassent cette nuit, car ils avoient grand besoin de sommeil pour se consoler de la perte de Félisinde, qu'ils désespéroient déjà de trouver. Il se rendit chez eux le lendemain de grand matin, & il les mena sur la plus haute des sept montagnes de cette ville, d'où l'on voyoit tout l'univers. Je vous ferai voir d'ici, leur dit-il, non-seulement ce qui se passe aujourd'hui, mais ce qui s'est passé hier, & ce qui se

passera demain. Il tira de sa poche une boite remplie de lunettes ; il en donna une à Critile, & une autre à Andrenius. Tenez, leur dit-il, mettez-les devant les yeux intérieurs de l'ame, & regardez. Que voyez-vous ? Je vois, dit Andrenius, que les mêmes guerres, les mêmes malheurs & les mêmes événemens qui ont agité & affligé le monde il y a deux cents ans se renouvellent aujourd'hui de la même maniere & presque dans les mêmes lieux (1). Je vois, dit Critile, un petit vieillard qui ne s'arrête jamais, & qui n'attend personne, pas même les Rois. Je le vois aussi, dit Andrenius ; &, pour le prouver, je vous dirai qu'il porte une besace sur son dos, comme un voyageur à pied. Oh ! c'est un vieillard qui en sait long, dit le Courtisan, & qui a beaucoup vu. Il est aussi bien fort ; il porte dans ses besaces des villes & des provin-

(*) L'Auteur fait parcourir ici à ses Pélerins la plupart des pays de l'Europe : il dit de l'Espagne qu'il y aura toujours les mêmes émeutes populaires ; de la France, qu'on assassinera un Henri & un autre Henri ; ce qui ne s'est que trop vérifié dans ces deux Etats. Je n'ai pu me prêter à rendre ces idées.

ces entieres ; il en eſt chargé également par derriere & par devant ; lorſqu'il eſt fatigué, il retourne la beſace, & met devant ce qui étoit derriere : il eſt vrai qu'il ne fait ces changements que bien lentement. C'eſt ſans doute le Temps, dirent enſemble nos deux Voyageurs.

Mais un objet d'étonnement plus particulier, ce fut une grande roue qui tournoit tout autour de la terre, d'orient en occident. On y voyoit clairement ce qui ſe paſſoit au-deſſus de l'horiſon, mais point du tout ce qui arrivoit au-deſſous. Il eſt vrai qu'en tournant continuellement elle portoit en haut ce qui auparavant étoit en bas. Ce qui montoit étoit appellé nouveau ; ce qui deſcendoit, vieux : mais les mêmes choſes arrivoient au bout d'un certain temps, en ſorte que l'univers n'offroit qu'un cercle des mêmes événements. On y voyoit les plus grandes familles s'éteindre, & d'autres bien ignorées s'élever ; on y voyoit auſſi des deſcendants de rois ſuivre une charrue, & des fils de laquais parvenir aſſez promptement aux premieres dignités.

Dans cette roue tournoient auſſi des Ecrivains qui publioient, dans un ſtyle nouveau & bien peigné, les ſentiments

des Anciens, afin qu'on pût ne les pas reconnoître, & leur en faire honneur. Mais ce qui amusa beaucoup Andrenius, ce fut le changement des modes ; elles alloient, tomboient, & revenoient, avec une vîtesse incroyable. Tantôt on voyoit des chapeaux pointus ; tantôt ils étoient relevés comme des casques ; un moment, plats & larges comme des bassins ; un moment après, extrêmement petits ; & de mille manieres aussi ridicules les unes que les autres. Pour ce qui est des coeffures de femmes, il suffira de dire qu'on y voyoit passer les mêmes modes qui passent à présent rapidement sous nos yeux. Il est impossible de raconter tout ce que nos Pélerins virent dans la roue du Temps ; ce que nous venons de dire suffira pour en donner une idée. Le Lecteur pourra aisément suppléer au reste pour peu qu'il ait vu les vicissitudes du goût.

Quand Critile & Andrenius furent pour ainsi dire rassasiés de voir : Prenez un morceau de drap, leur dit le Courtisan, nettoyez vos lunettes & regardez vers le ciel. Nos Voyageurs obéirent, & ils apperçurent des choses qui les frapperent beaucoup. Ils virent une infinité de fils très-déliés. Des instruments à roue, placés

sur la voûte céleste, les dévidoient ; il y en avoit autant que d'hommes sur la terre ; & ceux-ci ne paroissoient plus que des pelotons. Il étoit aussi plaisant que surprenant de voir comme ces hommes ou pelotons sautoient, bondissoient, folâtroient sans s'arrêter un moment. Les dévidoirs ne cessoient de tourner & d'extraire leur substance jusqu'à ne leur laisser pour tout bien qu'un drap mortuaire. Il y avoit des fils de soie ; d'autres étoient d'or ou d'argent ; mais la plupart étoient de lin & de chanvre. Apparemment, dit Andrenius, que ces fils d'or & d'argent sont ceux des seigneurs & des riches ? Vous vous trompez fort, lui répondit le Courtisan. Ne sont-ce pas les fils de la vie ? repartit Andrenius. Oui sans doute, répondit le Courtisan ; &, par cette même raison, les fils sont selon la vie qu'on mene : il y a des seigneurs & des richards dont on ne tire que du chanvre ; il y a des roturiers dont on tire de l'or & de l'argent. Alors nos Pélerins se regarderent eux-mêmes ; & virent qu'il ne leur restoit que peu de fil à devider : cette réflexion fit que Critile se détacha de ce monde sans peine, & elle plongea Andrenius

dans

dans une profonde mélancolie. C'en eſt aſſez pour ce moment, leur dit le Courtiſan ; allons nous repoſer.

En voulant rentrer chez eux, ils traverſerent une grande place, où ils virent un homme, ou plutôt un fou, danſant & ſautant ſur une corde ; on l'auroit pris pour un oiſeau, tant il voltigeoit légèrement. Quelle folie ! s'écria Andrenius : à peine pouvons-nous marcher d'un pas aſſuré ſur la terre ; & cet homme là oſe ſauter & danſer au bord d'un précipice ! Cela vous ſurprend ? lui dit le Courtiſan. Vous devriez vous étonner plutôt de vous-même ; vous marchez toujours en courant ſur le fil de votre vie, qui eſt bien plus délié.

Ils retournerent à leur auberge, qui s'appelloit *l'Hôtellerie de la Vie.* Le conducteur leur dit adieu juſqu'au lendemain ; pourvu, ajouta-t il, que vous ſoyez encore en vie. L'hôteſſe les reçut fort gracieuſement ; elle leur donna un bon ſouper, en leur diſant que, quoiqu'on ne vive pas pour manger, il faut manger pour vivre. La nuit avançoit ; & nos deux Pélerins penſoient à ſe coucher, lorſqu'un voyageur, qui, comme une multitude

d'autres, logeoit dans la même hôtellerie, les aborda, & leur dit à l'oreille : Pélerins imprudents ! on voit bien que vous ne connoissez pas le danger qui vous menace. Il faut que vous sachiez que cette hôtesse qui vous semble si douce ne vous comble de tant de politesses que pour mieux vous attraper : apprenez que, de mille passagers qui entrent ici, on n'en voit aucun reparoître. Afin que vous ajoutiez foi à ce que je vous dis, je vais vous découvrir le mystere ; ne faites point de bruit. A ces mots, il leva une pierre qui étoit au-dessous de leur lit ; elle cachoit une ouverture affreuse. Il faut y descendre, leur dit le Voyageur ; & pour vous rassurer, je passerai le premier, & vous éclairerai avec cette lanterne sourde. Critile & Andrenius encouragés suivirent leur guide : celui-ci les mena dans des cavernes si profondes, dans des grottes si horribles, que leurs cheveux se dressoient. Là ils trouverent des milliers d'hommes qui avoient disparu, & dont quelques-uns étoient de leur connoissance, mais qu'on ne pouvoit presque reconnoître ; ils étoient d'ailleurs couchés par terre sans mouvement & sans vie. Quel massacre !

s'écrioit Andrenius : comment eſt-il poſſible qu'une hôteſſe ſi belle, ſi douce, ſi polie, ſoit capable de cette barbarie ! Vous voyez pourtant ce qui ſe paſſe chez elle, lui dit le Voyageur ; & vous avouerez qu'on paie bien cher ſes chambres tapiſſées, ſes lits de plume & ſes délicieux repas.

A peine avoit-il ceſſé de parler, qu'on entendit un lugubre bruit de cloches, de ſoupirs & de ſanglots mêlés enſemble. Ces ſons ténébreux cauſerent tant de frayeur à nos Pélerins, qu'ils voulurent prendre la fuite ; mais il ne leur fut pas poſſible de ſe ſauver, parce que la ſortie étoit déjà embarraſſée par des figures dont le viſage étoit noirci, & qui traînoient de longs manteaux noirs : elles avoient une torche jaune à la main. Critile & Andrenius n'eurent point d'autre parti à prendre que de ſe tapir dans un coin. Ces figures étoient l'eſcorte qui précede la Mort. Mais une particularité remarquable, c'eſt qu'au lieu de fantômes & de ſquelettes, dont ce cortege devoit être naturellement compoſé, on voyoit des gens bien faits, gras, gais, ſautant & danſant. Ces avant-coureurs de la

Mort se partagerent sans ordre par-tout le souterrain, ce qui encouragea un peu nos deux Pélerins, en sorte qu'Andrenius osa s'approcher de l'un d'eux qui lui sembla fort gai, & lui demander ce que c'étoit que cette troupe. C'est l'accompagnement de la Mort, qui nous suit de près, lui dit-il, & nous sommes ses plus cruels ministres. Vous ne lui ressemblez pas du moins, lui dit Critile ; vous êtes de si bonne humeur ! Il fit alors un grand éclat de rire, en disant : C'est qu'on ne meurt plus de chagrin ou de désespoir. On mouroit ainsi dans le bon vieux tems, ajouta le Précurseur folâtre ; à présent, c'est aux plaisirs qu'il appartient de donner la mort. Je suis du nombre, & j'ai vu bien des gens détaler en dansant. Avez-vous un nom particulier ? reprit Andrenius. Je suis *le rassasiement*. Ceux de mes compagnons que vous voyez le plus près de moi, sont *le souper fin*, *le bal*, *le rendez-vous* : ceux qui se tiennent plus loin sont *les désordres de la jeunesse* : ces autres qui vous semblent si beaux & si brillants sont *les Soleils d'Espagne* & *les sereins de Piémont*. Mais voici la Mort en personne.

Elle entra, cette cruelle Reine : son visage étoit double ; la moitié en étoit agréable, l'autre moitié étoit affreuse. Andrenius, qui la vit du mauvais côté, s'écria : Ah le monstre ! Critile, qui l'envisagea de l'autre côté, s'écrioit en même temps : Oh ! quelle merveille ! Elle s'assit sur un trône fait de cadavres, dont le siege étoit d'ossements, & les coussins de crânes ; elle voulut d'abord interroger ses ministres sur la conduite de chacun en particulier. Elle appella premierement la Guerre : Mon Amie, lui dit-elle, raconte-moi les ravages que tu fais, car on m'assure que tu me procures au moins cent mille sujets par an. On en impose à votre Majesté, lui répondit-elle. il ne meurt pas huit mille personnes par an les armes à la main : il en meurt beaucoup de faim, de maladie, de mauvaise nourriture, & dans des hôpitaux très-mal dirigés ; pour moi j'en tue bien peu. C'est moi qui en expédie beaucoup, dit un monstre épouventable (c'étoit la Peste). Je détruis & je dépeuple en peu de mois toute une province. Eloigne-toi de moi, lui dit la Mort : tu n'en veux qu'à la vie des pauvres : tu n'ose attaquer les grands,

ni les puissants, ni les riches. Je me charge de ceux-là, dit la Goutte. Tu veux aussi m'en imposer, lui répondit la Mort; bien loin d'ôter la vie aux riches, tu la prolonges à l'infini, & tu leur fournis encore un spécieux prétexte pour vivre plongés dans la molleſſe & dans l'oiſiveté. Je ſuis fort mécontente de la plupart de mes miniſtres, ajouta-t-elle, & veux prendre d'autres meſures. Holà, où êtes-vous, *Pleuréſie*, *Pourpre*, *Fievres malignes ?* Ecoutez : allez exterminer ces ſeigneurs, ces richards, qui ſe moquent de la Peſte, & qui ſe trouvent ſi bien de la Goutte. Nous ferons comme vous l'ordonnez, répondirent-ils ; il eſt vrai que nous aimerions mieux tuer cent pauvres qu'un ſeul riche, parcequ'indépendamment de ce qu'ils ſont fort difficiles à tuer, nous nous attirons la haine de tout le monde. Il ne faut pas y faire attention, leur dit la Reine ; ſuivez mon exemple.

Nos Pélerins témoins de tout ceci, furent apperçus de la Mort. Elle appella un de ſes miniſtres, nommé la Décrépitude, & lui ordonna de les délivrer de la vie. Ils doivent être rebutés & fatigués de leur long pélerinage, ajouta-t-elle. Andrenius

alloit répondre : sa voix expira sur ses lèvres ; il n'eut que le temps d'embrasser son Guide. Point de foiblesse, lui dit celui-ci, voici le moment du courage & du bonheur. Quoi ! du bonheur quand tout est fini pour moi ! Quelle erreur grossiere ! reprit le Guide ; n'avez-vous jamais entendu parler de l'île de l'immortalité ? Oui, répondit Critile ; mais j'en ai entendu parler comme d'une île bien éloignée ; j'ai cru même que ce n'étoit qu'une fable. Vous vous trompiez fort, Critile ; il y a une île de l'Immortalité, & elle est bien près de nous, puisqu'il n'y a rien de plus près de la mort que l'immortalité. Vous avez remarqué, sans doute, que quelques êtres vertueux, ou grands par le génie, ont été plus renommés après leur mort que fameux pendant leur vie. Les grands hommes ne finissent point ; leur mort est une véritable vie. Je veux vous conduire dans cette île, j'ai l'emploi de Conducteur des hommes illustres.

En effet il les fit revenir au grand jour par un chemin sombre & couvert ; il n'y en a point d'autre pour passer de la mort à l'éternité. Il les fit arrêter dans le temple du travail. Courage ! leur dit-il, nous

voici près de l'Immortalité. Il les conduisit enfin sur le bord d'une mer dont les eaux étoient si noires, que Critile & Andrenius en furent effrayés. Ne craignez rien, leur dit l'immortel Voyageur, ce sont les eaux de la mémoire éternelle ; elles sont noircies avec l'encre dont les fameux Ecrivains se servent pour tremper leurs plumes. C'est au milieu de cette mer de la Renommée, que l'île de l'Immortalité est située. Et comment se rend-on dans cette île ? demanderent-ils. Les aigles y passent en volant ; les cygnes, en nageant ; les êtres les moins privilégiés, en ramant & en fatiguant, comme nous allons faire, répondit l'Immortel.

Il ordonna qu'on mît à flot une chaloupe construite de cedre, bois incorruptible ; elle étoit ornée d'inscriptions, d'emblêmes & de devises : le Patron fit remarquer que les planches dont elle étoit formée avoient servi de reliure à plusieurs excellents livres : ses rames dorées paroissoient des plumes, & ses voiles des tableaux d'Apelle. On entendoit chanter autour de la chaloupe les cygnes du Parnasse ; les Alcyons de l'Histoire y voltigeoient en sûreté. La chaloupe alloit fort vîte : on ne vit bientôt que ciel &

eau : les applaudiſſements mérités par les paſſagers qu'elle renfermoit lui tenoient lieu de vent en pouppe. On voyoit de loin des bâtiments ſuperbes : Andrenius, tranſporté de joie, s'écria : *Terre, terre.* Mais l'Immortel reprit : *Renommée, renommée.* Lorſqu'ils furent près, Critile & Andrenius furent étonnés de voir que tous ces bâtiments étoient conſtruits de matériaux très-communs, & ſans art ni ſymmétrie. « Cette ſimplicité, leur dit » l'Immortel, les conſacre à jamais. Ces » vieilles murailles qui menacent ruine » ont été défendues par de vaillants Ca- » pitaines : d'autres ſortirent de ces grot- » tes voiſines, pour devenir des Héros. » Ces cabanes, ces chaumieres que vous » voyez de l'autre côté ſont les cabinets » ſolitaires où les anciens Légiſlateurs » méditerent les loix qu'ils donnerent » aux peuples. Ces ruſtiques bâtiments » dureront autant que les ſiecles. Vous » ne verrez ici ni le palais de Néron, » ni le pont de pierre de Trajan, la ſeule » vanité les fit conſtruire. Remarquez » le pont de bois de Céſar, qu'on ap- » perçoit là. »

Cependant la chaloupe étoit déjà arrivée au pied des rochers inacceſſibles qui

environnoient l'île. L'accès en étoit difficile de toutes parts : mais l'Immortel trouva un moyen pour y arriver ; ce fut en mettant pied à terre sur les dégrés mêmes de la mort. Tous les obstacles n'étoient pas encore levés. On avoit construit sur le dernier de ces dégrés un arc de triomphe d'une architecture admirable ; il donnoit entrée à l'île : mais la porte en étoit de bronze, fermée de cadenats plus forts que s'ils avoient été de diamants. On y arrêtoit tous ceux qui se présentoient pour entrer : on y demandoit les noms propres, & non ceux qu'on avoit usurpés : ceux de *grand Seigneur*, de *Roi des Rois*, de *Prince de la terre & de la mer*, &c. &c. y etoient comptés pour rien. Il y avoit un portier inexorable, qui n'ouvroit qu'à ceux qu'il jugeoit dignes de la renommée. Il étoit impossible de le corrompre.

Au moment que nos deux Pélerins se présentoient pour entrer, il arriva un puissant Prince, qui commanda, plutôt qu'il ne pria, qu'on lui ouvrît la porte ; il croyoit qu'on ne pourroit pas la lui refuser, parce que, disoit-il, on lui avoit donné le nom de *Maximus*. Qui est-ce qui vous l'a donné ? lui demanda

le Portier. Ce ſont mes amis, répondit-il. Il vaudroit mieux que ce fuſſent vos ennemis. Et il lui ferma la porte. Quel eſt ce Portier impitoyable, demanda Andrenius? L'immortel Voyageur lui répondit: C'eſt le Mérite.

Il demandoit à tous ceux qui aſpiroient à l'immortalité leurs titres & brevets; & quand il ne les trouvoit pas écrits de leur propre ſueur, ſignés par le Travail ou par la Valeur, & ſcellés par la Vertu, il refuſoit conſtamment l'entrée. Prenez garde à ce que vous faites, lui dit un grand Seigneur qu'il refuſoit. Tous mes ancêtres ſont là-dedans: j'ai donc droit d'y entrer. Il le regarda avec mépris, ſans répondre un ſeul mot.

Enfin, l'immortel Conducteur s'approcha de la porte, & demanda l'entrée pour ſes deux camarades. Le Mérite exigea qu'on lui fît voir leurs titres: & quand il eut examiné les pieces & qu'il eut remarqué qu'elles étoient autoriſées par la Raiſon, dans la vallée des bêtes féroces; par l'Attention, dans la premiere entrée du monde; par la Sageſſe, qui les avoit aidés à ſe ſouſtraire aux ſéductions de Falſirene; par la Sagacité, qui les avoit empêchés d'être trompés dans

la foire de tout le monde ; par l'Eſtime, qui les avoit ſecourus dans la caverne du Néant : par le *Déſabuſement* qui les avoit éclairés ſur la véritable félicité ; par la *Conſtance*, qui les avoit ſoutenus dans la roue du temps, & par d'autres vertus dont ils avoient fait leur appui & leur guide dans tant d'autres circonſtances, le Mérite ordonna qu'on leur ouvrît entièrement les portes : Critile & Andrenius avec l'Immortel paſſerent ſous l'arc de triomphe pour entrer dans l'Éternité.

Celui qui ſouhaite d'apprendre ce qu'ils y virent & ce qu'ils y obtinrent n'a qu'à ſuivre conſtamment les leçons de la Sageſſe, de la Vertu, & de la Valeur héroïque, & il parviendra ſûrement à l'île de l'Immortalité.

*FIN.*

N. B. *L'intérêt du morceau que l'on vient de lire fera paſſer ſur la briéveté du Volume, dont le Public ſera dédommagé par le ſuivant, qui ſera plus fort.*

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Mai de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 29 Mars 1781. DE SANCY.

# BIBLIOTHEQUE
## *UNIVERSELLE*
# DES ROMANS;
## OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.*

*JUIN*, 1781.

*A PARIS;*

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

*Les perſonnes qui voudront ſe procurer la continuation de cet Ouvrage, ſont priées de vouloir bien faire renouveller leur abonnement, qui finira le mois prochain.*

*MM. les Abonnés ſont engagés à vouloir bien faire paſſer inceſſamment, au Bureau de la Bibliotheque des Romans,* rue Neuve Ste. Catherine, *leurs noms & demeures, avec le prix de leur réabonnement.*

*Les ſeize Volumes pour la ſeptieme année, qui commencera au mois de Juillet prochain, pour finir au mois de Juin 1782, ſont toujours de 24 liv. pour Paris, & de 32 liv. pour la Province, rendus francs de port.*

*On voudra bien adreſſer les lettres & l'argent, francs de port, au ſieur* Blerie, *audit Bureau.*

# BIBLIOTHEQUE

## *UNIVERSELLE*

# DES ROMANS.

*JUIN*, 1781.

## *PREMIERE CLASSE.*

ROMANS ETRANGERS.

## LA FILLE ROMANESQUE,

*Traduit de l'Anglois par Madame la Comteſſe de* ***.

Nous devons cette traduction à la même plume qui a traduit *le Voyage d'une jolie femme*, inféré dans notre Volume de Mars. C'eſt encore un bienfait du cœur; car la femme de qualité qui daigne nous enrichir pour la ſeconde fois,

ne ſonge point à la gloire, à la réputation qui eſt la récompenſe des talens : elle eſt ſimple, elle eſt modeſte, elle eſt ſenſible ; &, ſoit qu'elle écrive, ſoit qu'elle donne, l'eſprit eſt toujours conduit par le cœur.

Le Roman en Anglois eſt intitulé : *Don Quichotte femelle*. On ne croit pas devoir s'excuſer d'avoir changé ce titre.

On connoît une premiere traduction de ce Roman : elle fut publiée en 1773. Avoir préféré la nouvelle verſion pour faire notre extrait, c'eſt avoir prononcé ſur l'une & ſur l'autre de la ſeule maniere dont il nous ſoit permis de nous expliquer.

Il importe peu à nos Lecteurs que nous donnions ou ne donnions pas la généalogie du Duc de ***, Lord & Pair d'Angleterre, pere de l'héroïne du Roman ; qu'il ait vécu à la Cour, accrédité ou malheureux ; qu'il ait eu la ſage prudence de faire au plus vîte retraite de ce parquet ſi gliſſant ; qu'il ait aimé la ſolitude, la campagne, les fleurs, & que le terme de ſes deſirs ait été un heureux

mariage : de tout cela le Lecteur ne nous demande rien, & nous paſſons rapidement à la jeune Arabelle.

Cette jeune perſonne, tendre objet de la ſollicitude paternelle, parut pendant quelque tems répondre aux ſoins du Duc ; mais une fois arrivée à cet âge où l'on rejette avec dédain les livres élémentaires, pour s'enfoncer dans ces lectures dont le cœur commence à ſentir le beſoin, Arabelle ceſſa de donner de brillantes eſpérances ; & loin de vouloir vivre avec ſon ſiecle, & de recueillir le ridicule qu'on a verſé ſur les productions romaneſques des ſiecles précédens, elle recula vers les tems paſſés, prit des droits de ſon ſexe une étrange idée, conçut l'amour avec toutes les extravagances dont les Romanciers l'ont eſcorté, ſe fit une maſſe d'opinions ſingulieres, un langage alambiqué, & un code de maximes qui ne cadroit qu'avec la folie de ſa conduite & de ſon maintien.

Malheureuſement pour elle, cette jeune fille étoit belle. Quoi ! diſoit-elle un jour ( & c'étoit après une longue lecture de Cléopatre ), je ſuis belle, cette glace me le répete tous les jours ; &

mon nom ne retentit point d'un bout du monde à l'autre ! On ne parle pas plus de ma beauté que si je n'existois pas ! Pas un Héros, pas même un Chevalier, point de combats, pas de petits tournois ! Je ne suis pas connue ; mais pourquoi n'espérerois je pas ? Ai-je passé le tems de plaire ? Je naîs, j'ouvre mes yeux à la lumiere ; jeune fleur, j'épanouis à peine.

Lady Bella, ( ou Arabelle ) isolée dans une campagne solitaire, dont elle ne sortoit que le Dimanche pour aller à l'Eglise, ne recevoit que les salutations des paysans : une admiration stupide & silencieuse étoit le tribut passager dont sa vanité devoit être satisfaite. Cette éternelle disette d'événemens l'inquiétoit extrêmement. Enfin M. Hervey parut ; Bella soupira d'orgueil. Hervey l'avoit regardée plus attentivement qu'on ne regarde une femme ordinaire, & c'étoit à la singularité de ses ajustemens qu'elle avoit dû cette attention continue. Sa robe légérement attachée, laissoit entrevoir sa jambe ; ses beaux cheveux cendrés retomboient sur ses épaules en grosses boucles ; des pierreries ornoient sa tête ; une coëffe

blanche, d'une gaze très-claire, lui servoit de voile, & retomboit sur son visage, à la maniere des Héroïnes de Roman qu'elle vouloit imiter dans les circonstances les plus intéressantes de sa vie, c'est-à-dire, pendant ses intrigues amoureuses. Ce voile avoit été aussi-tôt rabattu, dès qu'elle s'étoit apperçue de l'attention qu'Hervey mettoit à la considérer.

Nos Lecteurs ont deviné sans doute que ce Cavalier étoit aimable, bien fait, & de la figure la plus gracieuse. Ces avantages manquent rarement dans les Romans, & ici, ils étoient très-nécessaires; car Bella auroit jetté un regard rempli de dédain sur un aventurier dont la contenance n'auroit annoncé qu'une filiation amoureuse, bornée à deux ou trois aventures communes, sans éclat, & destinées à n'avoir qu'un théâtre rétréci & obscur. Hervey promettoit tout; & Bella crut pouvoir se promettre un avenir brillant, des scenes héroïques, du bruit, & de nombreuses catastrophes. Hervey s'y prit, sans le vouloir, de la maniere la plus conforme aux vues de Bella; il ne s'empressa point sur ses pas, il n'eut pas l'air de vouloir la suivre;

point de pétulance. Il se plaça modestement sur son passage, la salua profondément, poussa un timide soupir, & baissa une vue respectueuse sur elle. Bella fit semblant de ne l'avoir pas observé, passa devant lui en affectant une indifférente fierté. Hervey, suivant l'usage, ne manqua point de demander qui est-elle? d'où est-elle? où va-t-elle? On eut bientôt satisfait à ces trois questions, & la solution l'avoit enchanté. Il ne doutoit point que Bella ne dût être ennuyée de la solitude & de la campagne. A seize ans un cœur, jusques-là solitaire, éprouve plus puissamment qu'un autre, qu'il est tems de parler; & quel est le cœur de seize ans qui n'aime à s'essayer avec un jeune homme beau & bien fait? Tandis qu'Hervey faisoit ces réflexions, Arabelle rêvoit à lui. Sans doute, se disoit-elle, sa naissance est très-distinguée, & d'un seul regard j'ai décidé du bonheur ou du malheur de sa vie. Bientôt il va me donner des preuves extraordinaires de sa passion; sa déclaration ne doit point tarder. Bella se préparoit à la recevoir avec toute la dignité possible. Elle appella Lucy, sa femme-de-chambre; & pour

ſe conformer entiérement à la maniere antique, elle commença avec elle une longue converſation. Si cet étranger, dit-elle, étoit aſſez téméraire pour avoir des ſentimens que je déſapprouve, je vous ordonne, ſi vous ne voulez pas me déplaire, d'être inacceſſible à tous les efforts qu'il pourra faire pour ſéduire votre fidélité, & vous engager à me preſſer de recevoir ſon hommage, ſoit par lettres, ou autres moyens; ne recevez non plus aucun des préſens qu'il pourra vous offrir. Lucy, à ce diſcours, qui lui donnoit l'idée du rôle important dont elle alloit être chargée, ſentit une douce ſatisfaction, & promit à ſa maîtreſſe une obéiſſance à toute épreuve. Arabelle la congédia, craignant dans le fond de ſon ame que ſes ordres ne fuſſent trop religieuſement exécutés. Pluſieurs jours s'écoulerent ſans qu'elle reçût la moindre nouvelle du jeune inconnu: ſon amour-propre, qui n'avoit pas prévu ce ſilence, en fut offenſé. Elle queſtionna pluſieurs fois Lucy; ſes réponſes augmentoient le dépit d'Arabelle: elle avoit compté davantage ſur le pouvoir de ſes charmes.

Hervey, pendant cet intervalle, avoit

passé ses journées à peu près comme tous les amoureux ; il avoit rêvé aux moyens d'approcher d'Arabelle, il avoit formé le projet de lui plaire. Le hazard avoit amené sur ses pas un jeune fermier : c'étoit le frere de Lucy. Ce dégré de parenté entre le fermier & la femme-de-chambre de Bella, avoit fait luire un rayon d'espoir aux yeux d'Hervey. Il recherchoit le fermier, passoit la moitié de ses journées avec lui, dans l'espérance d'y rencontrer enfin Lucy. Son attente ne fut pas trompée. Lucy rougit en voyant Hervey, se rappella la conversation que Bella avoit eue avec elle à son sujet, ce qui l'empêcha d'être étonnée de l'empressement d'Hervey à la rechercher. Elle l'interrompit dès le premier mot : Je sais, dit-elle, Sir, que vous avez la tête tournée par l'amour que vous ressentez pour Miledi Bella ; elle m'a défendu de recevoir de votre part ni lettre, ni présent ; je n'oserois lui désobéir. Quelques guinées, la promesse d'un présent plus magnifique, corrompirent cependant la fidélité de Lucy. Après quelques difficultés, elle promit de remettre à Bella une lettre de la part d'Hervey.

Hervey ne poſſédoit pas le talent de bien écrire ; talent rare & qui ſert ſi bien les Amans. Il ſupplée, dans l'abſence, à l'éloquence du regard & du maintien ; il donne une attitude à la penſée, & un corps à la tendreſſe qu'on laiſſe épancher ſur un papier devenu brûlant & rempli d'ame ſous les doigts de l'Amant tranſporté. Il crut qu'un aveu bien ingénu de ſa paſſion ſuffiroit auprès d'une jeune perſonne ſans expérience, élevée à la campagne. Lucy eut aſſez de courage pour oſer préſenter cette lettre à Bella, malgré ſes défenſes rigoureuſes. Bella, dans le fond de l'ame, enchantée de ce meſſage, gronda avec ſévérité Lucy, ſuivant la regle établie dans les Romans, & lui dit qu'elle feroit connoître à celui qui avoit la témérité de lui écrire, juſqu'à quel degré elle étoit irritée de ſon audace. Lucy avoit poſé la lettre ſur la toilette d'Arabelle, qui, malgré l'agitation que cette aventure étoit cenſée devoir lui cauſer, ſuivoit Lucy du coin de l'œil, & auroit ſuccombé peut-être à la tentation de lire, ſi ſa mémoire ne lui eût rappellé qu'aucune des Héroïnes qu'elle prenoit pour modele, n'avoit jamais

ouvert le billet d'un Amant inconnu. Fortifiée par ces grands exemples, elle ordonna à Lucy, d'un ton sévere, de reprendre la lettre, & de la reporter à Sir Hervey.

Sir Hervey, bien loin de s'attendre à cette mortification, se repaissoit déjà d'espérances en appercevant Lucy qui tenoit cette lettre; il la saisit promptement, croyant que c'étoit la réponse qu'il attendoit. Sa surprise fut extrême en reconnoissant son erreur; il n'augura pas bien de son entreprise, & se sépara de Lucy pour s'occuper d'un nouveau moyen plus heureux; cependant il rit de la singularité du refus de Bella.

Arabelle étoit persuadée que le renvoi de la lettre tourneroit la tête à Sir Hervey. Elle demanda à Lucy, à son retour, comment elle avoit été reçue. Je lui ai remis, Madame, cette malheureuse épître. Bella désirant plus de détail, lui ordonna, d'un ton fâché, de lui dire la vérité. — Madame, il croyoit que c'étoit votre réponse, car il l'a baisée plus de cent fois. — Fille extravagante! pouvez-vous croire qu'il osât se flatter que je lui répondrois? S'il a baisé cette lettre, c'é-

toit parce qu'il croyoit qu'elle avoit touché mes mains, ou pour montrer sa parfaite soumission à mes desirs. Il est à craindre que son désespoir n'ait des suites fâcheuses. Quoiqu'il m'ait offensé, je ne le hais pas assez pour exercer une vengeance contre lui. — Non, Madame, il n'étoit point désespéré, car il a ri de votre refus. — Il a ri, dites-vous; il n'est pas douteux qu'il ne soit devenu fou du coup imprévu qui l'a frappé. Malheureux homme! s'écria-t-elle, sa témérité est sévérement punie. Je ne crois pas devoir l'accabler par de nouvelles marques de ma colere. Vous pouvez lui dire, Lucy, que je lui commande de vivre, s'il lui est possible, après avoir perdu toute espérance.

Lucy crut qu'il lui étoit échappé quelque circonstance de l'aventure de Sir Hervey; & pour s'assurer par ses yeux de son sort, elle se rendit à la ferme de son frere, demanda des nouvelles de Sir Hervey, le fit même prier de venir la trouver. Sir Hervey s'étoit couché, étoit malade, & fit dire qu'il ne pouvoit voir personne. Lucy effrayée, s'imagina que Bella avoit deviné, & courut au Château

apprendre à sa maîtresse cette triste nouvelle.

Aussi-tôt que Bella l'apperçut, elle lui dit : Avez-vous exécuté mes ordres ? — Cela étoit impossible, Madame ; Sir est dans son lit, malade : j'aurois craint, si j'avois demandé à le voir, que cette démarche ne fût désapprouvée, & que M. le Duc ne me blâmât, s'il le savoit. — Mon Pere ne sauroit être fâché de voir faire une action charitable, & c'en est une de voir un malade. — Puisque ce n'est point un mal, permettez que j'y retourne ; je crains que ce pauvre Gentilhomme ne soit à l'extrémité. — Quand il seroit à l'agonie, il ne mourra pas, si je lui ordonne de vivre. Pour vous le prouver, je vais lui écrire quelques lignes que vous transcrirez ; vous porterez le billet à votre frere qui le lui remettra. — Voici la lettre.

*Lucy, à l'Amant infortuné de sa Dame.*

« Miledi, qui est la plus généreuse » personne du monde, m'a ordonné de » vous dire que, quoique vous soyez le » plus présomptueux des hommes, elle

» ne desire pas votre mort ; & au con-
» traire vous commande de vivre. Elle
» vous permet aussi, si vous lui obéissez,
» d'espérer de ses bontés qu'elle vous
» pardonne, à condition que vous reste-
» rez dans les bornes qu'elle vous pres-
» crit ».

Lucy envoya aussi-tôt cette lettre à son frere, avec priere de la remettre sans délai à Sir Hervey. Villiam (c'est le nom du frere) ouvrit la lettre, n'y comprit rien, & se décida à ne pas la rendre qu'il n'eût consulté sa sœur.

Pendant qu'il faisoit ces réflexions, Sir Hervey arriva : sa maladie n'avoit été qu'une violente migraine. Il vint s'informer de Lucy. Lucy étant venue quelques momens après à la ferme, demande des nouvelles de sa santé. Il vient de me quitter, reprit Villiam. — Eh bien ! s'écria-t elle, j'avois raison de croire que la lettre de Miledi le guériroit. — Ce n'est donc pas vous qui l'avez écrite ? — Non, en vérité, mon Frere ; comment aurois-je pu composer une si belle lettre ? je l'ai seulement copiée. — Villiam n'osa lui apprendre qu'il n'avoit point remis la lettre ; Lucy se hâta de venir raconter

à Bella que Sir Hervey étoit en bonne santé. Je m'en doutois ; mais puisqu'il est revenu à son état ordinaire, reprit-elle avec fierté, ne m'en parles plus. S'il m'aime, il doit cesser de m'importuner, & se soumettre à mes ordres en montrant la même obéissance qu'il a fait voir en guérissant de sa maladie ; & je me persuade que je ne dois pas craindre quelque extravagance de sa part à l'avenir.

Hervey, qui n'avoit point reçu la lettre d'Arabelle, fit prier Lucy de lui donner un rendez-vous ; ce qu'elle refusa, & s'en fit un mérite auprès de Bella, qui, offensée de cette nouvelle audace, se repentit de la compassion qu'elle avoit témoignée, & ordonna à Lucy de dire à ce téméraire que s'il lui parloit jamais de son amour, elle l'accableroit de son indignation. Hervey se voyant ainsi maltraité, fut bientôt consolé, & ne pensoit plus à Bella, lorsqu'une occasion ne lui permit pas de résister au plaisir de la revoir.

Un matin qu'Arabelle revenoit de sa promenade à cheval, accompagnée de plusieurs domestiques, Sir Hervey, qui se promenoit aussi à cheval à quelque

distance, remarquant une Dame qui lui parut avoir beaucoup de graces & de beauté, se mit à galoper pour la voir de plus près; & reconnoissant Lady Bella, vouloit l'aborder. Arabelle le reconnut, & s'imagina qu'il venoit dans ce lieu pour l'enlever, ainsi que cela se pratique dans les Romans. Elle se prépara à la défense en rabattant son voile, & en jettant les hauts cris. Sir Hervey alarmé, poussa son cheval pour en savoir la cause; il étoit suivi de deux de ses gens, qui coururent avec la même ardeur. Arabelle les voyant s'approcher, redoubla ses cris: Mes amis, dit-elle à ses domestiques, si vous avez quelque valeur, défendez, secourez votre infortunée maîtresse; délivrez-la des attentats de ces hommes indignes. Les serviteurs d'Arabelle, qui les crurent des voleurs, reculerent quelques pas. Leur surprise fut extrême, quand ils virent ces trois hommes immobiles & sans armes. Animés par les plaintes d'Arabelle, qui les appelloit lâches, comme ils étoient bien armés, ils se jetterent si brusquement sur Sir Hervey, qu'il n'eut pas le tems de tirer son épée, qu'ils saisirent; & se trouvant les plus

forts, ils le lierent sans qu'il pût les en empêcher. La rage & la honte qu'il eut de se voir traité si indignement, lui firent perdre pendant quelques momens l'usage de la parole. Quand il fut en état de s'exprimer, il s'écria avec fureur : Que signifie, misérables, l'outrage dont vous m'accablez ? Pouvez-vous penser que j'aie quelque mauvais dessein sur cette Dame ? — Oui, dit Arabelle, indigne raviſſeur qui, contre toutes les loix humaines, faites des efforts pour posséder une personne que vous n'êtes pas digne de servir, & dont vous reconnoissez la bonté par la plus noire ingratitude. — Je ne comprends point, Madame, ce que vous voulez me dire ; vous êtes sûrement dans l'erreur à mon égard, ou vous avez dessein de me rendre l'objet de vos mépris. Je vous prie de ne pas pousser plus loin cette injure. Si j'étois délivré de mes liens, je ferois sentir la force de mon bras à ceux qui m'ont si indignement garotté. — Ce n'est point par des menaces, dit Arabelle avec tranquillité, que je peux me laisser toucher ; un peu plus de soumission & de respect vous conviendroit mieux. Vous êtes en ma puissance ;

je pourrois vous conduire devant mon Pere, qui vous puniroit sévérement : mais pour vous montrer que je suis aussi généreuse que vous êtes vil, je vous donnerai la liberté, pourvu que vous me promettiez de ne jamais paroître devant mes yeux.

Sir Hervey, dont l'étonnement augmentoit, à chaque parole qu'Arabelle prononçoit, commença à craindre que son aventure ne tournât mal, voyant qu'elle avoit la bisarrerie de s'imaginer qu'il avoit eu le dessein de l'enlever ; la seule apparence d'un crime de cette nature, pouvoit avoir de dangereuses conséquences, il crut qu'il étoit plus sage d'accepter les conditions proposées ; & pendant qu'on détachoit ses liens, il assura Bella qu'il n'avoit eu d'autre projet, en galopant après elle, que de chercher l'occasion de la voir de plus près : N'ajoûtez-pas la fausseté, dit-elle, à un crime déjà assez noir ; quoique par une générosité dont vous n'êtes pas digne, j'aie résolu de ne pas vous livrer au ressentiment de mon Pere, cependant rien ne sera capable de m'engager à vous pardonner : allez dans un pays éloigné, & restez-y

à jamais ignoré ; je prie le Ciel que je puisse perdre le souvenir de cette horrible aventure. En prononçant ces derniers mots, elle ordonna aux gens de sa suite de rendre à Sir Hervey son épée, & partit pour se rendre au Château. Sir Hervey, de son côté, à peine revenu de sa surprise, jura qu'on ne le retrouveroit plus sur les traces de la romanesque Arabelle, & reprit avec vîtesse le chemin de Londres. Deux ou trois mois s'écoulerent après cet événement, sans offrir de nouvelles aventures à notre belle Visionnaire ; son imagination toujours préoccupée de folles idées, la fit retomber dans une erreur aussi absurde.

Le Duc son pere venoit de prendre à son service un jeune garçon qui avoit demeuré dans plusieurs maisons considérables ; il étoit d'une figure charmante, leste, agréable, & d'une politesse au-dessus de son état ; ses manieres le distinguoient si fort, qu'il paroissoit un être très-singulier parmi ses camarades. Arabelle qui se promenoit souvent dans les jardins, avoit de fréquentes occasions de voir ce jeune homme, qu'elle remarqua particuliérement ; elle trouvoit son main-

tien encore plus noble qu'il ne paroiſſoit aux autres. Un jour elle voulut le queſtionner ſur un ouvrage où il étoit employé ; il s'exprima avec tant d'éloquence & d'un air ſi différent de celui qu'il devoit avoir, qu'Arabelle crut aiſément qu'il n'étoit point ce qu'il ſembloit être : en peu de temps elle fut perſuadée que c'étoit un homme de la premiere qualité, qui s'étoit introduit auprès de ſon pere pour avoir occaſion de lui déclarer l'amour qu'il ſentoit pour elle ; elle s'imaginoit auſſi qu'il cherchoit les occaſions de la trouver ſeule, puiſqu'elle le rencontroit ſans ceſſe ſur ſes pas : quelquefois elle ſe figuroit qu'il étouffoit ſes ſoupirs, lorſqu'il répondoit à ſes queſtions. Un jour qu'elle cherchoit un collier qu'elle avoit perdu dans les boſquets où elle s'étoit promenée, elle apperçut Edouard endormi au pied d'un arbre ; il lui vint dans l'eſprit qu'il avoit peut-être trouvé le collier, & vouloit le conſerver par une ſuite de ſes idées. D'après cette réflexion, elle regarda ſi elle ne verroit point ſon nom gravé ſur l'écorce de quelques-uns de ces arbres, s'étonnant auſſi de ce qu'elle n'avoit pas trouvé Edouard

couché au bord de quelque ruisseau, déja grossi par l'abondance de ses larmes; sa surprise n'étoit pas moindre de ce qu'il n'étoit pas malade de la contrainte qu'il s'imposoit en ne déclarant pas sa passion, dont sans doute la crainte d'être découvert l'empêchoit de faire l'aveu, & qu'il ne se permettoit confier qu'aux bois & aux échos; enfin, elle conclut qu'il ne résisteroit pas long-tems à la violence de son amour, & seroit forcé de le lui déclarer: que n'ayant nul dessein de l'approuver, elle seroit obligée de le bannir de sa présence; qu'il étoit possible que cette rigueur fût cause de sa mort, ou le portât à faire quelque extravagance qui le découvriroit à son pere. Arabelle déposa ses inquiétudes dans le sein de Lucy. — Ah! Lucy, que je suis infortunée d'être l'objet de la passion de cet illustre malheureux, qui se voit forcé de passer ses jours dans une vie pleine d'obscurité & de honte! Oui, Lucy, cet Edouard que vous regardez comme un serviteur de mon Pere, est de la plus haute naissance; il s'est abaissé, pour me voir, au plus vil déguisement; pourquoi en paroissez-vous surprise? Est-il possible que vous n'ayez

pas soupçonné ce qu'il est ? ne l'auriez-vous point surpris dans quelque conversation avec son fidele écuyer, qui est certainement caché près d'ici pour recevoir ses ordres ? Je suis étonnée qu'il n'ait pas cherché à vous parler, & je voudrois savoir si vous n'avez point vu quelque bijou dans ses mains, qui vous ait fait juger qu'il est ce qu'il ne veut point paroître. — En vérité, Madame, je ne l'ai jamais pris que pour un simple jardinier; mais à-présent que vous m'ouvrez les yeux, il me semble que j'ai été dans une étrange erreur : il ne ressemble point à ses camarades, & parle tout différemment ; je ne lui ai jamais, à la vérité, entendu rien dire de votre Seigneurie, sinon la premiere fois qu'il vous vit promener dans le jardin, il demanda à notre John si vous n'étiez pas la fille de Milord, & dit que vous étiez plus belle qu'un Ange. Quant aux bijoux, je ne lui en ai jamais vus aucuns, & je crois qu'il n'en a pas, à l'exception d'une montre : mais je n'ai nulle idée, Madame, de l'avoir vu parler à aucun étranger qu'on puisse regarder comme un écuyer.

Lucy ayant parlé avec son exactitude

ordinaire, demanda à Bella, s'il arrivoit qu'on lui remît une lettre comme avoit fait l'autre Gentilhomme, ce qu'elle devoit faire dans cette circonstance. — Vous ne devez, repliqua Arabelle, pour quelque raison que ce soit, la recevoir; la compassion que j'ai eue ci-devant ne m'a été que trop fatale : s'il arrive qu'Edouard me découvre sa naissance, je verrai de quelle maniere je dois le traiter.

Elles étoient demeurées là de leur discours, lorsqu'un bruit qui se fit entendre obligea Arabelle de porter ses pas vers le lieu d'où il venoit; & à son grand étonnement, elle vit le maître jardinier qui frappoit d'un bâton le héros caché, qui souffroit cette indignité avec une patience admirable. Arabelle accourut. — Quelle raison avez vous, dit-elle d'un air sévere, de traiter ce jeune-homme si cruellement? celui que vous frappez avec si peu de ménagement pourroit peut-être... Mais je vous demande encore ce qu'il a fait pour exciter votre colere? Ne devriez-vous pas avoir quelqu'indulgence, s'il manque d'habileté dans le vil emploi qu'il remplit? — Ce n'est point de son peu d'habileté, Madame, que

que je l'ai voulu corriger, il fait très-bien son métier ; mais j'ai découvert. — Découvert dites-vous ? Et la connoissance de son état n'a pas été capable de vous retenir ? — Son état ! Bien au contraire. Regardez, il tient dans ses mains des preuves non équivoques de son état, il vole vos carpes dans l'étang pour aller les vendre ; je l'ai pris sur le fait, ai-je tort d'appuyer sur la correction ? — Et là-dessus le maître jardinier se disposoit à frapper de nouveau.... Arabelle confuse, continua sa promenade : cet événement qui ne peignoit point en beau le garçon jardinier, ne s'accordoit point avec l'opinion avantageuse qu'elle en avoit conçue ; on vint lui apprendre le lendemain, qu'Edouard avoit quitté le service du Duc, & n'étoit plus dans la maison, & qu'il avoit fui dans la crainte qu'on découvrît d'autres friponneries.

Arabelle n'avoit pas encore cessé de rêver à la scène qui s'étoit passée, quand son pere là fit appeller, pour lui apprendre que son cousin, qu'elle n'avoit pas vu depuis son enfance, étoit de retour de ses voyages, qu'il l'attendoit dès le même soir, qu'il avoit toujours eu dessein de

le lui donner pour mari, & qu'il la prioit de se disposer à le bien recevoir. La délicatesse d'Arabelle fut extrêmement blessée d'une si brusque déclaration de la part de son pere, elle eût de la peine à cacher son chagrin ; & quoiqu'elle dût se marier un jour, comme toutes les héroïnes avoient fait, elle croyoit qu'un événement aussi important, devoit être amené par une infinité d'embarras & de troubles, & qu'il étoit nécessaire d'arriver à l'état du mariage, à travers les peines & les malheurs ; que tous les héros n'avoient obtenu leurs maîtresses & triomphé de leurs rivaux, qu'après une longue suite de périls & d'actions éclatantes. Fortifiée par ces sublimes réflexions, elle ne pouvoit se prêter à recevoir un amant de la main d'un pere. — Où est la Dame dans un Roman, disoit-elle, qui se soit mariée autrement que par son propre choix ? Oui, dans un cas pareil à celui où je me trouve ; les remontrances des parens sont appellées persécutions ; la fermeté constante, & l'éloignement pour la personne proposée, une noble liberté d'esprit ; Arabelle répondit à son pere, avec dignité, qu'elle

lui obéiroit toujours dans les choſes juſtes, mais qu'elle étoit perſuadée qu'il ne voudroit jamais faire uſage de ſon autorité, pour contraindre ſes inclinations ; qu'elle feroit tout ce qui dépendroit d'elle pour les rendre conforme à ſa volonté, en recevant ſon couſin avec l'honnêteté & l'amitié qu'on doit à un proche parent, & à celui, ajouta-t-elle, que vous honorez de votre eſtime.

Deux jours après, le couſin arriva. Glanville (c'eſt ſon nom) étoit d'une figure charmante : Arabelle, quoique déjà prémunie par ſes réfléxions contre cette viſite, ne put s'empêcher de dire tout bas à Lucy, mon couſin à une jolie figure ; & après quelques momens de ſilence, mon couſin eſt aimable ; les réfléxions l'ayant repriſe, — cependant dit elle, je ſens une répugnance invincible. Glanville avoit ſalué avec la liberté d'un parent ; cette légéreté la fit rougir : elle ne s'attendoit pas, ſelon ſes principes, que ſon couſin en la ſaluant, auroit la témérité de lui baiſer la main ; elle en témoigna ſon déplaiſir par un regard ſi rempli de courroux, qu'il fut aiſé de voir qu'elle ſe croyoit offenſée. Glanville

attribua cette rougeur & cette colere, à l'éducation sauvage de sa cousine, & le Duc à une excessive modestie de sa fille; c'est une politesse d'usage, lui dit le Duc, permise même aux étrangers. — Puisque le monde a si fort dégénéré, dit Arabelle, en adressant un sourire amer à son cousin, je me trouve heureuse d'avoir vécu dans une solitude où je n'ai point été exposée à connoître des usages que je condamne: car si les hommes que je rencontrerai à l'avenir sont si familiers dans leurs prétendus respects, je prendrai grand soin de les éloigner de ma société. — Chere Lady Bella, reprit Glanville, dites-moi, je vous prie, comment je dois me conduire pour vous plaire, & acquérir votre estime. — Celui qui voudra la mériter, doit apprendre à souffrir. — Mais pour que je puisse éviter les occasions de vous fâcher, faites-moi connoître comment je dois vous approcher à l'avenir. — Il n'est pas nécessaire de renouveller la cérémonie qui m'a blessée, je voudrois savoir si un parent ne croiroit pas être aussi bien reçu par un modeste embrassement? (les héroïnes de roman croyoient que d'embrasser après une absence, étoit une moindre fa-

veur que celle de baiſer la main). — Oui, Couſine, & je ſouhaiterois que Milord voulût me préſenter à vous une ſeconde fois, pour recevoir une ſi délicieuſe réception. — Le tranſport & la vivacité avec laquelle il prononça ces mots, déplurent ſi fort à Arabelle, qu'elle lui tourna le dos pour ſe promener ſeule, en ordonnant à Lucy de défendre qu'on la ſuivît.

Arabelle, malgré ſes dehors romaneſques, s'appercevoit de jour en jour du mérite de Glanville; mais elle diſoit en même-temps à Lucy, il eſt ſurprenant qu'un homme qui poſſede tant de qualités aimables, ait ſi peu de délicateſſe en amour: ſa converſation eſt agréable ſur tous les ſujets où il n'eſt pas queſtion de galanterie; j'aurois tort de déſirer d'être aimée de M. Glanville, je ſuis perſuadée que ſa paſſion ne produiroit aucun changement dans ſes manieres libres: ce qui le rendra toujours fort déſagréable à mes yeux.

Pendant ce tems-là le pere d'Arabelle promettoit à ſon neveu la main de ſa fille & tout ſon bien; je ne vous accorde, lui diſoit-il, que peu de tems pour rendre des ſoins à Arabelle, & auſſi-tôt que

vous l'aurez déterminée à donner son consentement, votre mariage sera célébré. Glanville encouragé par cette promesse, cherchoit une occasion pour s'ouvrir entiérement à sa cousine, & pour découvrir tout ce qui se passoit dans son ame; il la rencontra enfin dans le parc, accompagnée, selon l'usage romanesque, de ses femmes. Vous pouvez vous retirer, dit-il, à Lucy & à ses compagnes, il faut que j'entretienne Miledi. — Demeurez, je vous l'ordonne, s'écria Arabelle, vous n'avez aucun ordre à recevoir que les miens; je vous prie de me dire, Sir, qu'elle correspondance secrete existe entre nous, pour exiger que je vous accorde une conversation particuliere? c'est une faveur que jamais personne de votre sexe ne pourra se vanter d'obtenir de moi. — Vous avez d'étranges idées, chere Cousine, vous pouvez certainement entretenir un homme en particulier sans blesser la décence; & je puis plus justement qu'un autre prétendre à ce bonheur, ayant celui de vous appartenir. — Il n'est pas surprenant que nous soyons d'opinion différente dans cette occasion, puisque nous sommes rarement d'accord sur les

mêmes sentimens, ce qui me dispose à croire que nous ne le serons jamais. — Que dites-vous, cruelle Bella ? vous me faites entrevoir un avenir bien malheureux, puisque s'il est inévitable que nous soyons toujours opposés dans nos goûts & notre façon de penser, vous me détesterez envain, je vous adorerai toujours. — Ces imprudentes paroles furent accompagnées de la liberté qu'il prit de lui serrer la main. Cette action si peu respectueuse causa tant d'étonnement & de colere à Bella, qu'elle fut quelques momens sans pouvoir s'expliquer. — Quelle horrible profanation des loix de la galanterie, qui ordonnent à un amant de garder le silence des années entieres avant de déclarer ses feux à l'objet qui les inspire ! — Elle fut encore plus choquée en voyant que ce criminel amant attendoit son arrêt sans beaucoup d'émotion ; à la vérité il étoit plus disposé à rire qu'à s'affliger du procédé de sa cousine. Les yeux d'Arabelle étoient élevés au Ciel, à qui elle paroissoit demander vengeance de l'outrage qu'elle croyoit avoir reçu ; enfin étant un peu calmée, elle se tourna vers M. Glanville. — Si je

n'exprime pas toute ma colere, lui dit-elle, vous devez croire que je ne vous trouve pas digne de mon reſſentiment : mais n'eſpérez pas que je puiſſe vous pardonner l'aveu téméraire de votre paſſion ; & s'il eſt vrai que vous m'aimiez, allez expier votre crime par l'abſence, & ne vous flattez pas que je puiſſe ſupporter la vue de celui qui m'a fait un affront ſi ſenſible : en finiſſant ces mots elle lui fit ſigne de s'éloigner.

Glanville ne ſoupçonnoit point ſa couſine d'être entichée de ſentimens ſi héroïques ; il avoit cru devoir ſe conduire avec elle, comme un couſin gai, aimable, qui aime & eſt deſtiné à recevoir la main de ſa couſine ; le monde dans lequel il avoit vécu ne parloit point ce langage étranger, & les femmes étoient plus conciliantes qu'elle : il fut piqué des paroles ſuperbes de Bella, & prit avec vivacité le parti de s'éloigner ; pendant qu'il faiſoit les préparatifs de ſon départ, Lucy vint lui remettre de la part de ſa maîtreſſe la lettre ſuivante.

*Arabelle, au plus préſomptueux des hommes.*

« Vous paroiſſez être ſi peu ſoumis

» aux ordres des Dames, que je crois
» qu'il eſt néceſſaire de vous les rappeller,
» & de vous recommander encore de
» vous éloigner, c'eſt le ſeul moyen de
» réparer l'outrage que j'ai reçu de votre
» part ; ſi vous reſtiez davantage, je
» ſerois obligée de vous fuir, & vous
» ajouteriez la déſobéiſſance à la faute
» que vous avez commiſe, & qui,
» comme vous ne l'ignorez pas, m'a
» cruellement bleſſée ».

Le ſtyle de cette lettre produiſit ſur l'eſprit de Glanville, un effet bien contraire à celui que ſe promettoit Lady Bella, il crut que ce n'étoit qu'une plaiſanterie, & il ſe mit à rire; il courut dans ſon appartement, & la trouva à ſa fenêtre, livrée à une profonde rêverie : le bruit qu'il fit en entrant lui fit tourner la tête de ſon côté ; à peine l'eût-elle apperçu, qu'elle rougit, gagna ſon cabinet, & s'y enferma. Glanville perſuadé que c'étoit une ſuite de la plaiſanterie, ſe piqua de la continuer, & menaça d'enfoncer la porte ; Bella refuſa de répondre : Glanville ſortit en diſant très-haut qu'il ſauroit bien ſe venger ; Bella l'entendit, & crut qu'elle avoit tout à

craindre de son ressentiment, & que les grandes aventures alloient bientôt se succéder avec violence; peut-être touchoit-elle à l'époque d'un enlévement: pour se soustraire à la vengeance de Glanville, elle se proposoit de quitter la maison paternelle; mais se ressouvenant tout d'un coup qu'aucune héroïne n'avoit abandonné sa famille pour se dérober aux persécutions d'un amant, elle chercha à se rappeller, s'il n'y en avoit pas eu dans le cas où elle étoit, qui, sans avoir d'amant préféré, eussent voulu fuir: si c'eût été pour en favoriser un autre, cette démarche auroit terni sa gloire; mais ici Arabelle pouvoit, sans blesser la sienne, se dérober à l'autorité de son pere, & aux artifices d'un amant, dont le but étoit de l'épouser ou de la priver de sa liberté.

Glanville voyant que la plaisanterie passoit les bornes ordinaires, revint à sa premiere opinion, crut que sa cousine dédaignoit son hommage, & partit pour Londres; il en prévint Milord par un billet. Le pere d'Arabelle irrité de ce brusque départ, en demanda les raisons à sa fille, qui lui répondit en héroïne de roman: Milord essaya de ramener sa

fille à des sentimens plus naturels, & voulut l'engager à rappeller Glanville. Sa résistance opiniâtre l'obligea d'exiger d'elle d'autorité, ce qu'il eût voulu obtenir de la complaisance naturelle. Bella écrivit à Glanville sous la dictée de Milord. Milord y joignit pour lui un billet cent fois plus encourageant que les phrases sublimes de Bella. Le courier rencontra Glanville, & le ramena au Château.

Arabelle ayant prévu son retour, lui fit dire qu'elle étoit malade, lorsqu'il se présenta à la porte de son appartement : l'espérance de la voir au souper consola Glanville, elle descendit en effet, fit à son cousin un accueil très-froid, & voila ses charmes par une teinte de langueur qui la rendoit intéressante ; le souper fini elle voulut se retirer, Milord l'en empêcha ; & se retira lui-même sans affectation. Eh bien, ma Cousine, lui dit Glanville, sitôt qu'il se trouva seul avec elle, quoique vous desiriez de n'avoir aucun empire sur un sujet si peu digne de vous, j'espere que vous n'êtes pas fâchée de mon retour, puisque je ne suis revenu que pour obéir à vos ordres. — Comme il ne m'est pas permis, dit-

elle en soupirant, d'avoir une volonté; il n'est pas question de savoir si je suis bien-aise ou fâchée de vous revoir, il est peu intéressant pour vous d'en être instruit. — Ah! Bella, apprenez-moi, je vous prie, ce qui vous a déplu dans ma conduite. — Vous avez eu l'audace de me parler d'amour. Vous savez bien qu'il ne m'est pas permis d'écouter de tels discours; & si je vous ai banni de ma présence, je n'ai rien fait au-delà de ce que l'honneur exigeoit de moi, je le ferois encore si j'étois maîtresse de mes actions. — Est il possible que vous soyez aussi fâchée contre une personne qui vous aime? Est-ce un crime qui éxige que vous m'éxiliez d'auprès de vous? — Quand je vous dis que je suis fâchée d'être aimée, c'est assez vous prouver que je ne pardonnerai pas à celui qui aura la témérité de me le dire. — Mais Madame, si celui qui vous aime est d'un état à pouvoir vous offrir son hommage, vous ne devez pas être blessée des sentimens qu'il a pour vous; & quoique vous ne soyez pas disposée à répondre à son amour, vous ne pouvez vous dispenser d'avoir pour lui de la bienveillance. — Puisque l'amour n'est

pas volontaire, je ne suis pas obligée à la reconnoissance. — Si ce n'est pas un sentiment qui naisse purement de notre volonté, ce n'est pas non plus une offense préméditée, & vous ne devez pas savoir mauvais gré à celui qui vous aime. — Vous dites que ce n'est pas une offense ? pour moi je ne puis m'empêcher de le croire. — S'il n'y a rien de criminel dans la passion, ce ne peut être un crime de la déclarer. La coutume, Miledy, est entiérement en ma faveur : car les Dames sont bien éloignées de se fâcher des déclarations ; leur plus grande gloire est d'avoir des amans. — Je ne connois pas les Dames qui permettent ces libertés: mais je sais bien que Statira, Parisatis, Clélie, Mandane & toutes les héroïnes de l'antiquité, n'ont jamais mis leur gloire à écouter de tels discours. — Quels exemples allez-vous citer, chere Cousine! le monde est bien différent de ce qu'il étoit autrefois, & les Dames de ce siecle prouvent bien qu'elles ne croient pas y avoir perdu. — S'il y a quelque différence d'un siecle à l'autre, c'est en faveur des anciens ; aussi veux-je me flatter que je pourrai trouver des personnes qui ressem-

bleront à Orondates, Artaxercès & à l'illustre amant de Clélie ; peut-être aussi en trouverai-je d'autres qui seront semblables à Téribazes, Artaxe, & au trop insolent & présomptueux Glanville. — Je juge par les épithetes que vous me donnez, Madame, que vous me mettez en très-mauvaise compagnie : je vous prie de croire que si l'illustre amant de Clélie n'avoit jamais découvert sa passion, l'univers ne l'auroit point connu. — Il ne découvrit sa passion qu'après les services qu'il avoit rendus au pere & à la fille ; il acquit par-là des droits à leur estime, ayant plusieurs fois sauvé la vie de ce célebre Romain, & délivré Clélie de sa captivité ; il étoit en droit d'attendre par ses services, que cette divine personne lui pardonneroit de l'aimer, cependant elle fit éclater toute sa rigueur quand il lui déclara son amour : il fut banni de sa présence, & ce ne fut que long-tems après qu'il obtint son pardon. Lucy interrompit cette conversation, & Glanville résolut de régler ses goûts & sa conduite de maniere à se rendre plus agréable auprès d'Arabelle ; à travers les respects il lui échappoit cependant toujours quel-

ques expreſſions de tendreſſe, mais ſi délicatement ménagées, qu'elle ne pouvoit s'en fâcher... Ils ſe promenoient tous les jours tête-à-tête, Bella s'appuyoit négligemment ſur le bras de ſon Couſin, il étoit enchanté de cette faveur & des agréables ſaillies d'Arabelle. — Quand je réfléchis, lui dit-elle un jour, à la maniere dont nous vivions autrefois enſemble, comparée à la familiarité actuelle de notre ſociété, j'ai peine à comprendre par quel moyen vous êtes parvenu à jouir d'un bonheur que vous ne deviez pas attendre, puiſque vous ne m'avez donné aucune marque de repentir de la faute que vous aviez commiſe; je ne vois pas même que vous ayez l'air de vous en corriger. — Si je n'ai point continué à retomber dans les mêmes fautes, que pouvez-vous deſirer de plus? — Mais le repentir doit précéder la réforme, autrement on peut ſoupçonner qu'elle n'eſt pas ſincere; c'eſt ce que j'ai lu de pluſieurs amans indiſcrets, qui de même que vous, ſe contentoient de dire qu'ils étoient repentans, & ne cherchoient que l'occaſion de renouveller leurs offenſes; d'autres n'agirent pas de même. L'on a vu

le Prince Manſard pour expier le crime que ſa paſſion pour la divine Mandane lui avoit fait commettre, s'impoſer la peine de ſuivre par-tout ſon illuſtre rival, d'obéir à ſes ordres, de combattre ſous ſes étendards, pour qu'il pût obtenir cette adorable Princeſſe. Orondates pour ſe punir d'avoir oſé déclarer ſa paſſion à Statira, avoit réſolu de mourir, ſi cette Princeſſe touchée des ſollicitations de ſon frere en faveur de ſon amant, ne lui eût ordonné de vivre. — Je vous prie de me dire, Madame, ſi ces amans n'étoient pas heureux à la fin? — Ils l'étoient ſans doute, après avoir beaucoup ſouffert, après avoir éprouvé des malheurs ſans murmurer. — Je peux donc eſpérer que vous ne ſerez pas toujours inéxorable? — Quand je ſerai aſſez heureuſe pour avoir un amant dont la paſſion ſoit auſſi pure que celle qu'Orondates reſſentoit pour Statira, je ne ſerai pas ſans reconnoiſſance. — Je ſerois charmé de mieux connoître les actions de cet heureux amant, pour me former ſur ſon exemple. — A quelles études, mon Couſin, avez-vous employé tout votre tems, pour que vous n'ayez pu trouver celui de lire des

livres si utiles, remplis de connoissances, qui nous apprennent les exemples les plus brillans de courage, de générosité, de vertu, qui peuvent régler nos actions, inspirer une noble émulation? permettez que je vous recommande cette lecture. —Je les lirai certainement, Madame; je souhaite si fort de vous plaire, que je saisirai tous les moyens d'y réussir, puisque vous croyez que je ne puis être instruit d'une autre maniere; à moins que vous ne vouliez en prendre la peine vous-même, ce qui seroit une méthode plus prompte & plus agréable pour moi. — Arabelle satisfaite de sa réponse & de sa soumission, ordonna à ses femmes d'apporter Cléopatre, Cassandre, Clélie, & le grand Cyrus. Glanville n'eut pas plutôt vu revenir Lucy, accablée sous le poids de ces immenses volumes, qu'il frémit de la tâche que lui imposoit Bella, & commençoit à se repentir d'une complaisance qui devoit lui coûter tant d'ennui. Bella fit placer ces livres sur une table devant elle, les feuilletoit l'un après l'autre avec des yeux satisfaits, pendant que Glanville s'étonnoit à la vue de la quantité de folies que ces Auteurs

avoient rassemblées. Arabelle lui donna à lire un passage d'Orondates à Statira, & s'éloigna pour lui laisser le tems de réfléchir sur ce qu'il contenoit. Glanville effrayé de l'étendue de la lecture qu'il devoit faire, se mit à regarder le livre comme s'il le lisoit; il réfléchissoit tristement aux erreurs de sa Cousine : quand il eut employé assez de tems pour faire croire qu'il avoit lu ce qu'on avoit mis sous ses yeux, il rejoignit Arabelle qui étoit à la fenêtre ; il commença par louer la beauté & la fraîcheur de la nuit, au lieu de l'entretenir des rigueurs de Statira ; l'indifférence qu'il témoignoit sur un sujet si imposant, ne pouvoit manquer de la fâcher ; aussi fut-elle très-piquée contre lui, & très-affligée d'appercevoir dans son Cousin un esprit si peu capable de profiter de ses instructions : elle ne crut pas devoir s'abaisser davantage en répondant à ses questions; elle quitta Glanville en jettant sur lui un regard très-courroucé ; Glanville fâché à son tour de ce départ offensant, courut s'épancher dans le sein de Milord, qui commença par rire, aux éclats, de l'aventure, se transporta ensuite dans l'appartement de

sa fille, & demanda qu'elle lui remît tous ces grands Romans qui lui faisoient tourner la tête. Arabelle en fit le sacrifice douloureux avec une contrainte horrible ; elle voyoit Cyrus, Clélie, Cléopâtre, Orondates, menacés d'être la proie des flammes ; quel traitement injurieux ! elle fondoit en larmes. Glanville fut instruit du sujet de ses pleurs, il courut solliciter auprès de Milord la grace de tant de grands personnages ; & après l'avoir fléchi, il prit dans ses mains les volumes épars, & fier de ce fardeau glorieux, il vint palpitant de joie, en faire un hommage à Arabelle, qui, à son approche, lui sourit affectueusement, & c'étoit la premiere fois qu'il avoit été payé d'un sourire.

Peu de tems après, le Duc attaqué d'une maladie violente, mourut, & confia au pere de Glanville, la fortune & la destinée d'Arabelle ; c'étoit un nouveau lien pour cet amant, & son cœur s'ouvroit aux plus douces espérances. La douleur de Lady Bella fut aussi vive que profonde. Hélas ! disoit-elle à Glanville, s'il avoit plu au Ciel d'épargner mon Père, il auroit été bien touché de vos soins gé-

néreux ; vous n'aurez jamais sujet de m'accuser d'ingratitude, puisque je conserverai toujours la reconnoissance que je dois avoir des marques de votre amitié. — Si vous croyez m'avoir quelques obligations, acquittez-vous, chere Cousine, en modérant votre chagrin, & ne succombez pas sous une affliction qui, toute naturelle qu'elle est, doit pourtant avoir des bornes. — Hélas ! quoique ma douleur soit bien vive, elle peut paroître légere, en la comparant à celle que d'autres personnes ont ressentie de la perte de leurs parens. La grande Sisigambis qui ne manquoit ni d'esprit, ni de courage, à la nouvelle de la mort de sa grand-mere, s'enveloppa d'un voile, résolut de ne plus voir la lumiere, & d'attendre la fin de sa vie dans cette situation. Quand Ménécrates perdit sa femme, il lui fit bâtir un magnifique tombeau & s'y renferma avec ses cendres. Ainsi les larmes que je répands sont un foible tribut que je paye aux mânes de mon pere, & ne peut se comparer à ces glorieux exemples.

Cependant sa douleur se calmoit de jour en jour, & après quelques mois de deuil, elle avoit repris son train ordinaire. Glanville étoit retourné à Londres,

& Arabelle étoit restée seule au Château. Elle desiroit trouver une compagne de son âge & de son rang pour en faire sa société, lorsque le hasard lui offrit une personne qui fit diversion pendant quelques jours à sa solitude. Un matin qu'elle s'étoit rendue à l'Eglise, elle vit entrer une jeune Dame accompagnée d'une femme plus âgée qu'elle. Comme Arabelle n'avoit jamais apperçu dans cette Eglise, personne d'un rang plus distingué que la fille du fermier, elle réunit toute son attention sur l'étrangere qui étoit mise élégamment, & ne paroissoit guères avoir plus de vingt ans. Arabelle s'imagina voir la belle Candace. Le service étant fini, elle s'approcha de l'étrangere, lui offrit de la ramener dans sa voiture. La proposition fut acceptée. Pendant le chemin Bella désirant profiter de l'occasion de la connoître plus particuliérement, lui proposa, au lieu de la descendre chez elle, de la mener au Château. Ce fut d'une maniere si pressante, que la jeune personne ne put s'y refuser. Les voila arrivés. Arabelle brûloit d'impatience d'apprendre le long récit des aventures de l'aimable inconnue; mais comme c'étoit l'usage, sui-

vant les anciens Romans, de prier l'Ecuyer ou la suivante de raconter l'histoire de leurs maîtres, ou de leurs maîtresses, Bella passa sous un léger prérexte dans un autre appartement, & pria la femme-de-chambre de l'inconnue, de satisfaire sa curiosité. Mademoiselle Moris (c'est le nom de la femme-de-chambre), qui avoit l'usage du monde, très-surprise d'une pareille proposition, si contraire aux regles de la société, n'étoit point disposée à satisfaire Bella; cependant elle ne put résister à ses instances, & révéla les secrets de sa maîtresse, après avoir demandé le plus grand secret. Bella écouta, non sans l'interrompre bien des fois, le récit de Mademoiselle Moris; & à peine celle-ci eut-elle cessé de parler, qu'Arabelle courut au devant de Miss Goors (c'est le nom de l'inconnue): J'ai entendu votre histoire, lui dit-elle avec sa franchise ordinaire, votre femme-de-chambre me l'a racontée, & je vous jure que je suis extrêmement touchée de vos malheurs. Miss Goors fut déconcertée, & demanda à Lady Bella si elle n'étoit pas honteuse de séduire une suivante pour l'engager à trahir les secrets de sa maîtresse. Pensez-vous

Madame, reprit Arabelle, qu'il y ait plus de danger à me confier vos secrets que ceux de Clélie à la Princesse des Léontins? Vous devez savoir que les secrets de cette admirable personne étoient plus importans que les vôtres. Miss Goors refusa de prêter l'oreille à sa harangue, & sortit du Château, sans vouloir permettre que la voiture de Bella la reconduisît chez elle.

M. Glanville étoit arrivé au Château; il n'avoit point de sujet de se flatter, ni de désespérer. Il engagea Bella de venir assister à une course de chevaux de Newmarket, assignée à quelques milles delà. — Je vous prie de me dire, Sir, si ces courses ressemblent en quelque manière aux jeux Olympiques, où ceux qui prétendoient au prix couroient dans des chariots.— Non, Madame, les maquignons ou palfreniers sont montés sur les meilleurs chevaux, pour les faire arriver plutôt au but, & obtenir le prix de leurs courses. — Qui sont les Dames qui le donnent au vainqueur? Je ne peux m'empêcher de penser à cette occasion, à la belle Eléfimonde, qui eut la satisfaction de voir son secret admirateur, dans tous les jeux

Olympiques, remporter la victoire sur plusieurs Princes qui étoient ses concurrens.— Ces especes de courses me sont tout-à-fait inconnues.— Les jeux Olympiques furent ainsi nommés du nom d'une Ville située dans la plaine d'Olis. Ces jeux consistoient en courses de chevaux & de chars, combats du ceste & autres. Ils furent institués en l'honneur des Dieux & des Héros, & furent nommés sacrés, étant regardés comme un acte de religion. La jeunesse y trouvoit une occupation militaire; & la victoire qu'on obtenoit dans cette image de la guerre étoit suivie des plus glorieux applaudissemens. Lorsque les fils de Diagoras furent couronnés aux jeux Olympiques, ses amis l'en féliciterent, en l'assurant qu'il seroit placé au rang des Dieux. Alcibiade triompha trois fois aux jeux Olympiques.

Arabelle arrivée à Newmarket, malgré ce qu'on lui avoit dit, croyoit toujours assister aux jeux Olympiques, & ne cessoit de demander quel étoit le Héros caché qui venoit de remporter le prix; elle ne vouloit point se persuader que la cupidité ouvroit ces courses, dans lesquelles des palfreniers & des maquignons figuroient.

figuroient. Elle y fit la rencontre de Sir Georges, Baronnet, qui étant lié avec Glanville s'approcha de lui, & fit connoissance avec elle. Arabelle avoit été accompagnée aux courses, par Miss Glanville, sœur de son cousin, Sir Georges parut s'attacher particuliérement à Miss. Elle étoit vive, enjouée, & leur conversation devint bientôt très-gaie. Bella qui, d'après ses maximes, trouvoit que c'étoit trop de familiarité, crut que Sir Georges étoit l'amant de Miss. A peine fut-elle rendue au château, où Sir les avoit suivi, qu'elle tira à part Miss pour lui parler de cette sorte. — Jeune & aimable comme vous êtes, seroit-il possible que vous n'eussiez pas eu déjà plusieurs aventures. — Cette question, Madame, me fait penser que vous en avez eu beaucoup vous-même. — Vous êtes trop obligeante, répliqua Bella, qui croyoit que Miss lui faisoit un compliment, vous avez bien plus d'agrémens que moi, vous devez avoir eu aussi plus d'admirateurs. — Quant aux admirateurs j'en ai eu quelques-uns, & je loue le ciel de n'avoir jamais été négligée; mais je vous assure, Madame, que je n'ai eu aucune aventure

véritablement. — Cependant il y a très-peu de Dames de celles qui prétendent à la beauté qui puissent échapper à ce danger. — Si vous connoissiez mieux le monde, Bella, vous ne croiriez pas que les jeunes Dames s'embarquent volontiers dans les aventures. Celles qui ont eu une bonne éducation, & qui sont bien nées, ne sont pas disposées à s'enfuir avec le premier amant qui se présente. — Certainement elles n'y donnent point leur consentement; mais les hommes ont si peu de frein, qu'ils ont recours aux plus violens moyens; ressouvenez-vous, je vous prie, combien de fois Mandane fut enlevée. — La conversation fut interrompue par Sir Georges, qui vint inviter Miss Glanville & Arabelle, à passer quelques jours dans son château. Son offre fut acceptée. Arabelle arrivée dans le château de Sir Georges, s'enferma dans son cabinet: la fenêtre avoit vue sur les jardins; elle apperçut son illustre amant, caché sous le nom d'Edouard, Garçon Jardinier, parlant au Maître-d'Hôtel, d'un air ému. Arabelle s'imagina que cet illustre amant étoit venu pour l'enlever, & que le Maître-d'Hôtel étoit son confident.

Elle appella Lucy, & lui fit part des causes de sa frayeur. Ah! Glanville, poursuivit-elle en soupirant, que n'êtes-vous ici? — Oui Madame, dit Lucy, je suis sûre que M. Glanville vous sauveroit de ce danger. — Si tu fais cas de mon amitié, ne risque pas de la perdre, en lui apprenant que j'ai prononcé son nom, quoique ce soit involontairement. S'il connoissoit son bonheur, il seroit trop satisfait, & je mourrois de honte. — En vérité, Madame, je ne lui dirai que ce que votre Seigneurie voudra. Je suis si effrayée, que je ne peux penser qu'à cet homme qui veut vous enlever. Grand Dieu! j'entends du bruit dans l'escalier. — Ne vous allarmez pas, dit Arabelle d'un ton majestueux; j'espere que mon courage ne me laissera pas succomber, j'entends frapper à la porte de mon antichambre, allez Lucy, savoir qui c'est, ma vertu me soutiendra; allez Lucy. — Madame, je ne saurois; je vous prie de me pardonner. — Fille foible, tu es de bien peu de ressource dans de pareils événemens! Ah! si Célénie & Martene t'eussent ressemblé, la belle Bérénice, & la Princesse de Médie n'auroient pas supplié leurs ravis-

seurs de laisser auprès d'elles, ces fideles confidentes. Mais allez, on frappe encore ; ne m'offrez point d'excuses ; obéissez. — Lucy voyant Miladi fâchée, sortit du cabinet en tremblant, & ne put arriver qu'à la chambre à coucher, d'où elle appella pour savoir qui c'étoit. — J'ai quelque affaire à Madame, dit le Maître-d'Hôtel. — Lucy rassurée par sa voix, s'écria très-haut, j'aurai soin que vous n'approchiez pas de Madame. — Eh ! pourquoi, Mademoiselle Lucy ? que vous ai je fait pour me traiter si mal ? — Vous êtes un malheureux, un misérable, dit Lucy devenue plus brave, se voyant bien enfermée. — Quelle raison avez-vous Mademoiselle, de me dire des injures ? — J'apprendrai à Miladi votre insolence. — Je viens pour lui parler d'Edouard, qui me prie d'intercéder pour qu'il rentre à son service. — Ah ! le traître, s'écria Arabelle, il a conspiré ma perte avec cet homme. Ah ! Lucy, je suis perdue !... Je n'ai aucun moyen d'échapper. — Si Madame vouloit descendre, je pourrois la conduire par la terrasse dans le jardin, vous pourriez vous cacher dans la maison du Jardinier, jusqu'au retour de M. Glan-

ville. — J'approuve une partie du projet, mais je n'oſe hazarder de reſter chez le Jardinier, il eſt ſans doute du complot ainſi que ce drôle. Si nous pouvons ſeulement gagner le jardin ſans être apperçues, nous irions par cette porte au pied de la terraſſe qui donne dans les champs. Vous ſavez, Lucy, que j'en ai la clef. Ainſi partons. Il faut nous abandonner à la providence. — Mais que ferons-nous, Madame, quand nous ſerons dans la campagne? — Peut-être ſerai-je aſſez heureuſe pour rencontrer quelque Chevalier qui pourra me garantir des accidents dont je ſuis menacée. — Elle ſe ſauva en effet, nous ne la ſuivrons point dans ſa marche, que l'Auteur borne à deux milles; diſtance immenſe pour une Demoiſelle de qualité qui n'a jamais marché à pied. Elle tomba de laſſitude, ſe bleſſa la cheville du pied à la racine d'un arbre, fut rencontrée par un Chevalier inconnu à qui elle fit des inſtances de la conduire en lieu de ſûreté, fut ſuivie à la trace par Sir Glanville qui ne la rencontra qu'au point du jour. Toute cette charge romaneſque a été ménagée avec intelligence par l'Auteur, qui fait une cenſure terrible de

tous les anciens Romans, au moyen du ridicule qu'il répand à pleines mains sur son héroïne. Suivons-la dans le château où la voilà rendue .. Son premier soin fut de se mettre au lit, de renvoyer tout le monde, d'appeller Lucy & de lui demander, suivant l'usage, si la désolation avoit été générale; si Glanville étoit désespéré; si Sir Georges avoit pris beaucoup de part à son évasion. Le lendemain Glanville osa se présenter à sa porte, elle lui fut fermée, parce qu'il n'avoit point paru sensiblement, héroïquement affecté. Sir Georges, pour le consoler, l'emmena dans son château, où les délices de la table lui firent oublier pendant quelques instans les disgraces de l'amour. Il revint auprès d'Arabelle encore trop rempli des plaisirs du dîner; en entrant dans la salle, il vit Arabelle qui paroissoit livrée à ses rêveries ordinaires. Chere Cousine, lui dit-il, si vous continuez à me traiter aussi cruellement, je crois que je deviendrai fou; combien je vous adorerois dans ce moment si je pouvois me flatter que vous ne me haïssez pas!—. Arabelle ne faisant point d'attention à ce qui contribuoit à l'animer, parut charmée de sa vivacité, & loin de le gronder

de la liberté de ſes expreſſions, baiſſa les yeux avec un embarras ſi charmant, que Glanville, tranſporté d'amour, ſe jetta à ſes genoux en prenant ſes mains. — D'où vous vient cette hardieſſe ? Je vous ai déjà dit que je vous pardonnerai ſi vous pouvez vous juſtifier d'avoir été complice de ce raviſſeur. — Que je périſſe à vos yeux, ſi je ne ſacrifierai pas ma vie pour vous plaire ? — Ce n'eſt pas votre mort que je veux, vous pouvez encore effacer votre faute par une réparation moins coûteuſe. — Que dois-je faire ? — Ne ſavez-vous pas ce que fit l'infortuné Oronte, lorſqu'il eut outragé l'adorable Taleſtris ? — Je déſirerois qu'il ſe fût pendu. — Pourquoi êtes vous ſi ſévère pour ce malheureux Prince, moins coupable que vous ne l'êtes ? — C'étoit un inſenſé d'en uſer comme il fit avec cette Princeſſe. — Les apparences étoient contre elle, & il avoit raiſon d'être jaloux ; vous ſavez qu'après il ſe trouva forcé de tirer ſon épée contre elle. — Pouvez-vous juſtifier cette action ? il eſt affreux de tirer ſon épée contre une femme. — Cette femme n'étoit pas un adverſaire mépriſable, & l'homme le plus brave auroit ſuccombé ſous

l'épée de cette courageuse amazone. — Chere Cousine, n'est il pas vrai qu'Oronte obtint bientôt son pardon de la Princesse ? — Ce ne fut qu'après s'être enseveli dans une solitude profonde, d'où Talestris vint le retirer elle-même. — Pour vous prouver que je suis capable d'imiter ce Prince, j'irai faire pénitence dans une caverne, pourvu que vous vouliez bien m'en tirer. — Je n'exige pas tant : je vous ai dit que vous étiez justifié assez dans mon esprit ; mais qu'il falloit convaincre l'univers de votre innocence. — Eh bien ! Madame, je l'en convaincrai en apportant à vos pieds la tête du coupable. — Allez, brave héros, volez sur les traces de Juba & du grand Artaban ; présentez moi la tête d'Edouard ; mais ayez soin de lui faire avouer, avant que de le tuer, que vous n'étiez point d'intelligence avec lui. Glanville en fit le serment. Une maladie qui lui survint à contretemps, l'empêcha de courir au combat singulier.

Pendant cet intervalle, Sir Georges couvoit dans son sein des feux secrets pour Arabelle. Il avoit apperçu le tour singulier de son esprit, & en conséquence avoit lu beaucoup de Romans. Il avoit entrepris une nouvelle traduction du grand

Cyrus : il avoit par ce moyen une parfaite connoissance des principaux caracteres de tous les personnages de ces livres, & pouvoit dire d'une maniere nouvelle tout ce qu'il en avoit recueilli ; il se trouvoit en état de faire sa cour à Bella avec beaucoup d'avantage.

La maladie de Glanville augmentoit ; Miss Glanville, sa sœur, commençoit à en désespérer. Ne vous allarmez point tant, lui dit Arabelle ; non, il ne faut pas qu'il meure, non il ne mourra pas ; allons ma Cousine, allons le voir, ma présence peut réparer les maux que ma rigueur a causés. Le respect qu'il a pour moi, l'a empêché de solliciter cette visite, que je lui fais bien volontairement. — Soyez persuadée, reprit Miss Glanville, que la conduite barbare que vous avez tenue à l'égard de mon frere, l'a réduit dans l'état où il se trouve. — Si mes cruautés ont contribué à sa maladie, ma compassion peut l'en tirer. Beaucoup d'autres ont été dans un état aussi fâcheux, & il n'y a gueres d'amans qui soient parvenus au bonheur de posséder leurs maîtresses, sans avoir été aux portes du trépas. Artamene étoit prêt d'expirer, lors-

que la divine Mandane vint lui rendre la vie. La belle Princeſſe de Perſe eut la même bonté pour Orondate, & Pariſatis pour Liſimaque, à qui elle ordonna de vivre.

A leur arrivée dans la chambre, Miſs demanda au Médecin comment étoit ſon frere. — Mal, répondit-il, il n'eſt point en état de voir Arabelle. — Je ſais, dit-elle à Miſs qu'il craint que ma préſence ne cauſe trop de trouble au malade; mais comme cette maladie affecte encore plus ſon eſprit que ſa perſonne, je puis me flatter d'être meilleur Médecin que celui qui le traite; & puiſque j'ai cauſé ſon mal, je dois le réparer. — A ces mots elle s'approcha du lit de Glanville, qui la remercia d'une voix foible de la bonté qu'elle avoit de le venir voir. — Il eſt vrai que vous me devez quelque remerciment de la rare faveur que je vous accorde. Votre Médecin dit que votre vie eſt en danger, je me perſuade que vous l'eſtimez tant dans ce moment, que vous ne négligerez rien pour la conſerver. La démarche que je fais, eſt au-delà de ce que permet le devoir ſevére. J'accorde aux ſollicitations de votre ſœur ce que la belle Statira accorda à celles de ſon frere, en

faveur d'Oronte qui se mouroit, & je veux bien suivre l'exemple de cette Princesse, en vous disant que je ne désire point votre mort, que je vous exhorte à vivre par la puissance que je crois avoir sur vos volontés. Ayant achevé ce propos elle referma le rideau & sortit, espérant qu'elle recevroit bientôt un billet du malade pour lui annoncer sa guérison, & lui demander la permission de venir lui en rendre grace.

Malgré les ordres d'Arabelle, la fievre augmenta considérablement, & Arabelle sans déroger à sa dignité, crut devoir en paroître touchée, elle redoubla de soins; enfin, une crise favorable procura au malade un soulagement, avant coureur du retour de la santé. Mlle négligea d'en remercier Arabelle, celle-ci accourut aussitôt auprès du lit de son cousin; que vous savez bien obéir quand il vous plaît! — En vérité, ma Cousine, vous avez été bien obligeante pour moi, j'en conserverai une parfaite reconnoissance. — Je suis charmée que ce sentiment ne soit point entiérement banni de la famille, & que la personne pour qui j'ai le plus d'estime en soit susceptible; votre sœur n'a pas fai-

gné me faire le moindre remerciement de ce que j'ai fait pour vous ; mais malgré la connoissance que j'ai de son ingratitude, vous n'en éprouverez aucune peine. — Il faut s'il vous plaît, Madame, pour combler mes espérances, que vous me promettiez de m'aimer : sans cette promesse que sert la permission que vous me donnez de vous témoigner mon amour. — Vous êtes presque aussi ingrat que votre sœur, repliqua Arabelle en rougissant, & si votre santé étoit rétablie, je vous reprocherois votre présomption ; mais puisqu'il faut accorder quelques douceurs aux fantaisies d'un malade, je veux bien vous pardonner votre indiscrétion, tâchez de mériter mon affection par votre conduite, & espérez de ma justice ce qui peut vous être accordé. — Glanville se borna à lui baiser la main, faveur dont il étoit redevable à sa maladie.

Sir Georges recherchoit toutes les occasions de parler à Arabelle, il ne négligeoit rien pour réussir à lui plaire par une conduite prudente & respectueuse : c'étoit avec des ménagemens excessifs, qu'il lui adressoit les complimens pleins

d'extravagances, qu'il avoit puisés dans les romans ; s'ils étoient ensemble dans les jardins, il ne manquoit pas de la comparer aux plus belles fleurs, dont elle terniſſoit l'éclat par sa préſence ; le Soleil lui paroiſſoit plus brillant, pour ſurpaſſer le feu de ſes yeux ; & les zéphirs ſe jouoient dans ſes beaux cheveux pour careſſer ſon céleſte viſage.

Pendant les premiers jours de convaleſcence, Glanville ne ſe ſéparoit gueres d'Arabelle, & celle-ci croyoit devoir tolérer cette aſſiduité. Sir Georges ne manquoit pas d'aſſiſter entiers à leur entretien ; la converſation tomba un jour ſur le pouvoir de la beauté & les effets de l'amour, nous en faiſons grace à nos lecteurs. Quand la ſanté de Glanville fut entiérement rétablie, il fut arrangé une partie de chaſſe ; l'habit qu'Arabelle avoit pris, ſervoit à relever l'éclat de ſa figure. Glanville en étoit enchanté, & oublioit toutes ſes ſingularités, il ne la quittoit pas ; quand ils eurent long tems galoppés enſemble, elle eut envie de s'arrêter dans un vallon qui lui parut délicieux, & propoſa à Glanville de deſcendre de ſon cheval pour ſe repoſer ; il donna auſſitôt

la main à sa cousine pour s'asseoir sur un gazon charmant, où il se plaça à côté d'elle ; Bella vouloit attendre pour parler qu'il commençât à l'entretenir, elle se reprochoit intérieurement de lui donner une si belle occasion de lui parler de sa passion. Glanville vouloit en profiter, & connoissant sa délicatesse, cherchoit à arranger son style au gré de la belle ; il s'exprima enfin d'une maniere si conforme à son goût & si réservée d'ailleurs, qu'elle en fut satisfaite, & que si dans ses réponses elle ne lui disoit pas qu'il étoit aimé, elle en disoit assez pour qu'il pût s'en flatter. Il y avoit plus d'une demi-heure qu'ils s'entretenoient, lorsqu'Arabelle appercevant un homme à quelque distance, jetta un grand cri. Cet homme étoit Sir Hervay qu'elle accusoit d'avoir voulu l'enlever. — Il revient, s'écria-t-elle, sans-doute pour consommer cette violence. — Puisque je suis auprès de vous, quelle crainte pouvez-vous avoir ? — Sans doute vous me défendriez ; mais il a peut-être des gens tout prêts à le seconder, je n'appréhende pourtant pas que vous soyez vaincu, je crains seulement qu'il ne vous arrive ce qui arriva

au brave Juba & à Cléomedon pendant qu'ils combattoient pour délivrer leurs Princesses ; celui qui étoit à la tête des ravisseurs, ordonna à un de ses gens de se saisir d'elle ; je pense que pour éviter un pareil malheur, il faut que vous m'aidiez à remonter à cheval, afin que je sois en état de m'éloigner s'il est nécessaire. — Glanville obéit, & se disposoit à remonter aussi. — Mais votre adversaire est à pied, je ne puis m'empêcher de vous dire, que c'est contre toutes les loix de Chevalerie de prendre un avantage de cette espece sur son ennemi ; l'intérêt que vous prenez à ma sûreté ne doit pas vous faire oublier votre gloire. — Glanville outré de cette nouvelle folie, la pria de ne pas s'inquiéter. — Cet homme que je vois là bas, paroît n'avoir aucun projet ; si ce que vous craignez arrivoit, je saurois bien agir ; mais s'il n'entreprend rien qui puisse vous offenser, nous ne devons pas nous occuper de lui, & si vous voulez nous rejoindrons la chasse. — Est-il possible, s'écria-t-elle, que j'aie été si long-tems dans l'erreur, & que vous n'ayez pas assez de courage pour me défendre contre ce ravisseur ! — Ne

défiez pas mon courage, Madame, j'en ai assez pour vous défendre & pour mourir ; mais quel est cet homme si entreprenant qui veut vous attaquer ? — Eh bien, ce Chevalier est un rival, & un rival qui mérite mon estime ; apprenez que je puis plutôt lui pardonner ses mauvais desseins contre moi, que la pusillanimité que vous me montrez : en disant ces mots elle s'éloigna de Glanville, qui n'osa la suivre de crainte d'augmenter ses soupçons sur son défaut de courage ; il étoit si en colere, qu'il oublia que l'étranger l'observoit ; il gémissoit du cruel destin qui le forçoit à aimer malgré lui. Sir Hervay ayant entendu les dernieres paroles de Glanville, qui avoit été traité comme lui par Bella qu'il avoit reconnu, lui dit : — Sir, quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, je vous prie de m'informer si vous n'avez pas été maltraité par cette Dame ; c'est la personne la plus bisarre, & selon moi une folle qu'il faudroit enfermer ; dites-moi par quel hasard vous la connoissez. — Glanville regarda Sir Hervay avec mépris, & lui dit, qu'il le trouvoit très-hardi de parler avec cette légéreté d'une

Dame qui méritoit d'être respectée. — Oh! Sir, je vous prie de me pardonner, je vois que vous êtes le Chevalier de cette Dame; mais si vous prétendez avoir querelle avec tous ceux qui se mocqueront d'elle, vous aurez beaucoup d'affaires. — A ces mots, Glanville transporté de fureur, tira son épée; Sir Hervay para le coup avec son couteau de chasse. Arabelle qui n'étoit pas loin, & s'étoit cachée derriere un arbre, appercevant l'action de son cousin, fut agréablement surprise de le voir tomber avec autant de furie sur son ennemi; sa tendresse pour lui reprit tous ses droits, & ses craintes pour sa vie devinrent si violentes, qu'elle se déterminoit à les joindre pour les séparer, lorsqu'elle vit plusieurs hommes s'approcher des combattans; elle les prit pour des gens dévoués à ce raviſſeur, qui venoient le seconder; quoiqu'ils ne fussent réellement que des moissonneurs qui s'étoient approchés pour leur donner quelques secours s'ils en avoient besoin. Bella effrayée de ce renfort, qu'elle prenoit pour autant d'ennemis, dirigea sa course du côté de la chasse dont elle avoit entendu le bruit; elle raconta cet accident

finiſtre aux chaſſeurs, qui coururent auſſitôt ſur le champ de bataille; on ne trouva plus perſonne. Glanville étoit retourné tranquillement au Château, fatigué de chercher Bella qu'il ſuppoſoit avoir dû prendre le même chemin.

Arabelle en le voyant, commença par le féliciter de la victoire qu'il avoit remportée & le remercia. Glanville l'aſſura qu'il n'avoit couru aucun danger, & la pria de lui dire où elle étoit allée après l'avoir quitté; elle lui raconta chaque circonſtance; mais quand elle fut au moment de ſes craintes pour lui, elle en parla avec tant de délicateſſe, que ce récit, malgré ſa modeſtie, dévoila à Glanville des ſentimens qu'il n'avoit encore oſé ſe promettre; quand elle eut fini ſa relation, elle pouſſa un profond ſoupir; ce ſoupir étoit cauſé par l'idée où elle étoit que Sir Charles, pere de Glanville, étoit devenu ſubitement amoureux d'elle, & que cette paſſion pouvoit cauſer bien des chagrins à ſon fils. Glanville la preſſa envain de lui apprendre la cauſe d'un ſoupir ſi marqué.

Arabelle évitoit la préſence de Sir Charles ſon oncle, & celle de Sir Geor-

ges qui avoit osé lui écrire une lettre, à laquelle elle n'avoit pas daigné répondre. Glanville pressoit pendant ce tems son pere, de faire enforte que Bella se déterminât à l'épouser ; Sir Charles lui avoit promis d'y employer tous ses soins. Sir Georges venoit d'écrire à Bella qu'il alloit mourir de ses rigueurs ; heureusement pour lui, elle se rappella l'histoire de la belle Amalazonte, qui refusa le mari que son pere avoit choisi, parce qu'il n'avoit pas une couronne ; ayant appris qu'il se mouroit de chagrin de son refus, elle voulut bien lui rendre une visite ; cet exemple l'avoit déterminée, & elle étoit décidée à visiter Sir Georges. Miss Glanville lui avoit représenté inutilement, que puisqu'il étoit défendu de recevoir une lettre & d'y répondre, il étoit bien moins permis de rendre des visites, malgré tous les beaux exemples des Princesses de Roman. — Mais s'il meurt, répondoit-elle ? — Il ne mourra point, Madame. — Glanville étant survenu, joignit ses instances à celles de sa sœur. — Voulez-vous, dit-il, pour guérir un rival, me faire mourir moi-même, Madame ? croyez-vous qu'Oronte eut

permis à sa maîtresse une pareille visite? oui je meurs si vous allez visiter Sir Georges. — Fut-il jamais, s'écria Arabelle en se jettant dans un fauteuil, une si cruelle situation! que puis-je faire pour prévenir le fatal destin de deux personnes si capables d'exciter ma pitié? — Glanville & sa sœur ne pouvoient s'empêcher de rire des plaintes de Bella. — Je vais donc écrire à Sir Georges, ajouta-t-elle, puisqu'il ne m'est pas permis d'aller le rassurer moi-même. — Elle passa dans son cabinet, & Glanville & sa sœur aviserent aux moyens d'empêcher que la lettre ne parvînt à Sir Georges.

*Arabelle à Sir Georges Bellmond.*

« Quoique très offensée de votre pré-
» somptueuse déclaration, ma colere sera
» appaisée par une punition moins sévere
» que la mort où vous voulez vous livrer;
» le chagrin & la soumission que vous me
» témoignez dans votre lettre, peuvent ob-
» tenir le pardon de votre faute, si vous ne
» manquez pas d'obéissance; ainsi je vous
» ordonne de vivre par le pouvoir que vous
» m'avez donné sur vous même, je n'en
» exige pas davantage que Parisatis en exi-

» gea de Lisimaque: imitez cet illustre » Prince, & contentez-vous de l'estime » qui vous est offerte : c'est tout ce » qu'Arabelle peut vous accorder ».

Glanville, voyant que cette épitre ne donnoit nulle espérance à Sir Georges, la lui auroit envoyée s'il n'avoit craint que cette preuve des visions d'Arabelle ne lui donnât encore plus de sujet de s'en mocquer ; comme il rêvoit au parti qu'il devoit prendre, on vint l'avertir que Sir Georges, qui étoit absent, venoit d'arriver : Bella en fut instruite incontinent. — A-t-il intention, dit-elle, d'imiter l'infortuné Algimon, de me convaincre de son amour en se perçant le cœur à mes yeux? — Sir Georges venoit au contraire, l'idée remplie du bon accueil qui l'attendoit, & qu'il croyoit avoir mérité par sa lettre ; en entrant chez Arabelle, il prit le maintien d'un amant soumis & désespéré. Arabelle l'ayant apperçu, faisoit signe à Glanville de se saisir de l'épée du Baronet ; comme il ne comprit pas ce qu'elle souhaitoit, elle s'approcha de Sir Georges. — Sir, lui dit-elle, je vois que votre intention est de commettre quelque violence contre vous-même,

mais n'écoutez pas ce que votre douleur vous conseille ; vivez, je vous l'ordonne ; & puisque vous me laissez l'entiere disposition de vos jours, ne vous en privez pas sans le consentement de celle à qui vous les avez dévoués. — Sir Georges qui ne croyoit pas qu'Arabelle eût montré la lettre qu'il lui avoit écrite, fut si confondu de la réception qu'on lui faisoit devant toute la compagnie, qu'il n'eut pas le courage de répondre ; cependant comme il avoit autant d'esprit que de hardiesse, il trouva bientôt un moyen de se tirer d'embarras, & d'éviter de déplaire à M. Glanville en tournant cette aventure en plaisanterie, & si prudemment que Bella ne fut point détrompée : il lui répondit : — C'est un criminel, Madame, qui vous a offensée & qui veut mourir à vos pieds : puisque votre sévere compassion m'oblige à vivre, j'obéirai, ô très-divine & très-cruelle Arabelle, j'obéirai à vos barbares commandemens ; je vivrai pour vous prouver le respect que j'aurai toujours pour vos volontés. — Je n'attendois pas moins de votre courage, répliqua Arabelle, & puisque vous savez si bien imiter le grand Lisimaque, je ne

ferai pas moins reconnoissante que le fut Parisatis, & j'aurai pour vous l'estime que mérite votre obéissance. — Sir Georges, après cette gracieuse promesse, lui fit une profonde révérence, & se tournant du côté de Glanville, s'écria : oh ! fortuné & estimable Chevalier, heureux de mériter l'affection de la plus belle personne du monde, ne m'enviez pas cette douceur, & ne soyez pas fâché que votre charmante cousine m'accorde une estime qui me fait encore supporter la vie, pendant que vous possédez le cœur de la divine Arabelle, félicité qui doit être enviée par les plus grands Monarques de l'Univers.

Quelque plaisante que fut cette scene, elle causoit beaucoup d'inquiétude à Glanville, quoiqu'il crût que ce n'étoit qu'une suite de l'humeur gaie du Baronnet; mais il ne pouvoit souffrir que ce fût aux dépens de Bella : il lui dit tout bas qu'il seroit bien aise de faire un tour de jardin avec lui ; Sir Georges le suivit, & voulant conserver le ton plaisant pour lui en imposer, s'écria d'un air léger en l'abordant, ah ! cruel & trop heureux amant ! veux-tu me faire connoître par ce nuage

qui obscurcit ton front, que tu m'envie la satisfaction que j'ai reçue? n'es-tu pas satisfait du glorieux avantage que tu possede? & voudrois-tu encore me priver de l'estime que la divine Arabelle a bien voulu m'accorder? — Je vous prie, Sir Georges, de laisser votre style pompeux, je ne suis pas disposé à le goûter; je desirois vous voir sans témoin, pour vous dire que je trouve très-mauvais que vous donniez des ridicules à ma cousine, je ne saurois approuver votre conduite à son égard. — Cruelle fortune! s'écria Sir Georges en levant les yeux au Ciel, me persécuteras-tu toujours? faut-il que celui que je croyois mon ami, soit mon ennemi! lorsque sans murmurer je renonce à Arabelle, pourquoi veut-il me disputer un avantage qui ne le prive pas de la moindre partie de son bonheur? injuste & cruel ami, frappe ce cœur où l'image de cette belle est si bien gravée, je ne le défendrai pas contre celui qu'elle chérit. — Tout ce que vous dites est très-beau, Sir; mais il est impossible de m'empêcher de traiter sérieusement cette affaire. — Sois donc aussi sérieux que tu voudras, pourvu que tu me permette de

ne

ne pas m'infecter du poison de la mélancolie. — Je n'ai que peu de mots à vous dire, Sir Georges, c'est d'avoir plus de considération pour ma Cousine, ou de vous préparer à me donner satisfaction... — Ah ! je vous entends, vous vous imaginez être offensé : c'est un prétexte pour me passer votre épée au travers du corps ! Puisque la coutume a rendu cette action nécessaire, & qu'un homme doit hazarder son ame & son corps pour ne pas déroger à l'usage, vous ordonnerez ce qu'il vous plaira, quoique je vous assure que je combattrai fort mal contre un camarade de College. — Il n'y a aucune nécessité de combattre, dit Glanville, en riant de la maniere dont le Baronnet exposoit ses raisons; ce que j'exige de vous, continua-t-il, ne doit pas m'être refusé ; c'est de ne pas contribuer à entretenir Bella dans ses singularités par vos louanges ; c'est un plaisir médiocre pour vous de la confirmer dans ces extravagances, qui à la fin la rendroient méprisable. — Vous faites plus de tort que moi à Bella, de croire qu'elle peut être méprisée : je trouve seulement son esprit un peu romanesque ; si c'est une

folie, c'en eſt une des plus légeres. — Pour la rendre plus parfaite, il faut l'en guérir abſolument. — Eh bien, puiſque vous ceſſez de me menacer, je ferai tout ce qui pourra vous plaire; mais je dois quitter mon héroïſme par degrés, autrement Bella me ſauroit mauvais gré d'avoir voulu la tromper.

Dans ce moment parurent les deux Couſines, & Sir Charles qui cherchoit à parler à Arabelle pour la déterminer à épouſer ſon fils. Glanville, pour laiſſer à ſon pere cette liberté, retourna auprès de Sir Georges, & ſa ſœur le ſuivit.

Arabelle fut mécontente de reſter ſeule avec ſon oncle, prévoyant qu'il voudroit profiter de l'occaſion de l'entretenir de ſon amour. Ce fut envain que Sir Charles s'avança, & lui dit: — Bella, pour cette fois, il faut que je vous entretienne. — Arabelle le regardant avec dédain, lui dit: Sir ne me retenez point, vous m'obligeriez à manquer au reſpect que je vous dois. — Je vous prie, Madame, de me dire ce qui pourroit vous forcer à l'oublier? — Sir, c'eſt avec douleur que je m'apperçois que vous avez des ſentimens qui ne conviennent gueres au frere

de mon Pere. — Expliquez-moi, Madame, de quoi vous vous plaignez. — Je ne saurois, dit Arabelle en rougissant. — Mort de ma vie! s'écria Sir Charles, que signifie ce que vous dites? vous me feriez devenir fol par vos bisarreries. — Ah! je vous prie, Sir, ne me faites pas souffrir davantage, & ne permettez pas qu'une malheureuse passion ternisse votre vertu. — Enfin, vous ne trouverez jamais personne, Madame, qui veuille rester avec vous; ma seule affection m'y retient encore, mais. — Arrêtez, Sir... ne portez pas plus loin cette affection pour une fille qui n'a point contribué à votre foiblesse. — Que j'ai pitié de mon fils! que ne donnerois-je pas pour qu'il fût guéri de son amour! — Ne pensez pas que la passion que M. votre fils a pour moi rende votre état plus fâcheux; je serois de même quand il n'y auroit point de Glanville au monde. — Ma niece, je me trouve forcé de vous laisser livrée à vous-même; j'ai toujours été occupé de votre bonheur malgré votre ingratitude. — Ne m'accusez point d'être ingrate, le Ciel sait que je n'ai jamais oublié que je suis votre

nièce, ni que vous êtes mon Oncle; je vous ai regardé comme un autre Pere dont vous deviez remplir la place; mais puisque c'eſt la volonté du Ciel que je ſois privée de cette conſolation, mon devoir exige que je n'en murmure pas: allez donc, Oncle infortuné, que l'abſence rétabliſſe votre tranquillité; & quand vous aurez triomphé des ſentimens qui font votre malheur, vous n'aurez nul ſujet de vous plaindre de moi. — En finiſſant ces mots elle le quitta: Sir Charles reſta confondu de cet excès de folie. Glanville qui arriva près de lui, remit le calme dans ſon eſprit, & l'aſſura que peut-être Arabelle avoit imaginé qu'il avoit en vue quelqu'autre que ſon fils. — Quoiqu'elle ait d'étranges caprices, dit Sir Charles, c'eſt un des meilleurs partis d'Angleterre; la pauvre fille auroit eu raiſon, ſi elle avoit eu les idées & les craintes que vous lui prêtez; je me reſſouviens qu'elle a pleuré quand je l'ai menacée de la quitter: eh bien! j'irai la voir; mais auriez-vous pu vous perſuader qu'elle fût auſſi folle? — Sir Charles à ces mots, ſe rendit chez Bella. — Ma niece, lui dit-il, je viens vous

demander pardon de vous laisser dans l'erreur sur ce que je voulois dire. — C'est assez, interrompit Bella, je vous pardonne ce qui s'est passé; il ne seroit pas convenable que je reçusse des excuses de mon Oncle, il me dispensera de rappeller ce qui a été dit: je le prie seulement d'éviter à l'avenir les occasions de me faire de la peine. — Je n'en ai jamais eu l'intention, ma Niece. — J'ai tout oublié, Sir. — Je puis donc espérer. — O Ciel, vous venez donc de m'abuser par un faux repentir, en me disant que vous espérez. — Vous me faites cruellement souffrir, répondit Sir Charles, outré de son entêtement; c'est pour mon fils, Madame, que je demande votre consentement, rien n'est plus vrai: encore une fois, c'est pour mon fils. — Comment! dit Bella étonnée, vous voulez à la fin.... — Je vois qu'il est difficile de vous persuader. — Cela ne l'est pas autant, Sir, que vous croyez; j'aime trop à voir faire une action généreuse pour chercher à en douter. — Sir Charles ne savoit que repondre, lorsque la cloche du dîner termina son embarras.

Glanville qui croyoit que la solitude où Arabelle vivoit, contribuoit à entretenir ses chimeres, proposa, quelques jours après, de l'emmener à Londres : ce qu'Arabelle accepta.

Le jour du départ de Sir Charles & de sa famille étant arrivé, ils se mirent en chemin dans une voiture à six cheveaux, accompagnés de plusieurs domestiques. La premiere journée se passa sans événement; le second jour ils furent allarmés à la vue de trois hommes bien montés; un des domestiques en avertit tout bas M. Glanville, pour ne pas effrayer les Dames. Sir Charles qui avoit entendu ce qu'on avoit dit à son fils, s'écria sans précaution : vous dites que nous sommes en danger d'être attaqués? Glanville à ces mots, descendit. Miss Glanville crioit pour empêcher son pere de descendre, & le retenoit par son habit; Arabelle s'avançoit pour savoir la cause de cette frayeur, lorsqu'ils apperçurent les trois hommes à cheval, qui lui parurent avoir bonne mine. — Sir, dit-elle à son oncle, je crois que ces gens-là sont des Chevaliers qui veulent nous attaquer. — Bon,

dit Sir Charles, ce ſont des Chevaliers de grands chemins : je crois pourtant que nous n'aurons pas affaire à eux, car nous ſommes en plus grand nombre. Dans ce moment, les voleurs s'avançoient. Glanville & les domeſtiques étoient rangés des deux côtés de la voiture pour les empêcher d'approcher. — Bella effrayée s'écria : arrêtez, arrêtez, vaillans Chevaliers, n'expoſez pas vos jours dans un combat auquel les loix de l'honneur ne vous forcent pas : nous ne ſommes pas ici conduites par la violence, nous voyageons volontairement avec nos amis & nos parens. — Pouvez-vous penſer, ma Niece, dit Sir Charles, que ces coquins comprennent vos beaux diſcours ? — Je l'eſpere, Sir, & s'adreſſant à ſa Couſine. — Miſs, ſecondez-moi, en aſſurant à ces généreux Chevaliers que nous ne ſommes point enlevées comme ils le pourroient croire, & qu'ils ne doivent pas combattre pour nous délivrer. — Les voleurs étoient déjà aſſez près pour entendre tous ces cris, & voyant qu'on ſe préparoit à les recevoir, jugerent qu'il étoit plus prudent de fuir. — Comme

ces Chevaliers venoient pour nous délivrer, dit Arabelle, & qu'ils ont vu que nous n'étions point enlevées, ils ont abandonné ce projet; peut-être aussi en avoient-ils quelqu'autre, il est possible que ce soit quelqu'amant caché de Miss. — Je n'ai point d'amant, Madame, parmi les voleurs. — Des voleurs! vous me surprenez! — Pour qui les prenez-vous donc, Madame? — Pour des gens de qualité qui venoient ou pour nous défendre ou pour nous enlever. — Certainement, ma Niece, ils n'en vouloient qu'à votre argent. — Quoi! ces gens de si belle apparence étoient des voleurs! quelle erreur étoit la mienne!

On approchoit cependant de Bath, la situation de cette Ville donna l'idée à Arabelle de faire une comparaison entre cette vallée & celle de Tempé. — Ce fut dans un semblable lieu, dit-elle, que la belle Andronice délivra Hortensius, & je desirerois réellement à notre arrivée dans cette Ville, d'y être annoncée par un pareil acte d'humanité. — Eh! quel étoit le crime d'Hortensius? dit Sir Charles. — Mon Oncle, il avoit tué une cigogne. — Vous badinez, & dans

quel pays fait-on mourir les hommes à si bon marché ? — En Theſſalie : les Theſſaliens regardoient cette action comme un crime atroce, ils avoient une loi qui défendoit ſous peine de mort de tuer cette eſpece d'oiſeau ; les raiſons de cette coutume venoient de la prodigieuſe quantité de ſerpens, qui déſolent & infeſtent cette contrée, & qui ſont en même tems une nourriture délicieuſe pour ces oiſeaux, que les Theſſaliens regardent comme ſacrés & envoyés par les Dieux, pour les délivrer du fléau des ſerpens & des viperes.

Leur logement à Bath y étoit retenu & pourvu de ce qui pouvoit être utile & agréable : les Dames allerent à la fontaine le lendemain ; on les avoit prévenues qu'elles pouvoient y paroître dans le déshabillé du matin ; Arabelle avoit ſeulement à la place du manteau & du coqueluchon, arboré une eſpece de voile de gaze noire qui couvroit ſon viſage. Auſſi-tôt qu'on la vit arriver, elle fixa l'attention de tout le monde ; elle ne manqua pas de faire des queſtions ſur la nature & la vertu des eaux ; elle croyoit qu'il y avoit une grande différence entre la vertu de

celles de Bath & celles des ſources de la montagne des Thermopyles. — Je ne ſuis pas même étonnée, dit-elle, que Bath qui a autant de réputation pour rétablir la ſanté, ſoit moins fréquentée, que ces eaux ſi renommées où toutes les Beautés de la Grece arrivoient, croyant qu'elles avoient la propriété de les embellir encore. — On devoit ſe rendre le ſoir à un bal : Miſs Glanville avoit déjà ordonné ſa maſcarade. Bella ordonna à l'ouvriere qui devoit l'habiller, de prendre modele ſur les habits de la Princeſſe Julie ; cette femme craignant de ſe faire tort en avouant qu'elle ne connoiſſoit pas cette Princeſſe, répondit que cette mode étoit paſſée, qu'elle conſeilloit à ſa Seigneurie d'avoir ſes habits ſelon l'uſage préſent. Arabelle lui dit, que comme il n'y avoit jamais eu d'habillemens plus avantageux que ceux de la fille d'Auguſte, perſonne n'avoit mieux connu ce qui pouvoit faire briller ſes charmes ; quoiqu'il y eut deux mille ans que cette aimable perſonne n'exiſtoit plus, cette mode ne ſauroit avoir vieilli. — Dieu me ſoit en aide, Madame, que deviendroit notre commerce, ſi les modes n'étoient

pas changées depuis ce tems-là ? — La mode sera ce qu'il vous plaira, mais je veux mes habits d'après le modele de ceux de Julie. — Je vous proteste, Madame, que j'en ai oublié la façon. — Arabelle renvoya l'ignorante couturiere, se fit habiller par ses femmes à la mode des Dames Romaines, & se montra au bal sous ce costume antique. Elle étoit d'une beauté si frappante, que le ridicule de ses habits disparut : on ne vit plus que sa figure, & on applaudit. Au retour du bal, Sir Charles demanda à sa niece son avis sur ce qu'elle avoit vu : Sir, dit-elle, j'avoue que je n'ai pas de goût pour les amusemens que nous avons eu ; si les plaisirs du monde où je suis nouvellement initiée n'ont rien de plus piquant, je regretterai bientôt la solitude que j'ai quittée. — Je vous prie de m'apprendre, lui dit Miss Glanville, quelle sorte d'amusement vous vous attendiez à trouver dans le monde ? je suis bien sure qu'il n'y a aucun lieu en Angleterre, excepté à Londres, où la compagnie soit aussi bonne qu'ici. — Je suis de votre avis, Miss : on trouve à y employer assez agréablement son tems ; mais ceux qui passent

leur vie à ne s'occuper que de ces plaisirs frivoles, ont peu de tems de reste pour les occupations utiles; une Dame qui passe ses jours à se parer & à danser, mérite-t-elle qu'on fasse son histoire? quelle plume voudroit tracer des actions si indifférentes? Je ne peux pas mieux me persuader que ces hommes que nous voyons aux assemblées avec des figures si féminines, des voix si douces, aient jamais signalé leur courage ou leur constance; ils doivent être facilement vaincus par l'ennemi; & dans la société, parjures à leurs maîtresses. — Vos loix, dit Miss Glanville, exigent donc que tous les gens de qualité aillent à la guerre comme de simples soldats? — Sans doute, chaque Gentilhomme doit servir en soldat, quel titre peut être plus imposant? ce n'est pas de danser ni d'être bien mis. — Je n'aurois j'amais imaginé, dit un des convives, regardant Arabelle, qu'une Dame si aimable pût avoir de l'aversion pour le plaisir. — Je ne le hais point, au contraire; mais mes idées de plaisir sont différentes des vôtres: je permets que les Dames s'en occupent un peu, ainsi que de leur parure; mais de telles

miseres sont au-dessous de l'attention d'un homme qui ne doit pas être redevable de son mérite à la broderie de son habit : il est toujours bien vêtu quand il prodigue ses richesses sur son bouclier pour se rendre plus visible un jour de bataille, où il a bien plus d'éclat que dans un bal. Je ne veux pourtant pas condamner la danse, cette occupation n'est pas indigne d'un Héros ; l'Histoire nous a conservé le souvenir de quelques fameux bals. Le grand Cyrus dansa à Sardis avec Mandane ; le célebre Roi des Parthes dans Alexandrie, au bal que lui donna Cléopâtre : mais ces fêtes étoient rares, & il n'y auroit pas eu tant de batailles, de Villes rendues & de Dames illustrées, si les hommes avoient coulé leurs jours dans une molle oisiveté.

Arabelle fut promenée le lendemain par son cousin, dans tous les lieux de parade & d'assemblée. Elle se donna par tout bien des ridicules, & par-tout une dissertation héroïque suivoit des réflexions hazardées à droite & à gauche par les étrangers : enfin, la Comtesse de... crut avoir démêlé sous l'écorce factice des ridicules dont Arabelle étoit cou-

verte, de bonnes qualités, & elle entreprit de la réformer; d'abord elle annonça à Bath, que les travers de Bella étoient une suite de son goût pour la lecture des Romans; qu'elle même avoit commencé par avoir de semblables torts, & que l'usage du monde l'en avoit corrigée; elle fit demander à Arabelle si elle étoit visible: notre héroïne l'attendit avec impatience. — Aimable Miledy, lui dit-elle en l'embrassant avec toute la chaleur qu'on pourroit attendre de l'amitié, vous ne sauriez imaginer le desir que j'avois de vous connoître, sur le bruit de vos inestimables qualités qui faisoient mon admiration: les bontés dont vous m'honorez, ajoutent encore le sentiment de la reconnoissance à tous ceux que vos vertus m'ont inspirés. — La Comtesse qui connoissoit le style romanesque d'Arabelle, lui répondit aussi héroïquement. — Charmante Arabelle, l'extrême faveur que me fait la fortune en me procurant le bonheur de vous voir, est pour moi un avantage si flatteur, que je crains qu'il ne m'arrive quelque malheur qui trouble la satisfaction que je ressens, puisqu'il est certain que les peines & les

plaisirs se succedent. — Arabelle fut transportée d'entendre un discours si semblable au sien, & dit à la Comtesse : les malheurs, Madame, ne sont que trop souvent le partage des personnes aussi parfaites que vous l'êtes, l'expérience nous prouve cette triste vérité ; les souffrances de la divine Statira, les persécutions qu'éprouva la Reine Candace, nous apprennent que les plus estimables mortelles ont senti la rigueur des maux, & la cruauté du sort. — Il faut l'avouer, reprit la Comtesse, ces Princesses que vous me nommez étoient bien infortunées. — Arabelle toujours antichée des tournures romanesques, pria la Comtesse de lui raconter ses aventures. — L'histoire d'une femme sensée, reprit-elle, est remplie de bien peu d'événemens ; & quand je vous aurai dit, Madame, que je suis née Chrétienne ; qu'après avoir reçu une éducation convenable à ma naissance, Milord *** m'adressa ses vœux, & que je l'épousai du consentement de mes parens & d'après ma propre inclination ; que d'ailleurs nous avons été très-unis, je vous aurai dit, Madame, toute mon histoire, & elle n'est

gueres différente de celles des autres femmes qui ont de la prudence & de la vertu. — Pardonnez, Madame, cette curiosité; vous savez que c'étoit l'usage des anciens tems, lorsque les Dames les plus illustres se rencontroient, de se communiquer les événemens de leur vie. — La coutume, Miledy, change la nature des choses; ce qui étoit bien il y a mille ans, seroit à-présent ridicule: une Dame dans le siecle dont vous me parlez, auroit pu être enlevée plusieurs fois sans qu'on eût pensé plus mal de sa vertu; dans ce siecle, au contraire, cela ne pourroit pas arriver sans qu'elle fût soupçonnée: les mêmes actions qui faisoient alors d'un homme un Héros, dans ce tems-ci le conduiroient à l'échaffaud ou aux petites maisons..... — Quoiqu'il en soit, la Comtesse ramenoit insensiblement, par la justesse de ses argumens, Bella, à des principes plus vrais.

Sir Charles étant appellé à Londres y conduisit sa niece. Arabelle dut paroître encore plus ridicule dans la capitale. Elle ne se doutoit de rien. Miss Glanville sa cousine, s'étoit chargée de la conduire,

& de l'instruire successivement des usages. Dès le lendemain elle regla devant Arabelle les plaisirs de leur journée. Nous irons, dit-elle, à l'assemblée chez la Duchesse..., au Waux-haall, au Renelagh.... Trois ans, répondit Arabelle, seroient trop peu pour remplir ces grands projets. — Bon! dit Miss, ce n'est que l'affaire de peu de momens. — Je juge, Miss, par ce que vous dites, que les plaisirs sont la seule occupation de ce pays. — Vous êtes toujours grave, Cousine. — Sir Charles vint interrompre cette conversation, en les emmenant au bal du Roi. Comme la lecture des Romans avoit familiarisé les pensées d'Arabelle, avec tous les objets de grandeur & de magnificence, elle ne fut point frappée de tous ceux qui s'offrirent à sa vue; mais seulement un peu surprise de ne pas trouver parmi les hommes qu'elle remarqua, un seul qui lui retraçât l'idée d'Artaban, d'Orondates & de Juba, ni aucune Dame qui eût l'air imposant d'Elise, de Mandane, ou de Statira.

Dans la visite qu'on fit ensuite de tous les lieux fameux de Londres, Arabelle ne manqua pas de rentrer dans son style or-

dinaire. Elle demandoit en voyant les armures dépoſées dans l'arſenal, à qui elles avoient appartenu, le nom des Chevaliers, les deviſes; elle trouvoit que l'Egliſe de S. Paul étoit moins belle que le Temple où Cyrus fut remercier les Dieux de la victoire qu'il avoit remportée. Au Waux-haal, elle s'imaginoit que ce jardin étoit comme ceux de Lucullus. Peu de jours après, la ſanté de Bella fut altérée par la fumée & l'air épais qu'on reſpire à Londres; Sir Charles la fit tranſporter dans une maiſon de campagne, à Richemond, & plaça auprès d'elle un homme prudent, pour veiller à tout. Arabelle y reprit ſon goût pour la lecture & la ſolitude. Un ſoir qu'elle revenoit, accompagnée de ſes femmes, elle entendit à travers les arbres, une voix plaintive qui excita ſa curioſité: en approchant du lieu d'où venoient les plaintes, elle apperçut deux femmes aſſiſes, le dos tourné de ſon côté; une des deux avoit la tête penchée ſur l'épaule de l'autre, & tenoit un mouchoir à ſa main pour eſſuyer ſes larmes. Cette aventure paroiſſoit s'accorder avec les idées de notre héroïne, & rempliſſoit ſon cœur du déſir d'en ſavoir davantage.

Elle interrogea l'inconnue, qui ne se fit point presser de raconter son histoire. Glanville inquiet de ne point voir arriver Arabelle, courut la chercher, sous les allées, où elle étoit assise. L'inconnue n'ayant pas plutôt apperçu Glanville, se mit à crier; Voilà, Madame, l'ingrat amant qui m'a délaissée, & dont vous connoissez maintenant les horribles perfidies. Arabelle jetta un regard d'indignation sur Glanville, & se déroba à sa présence par une prompte fuite. En vain Glanville qui courut sur ses traces, la pria de s'expliquer; elle fut sourde à ses prieres, & ne lui répondit que par des injures. Glanville étonné de cette singularité prétexta la nécessité d'un départ, monta à cheval, fit quelques tours sur le chemin, revint la nuit sur ses pas, & se cacha dans un pavillon qui dominoit sur le jardin. Il apperçut le lendemain Arabelle qui prenoit la route de la riviere, & passoit le bacq. Elle alloit à un rendez-vous, & c'étoit pour entendre la fin de l'histoire de l'héroïne inconnue. Quelques heures après il crut l'appercevoir dans les jardins, couverte de son voile; mais il se trompoit, c'étoit sa sœur, sous l'habit & le voile

d'Arabelle ; un moment après, il apperçut Sir Georges à la porte du petit cabinet d'été, qui auſſi-tôt qu'elle y arriva, ſe jetta à ſes pieds. Tranſporté de rage à cette vue, il prit ſon épée, & courut comme un homme égaré au lieu où il voyoit une trahiſon à punir. La Dame qui l'apperçut d'abord, ſe mit à faire des cris affreux, & ne raiſonnant point, ſe ſauva vers la maiſon, & revint promptement ſur ſes pas ; mais ce ne fut pas aſſez tôt pour prévenir le malheur qu'elle auroit dû prévoir. Glanville avoit forcé Sir Georges à ſe défendre, & lui avoit porté un coup qui l'avoit fait tomber par terre. Il perdit bientôt ſon reſſentiment à la vue du ſang du malheureux Sir Georges, & jetta ſon épée pour le ſoutenir, pendant que la Dame qui avoit perdu ſon voile en courant, lui offrit ſa ſœur, & non Arabelle toute en larmes. Sir Georges avoit encore aſſez de force pour remarquer cette ſcene attendriſſante, & le généreux intérêt de Glanville qui le tenoit dans ſes bras, priant ſa ſœur d'aller chercher du ſecours. — Cher Charles, lui dit-il, vous êtes trop bon, j'en ai très-mal agi avec vous, je mérite la mort

que je reçois de votre main ; vous ne savez pas tout ce que j'ai entrepris à dessein de vous nuire. Si je puis vivre assez longtems pour vous justifier auprès de Miledy & vous affranchir des suites de cette affaire, je mourrai satisfait.

Pendant qu'on transportoit Sir Georges, on vint annoncer à Glanville, qu'Arabelle étoit mourante, & qu'elle avoit couru un grand danger ; il se rendit auprès de son lit, elle avoit le transport & une violente fievre. Bella, ainsi que nous l'avons dit, avoit passé la riviere avec quelques jeunes Dames, & se promenoit sur ses bords : la nuit s'approchoit, ses compagnes l'avoient avertie du danger qu'il y auroit à rester plus longtems dans ce lieu. A ce mot de danger Arabelle leur avoit demandé si elles avoient peur d'être enlevées, & elle avoit ajouté que dans ce cas quelques Chevaliers se présenteroient peut-être pour les secourir. Au même instant quatre hommes à cheval ayant paru sur le grand chemin, Arabelle s'imagina qu'ils s'approchoient pour les enlever ; alors elle jetta de grands cris, & se mit à courir du côté de la riviere. Ses compagnes s'en allarmerent & la sui-

virent. Bella s'arrêta, & regardant si elle ne voyoit point de bateau pour repasser à Richemond, une pensée conforme à celles des livres ingénieux dont elle s'étoit nourrie, vint éblouir son esprit. Elle se tourna du côté de ses compagnes, & leur dit : mes belles Compagnes, c'est à présent que le destin nous offre le moyen de montrer à l'univers notre héroïque vertu; l'action qu'il est en notre pouvoir d'accomplir immortalisera notre gloire qui égalera celle de l'illustre Clélie ; comme elle, nous devons nous attendre à l'honneur de voir ériger nos statues & d'être proposées pour modeles aux siecles à venir. — En disant ces mots elle se plongea dans la Tamise, comme cette Romaine autrefois dans le Tibre. Heureusement elle fut retenue par les pans de sa robe, & retirée de l'eau. Elle ne donnoit plus aucun signe de vie. C'est dans cet état qu'elle fut transportée à Richemond. Chaque jour confirmoit sa convalescence ; il n'en étoit pas de même de Sir Georges. Il reçut avec confusion la premiere visite de Glanville ; il lui fit un aveu sincere de sa faute, & des démarches qu'il avoit faites pour le supplanter

auprès d'Arabelle. Il avoit gagné une jeune fille qui, sous un nom supposé, avoit joué auprès d'elle le rôle de l'inconnue désespérée de la perfidie de Glanville. Il fut instruit peu après que la jalousie avoit conduit sa sœur auprès de Sir Georges sous l'habillement d'Arabelle, afin de juger par elle-même de l'infidélité de Sir.

Un Docteur sage & froid, en même tems qu'il rétablissoit la santé d'Arabelle, travailloit à rétablir sa raison, & à la faire revenir de ses erreurs. Madame, lui disoit-il, vous connoissez sans doute les auteurs qui ont écrit ces livres? —Ce sont, disoit-elle, de beaux esprits François du dernier siecle. — Et à quelle distance, Madame, sont les faits du siecle où les Auteurs les ont écrits? — Je crois que la plupart de ces événemens étoient arrivés deux mille ans auparavant. — Comment donc ces événemens auroient-ils pu être si minutieusement racontés, & connus si parfaitement par les Auteurs, étant si éloignés du tems où ils ont écrit? — Par les Journaux, les monumens & les mémoires. — Mais par quel hasard ces Journaux & ces mémoires avoient-ils été si secrétement renfermés jusqu'à ce dernier

ſiecle, qu'ils ſont arrivés des Nations les plus éloignées ſeulement en France? pourquoi y étoient ils ſi bien cachés, que perſonne, ſinon quelques Auteurs obſcurs, ne les a conſultés, & ſont-ils ſi bien évanouis, qu'on ne les recherche plus?

Ces argumens & de plus forts encore, ramenoient de jour en jour Arabelle à des idées plus vraies, & à une connoiſſance moins giganteſque du monde. Glanville étoit dans le raviſſement, rempli de l'idée délicieuſe de pouvoir enfin s'entretenir avec ſon aimable Couſine, revenue de ſes erreurs & jouiſſant de toute ſa raiſon. La ſanté de Sir Georges étoit rétablie, & Arabelle étoit en état de le recevoir. Il n'étoit plus queſtion que d'une courte explication; ce qui engagea Glanville à prier ſon pere de demander à Arabelle la permiſſion de lui amener le Baronnet qui ſouhaitoit l'entretenir d'une affaire importante. La belle convertie héſita un peu. Comme elle ignoroit ce qui s'étoit paſſé, & les particularités de la querelle de Glanville & de Sir Georges, elle fut embarraſſée en donnant ſon conſentement, & le fut bien davantage, lorſqu'elle apperçut la confuſion du Baronnet qui n'étoit

pas

pas, comme on se l'imagine, sans agitation & sans confusion. Celui-ci après s'être jetté à ses genoux, lui expliqua clairement ce qui s'étoit passé avec l'inconnue, & lui demanda pardon de cette supercherie, & du trouble qu'elle lui avoit causé.

Arabelle confuse, baissa seulement la tête, & pria qu'on la laissât seule. Après être restée plusieurs heures absorbée dans les plus désagréables réflexions, & la violence de tant d'émotion étant un peu appaisée, elle envoya prier Sir Charles & Glanville de se rendre auprès d'elle. Alors, avec une noble ingénuité, elle avoua l'étendue de ses folies, ajouta mille excuses sur les inquiétudes qu'elle leur avoit causées, & se tournant du côté de Glanville avec un regard mêlé de tendresse & de modestie : « En me donnant » à vous, lui dit-elle, avec toutes les » imperfections qui me restent, c'est » vous faire un médiocre présent pour » m'acquitter de la reconnoissance que » je vous dois. Cependant, puisque je » suis assez heureuse pour qu'un homme » aussi estimable me désire pour sa com- » pagne, je tâcherai de me rendre digne,

» autant que je le pourrai, d'une si flat-
» teuse distinction ». Glanville à ce dis-cours baisa sa main avec transport, & Sir Charles remercia & rassura sa niece, de la maniere la plus touchante.

Sir Georges confirma à son tour la promesse qu'il avoit faite de recevoir la main de Miss Glanville. Les deux mariages furent célébrés dans la même journée, & le même jour vit quatre heureux.

# *TROISIEME CLASSE.*

## ROMANS HISTORIQUES.

## LE DUC DE MONTMOUTH,

*Nouvelle hiſtorique.*

MANUSCRIT.

QUE manquoit-il au Duc de Montmouth ? il avoit reçu avec le jour aſſez d'avantages pour n'avoir plus de vœux à former ; aſſis auprès du Trône, doué de tous les agrémens perſonnels, rempli de qualités guerrieres, Montmouth étoit deſtiné à vivre heureux, & à ſervir utilement l'Etat & tous ceux qui l'entouroient. Quelle deſtinée a pu rendre nuls l'aſſemblage de tant de rares talens ? quelle fatalité inquiete l'arrachant au bonheur pour lequel il paroiſſoit né, l'a reporté dans un tourbillon déſert, & l'a placé parmi les criminels de lèze-

Majesté, & les ennemis de la Patrie ? l'amour & l'ambition. Il est donc de ces ames insatiables, qui, courbées sous le poids des grandeurs, ont encore un vœu à former ; qui, heureuses, respectées, semblent s'agiter dans des chaînes, & trouver l'horison trop resserré pour elles ; n'en étoit-ce pas assez pour Montmouth, d'être né fils de Roi, d'être aimé d'un pere tendre, d'avoir des vertus, & d'ajouter aux égards dûs à son rang, cette estime bien plus honorable, le prix des qualités personnelles ? Il aima : une beauté fatale s'attacha sur ses pas, s'empara de son ame neuve, flexible & tendre, le conduisit par des sentiers de fleurs, d'abîmes en abîmes ; & à la place d'une couche de roses & de mirthes, éleva un échaffaud où la victime porta une tête aveuglée & coupable. Quelle école que l'amour ! quand au lieu de trouver auprès de celle qu'on aime ce bonheur que l'on s'est promis, cette sensibilité expensive qui pénetre délicieusement, on rencontre une femme impérieuse qui mesure d'un air avide l'étendue de son empire sur son timide & crédule amant, lui dicte des ordres suprêmes, menace, veut être

obéie, ordonne, met à prix le léger bienfait de ce même coup-d'œil, avant-coureur d'une volonté terrible : quelle école ! ah ! que de pareils nœuds devroient être bientôt rompus ! Amour, tendre amour, tu n'es plus rien, si l'égalité ne subsiste plus : des ordres ! des crimes ! ce n'est point-là de l'amour : oh ! qu'ils sont bien différens les entretiens de ceux qui s'aiment, se chérissent, s'occupent de leur bonheur, en parlent, se plaisent à en parler, & ne se désirent que pour se dire toujours qu'ils s'aiment ! ceux-là sont heureux : car l'amour & la décence sourient à leurs engagemens. Traçons rapidement l'histoire des foiblesses de Montmouth.

Il étoit né à Rotterdam le 9 Avril 1649, de Charles II, Roi d'Angleterre, & de Lucie de Walters. Il fut élevé en France dans la Religion Catholique. Ce Prince (dit M. Hume dans son histoire de la maison de Stuart) avoit toutes les qualités qui pouvoient le rendre agréable au peuple, une valeur distinguée, des manieres affables, une générosité peu réfléchie, une figure gracieuse.

Il seroit inutile que nous entreprissions

un tableau du regne de Charles II; regne si agité, & qui est assez connu: Charles avoit pour Montmouth des entrailles paternelles, le fils répondit long-tems à cette tendre sollicitude. Lady Shasftbury mit un terme à sa reconnoissance, Lady fut flattée de la tendresse de Montmouth, & trop ambitieuse pour être satisfaite de devenir l'épouse d'un Prince du Sang, fils naturel du Roi, elle essaya d'applanir à son amant le chemin du Trône. Charles II n'avoit pour héritier que le Duc d'Yorck, si connu depuis par ses infortunes, sous le nom de Jacques II. Le Duc d'Yorck s'étoit fait Catholique Romain; les Anglois craignoient que s'il parvenoit un jour à la Couronne, il ne voulût faire fleurir sa Religion au préjudice de celles qui sont établies en Angleterre. Ce peuple si fier de sa liberté, & qui use de ce droit si précieux dans des émeutes populaires & dans des clameurs vaines, poussé par deux scélérats, *Beldow* & *Titus Oatés*, prétendoit que les Catholiques Romains avoient fait un complot pour se défaire du Roi, & hâter le regne du Duc d'Yorck qui leur devoit être très-favorable, & écraser la

Religion Protestante : le Comte Stafford, Coleman, Secrétaire privé du Duc d'Yorck & quelques Jésuites furent sacrifiés ; le Duc même s'étoit retiré en Hollande, de l'avis du Roi : le Parlement demandoit à haute voix que le Duc fût exclus de la succession à la Couronne, à cause de la Religion qu'il professoit.

Lady Shasftbury crut le moment très-favorable à ses vues ambitieuses. Milord, dit-elle, au Duc de Montmouth, ce n'est pas assez que le Roi ait corrigé ce que votre naissance pouvoit avoir d'équivoque, en vous créant Duc, Pair du Royaume, Capitaine des Gardes, Chevalier de la Jarretiere, & vous ait admis au Conseil ; une nouvelle carriere s'ouvre devant vous : entendez-vous les cris du peuple, il rejette à haute voix le Duc d'Yorck ; souffrirez-vous que l'étranger vienne s'asseoir sur un Trône qui vous appartient ? Vous avez assez long-tems fait briller votre valeur pour l'Etat, il est juste qu'elle serve plus particuliérement à votre intérêt ; c'est à votre bras seul à vous ouvrir un chemin jusqu'au Trône. Je sais un moyen sûr, capable de vous en applanir tous les obstacles, le men-

ſonge, le peuple aime le merveilleux. Une fiction adroitement imaginée, fait fermenter dans un inſtant mille têtes, & eſt dévorée comme une vérité inattaquable : répandons le bruit qu'il exiſte un contrat de mariage entre Lucye Walters & le Roi, & que vous êtes le fruit de cette union légitime ; on nous croira, & rien ne ſauroit plus nous arrêter. Cherchez des complices, ayez de l'audace, frappez, oſez tout, & vous regnerez ; vous regnerez, ajouta-t-elle, ſur mon cœur, comme ſur l'Angleterre. — Le prix eſt trop glorieux, avoit répondu le facile Montmouth, il ſera mérité.

Lady Shasftbury ſema ces bruits impoſteurs, Montmouth les ſoutenoit de ſon épée. Sous ſon étendart s'étoit rangée une populace nombreuſe ; les chefs étoient d'une naiſſance reſpectée : c'étoient les Lords Ruſſel, Algernon, Sidney, Armſtrong, le Comte d'Eſſex. Pour détruire les effets de ce bruit, & diſſiper les alarmes de ſon frere qui craignoit de voir les Anglois adopter cette fable, & violer ouvertement les droits de la ſucceſſion, Charles II déclara en plein Conſeil que la naiſſance du Duc

de Montmouth étoit illégitime, & qu'il n'avoit fait aucune promesse de mariage à sa mere. Russel, Sydney, Hambden, furent punis du dernier supplice; Essex se coupa la gorge dans la prison, & Montmouth fut obligé de quitter Londres.

Avant de partir, il demanda une entrevue à Lady Shasftbury; elle eut lieu dans la cabane d'un charbonnier, pendant la nuit, & fut troublée par des appréhensions continuelles. — Je pars, Madame, lui dit-il, je m'éloigne en fugitif d'une Ville & d'un Royaume où je ne voyois que le Roi au-dessus de moi; mes amis ont péri sur un échaffaud, le même sort m'attend. La fuite, ressource des malheureux impuissans & des ames lâches, est le seul parti qui me reste. Mon crime est votre ouvrage: qui me dédommagera de tant de pertes? — Ma tendresse. — Je n'en veux plus, elle m'est odieuse: si vous m'eussiez aimé, vous ne m'auriez point conseillé un forfait. Adieu, Madame. — Dans ce moment un bruit se fit entendre, c'étoient des Gardes qui avoient suivi Lady Shasftbury, & qui menaçoient d'enfoncer les

portes, si on ne les ouvroit. — Je vais périr, Madame, vous serez satisfaite ; adieu, je cours à l'échauffaud, faites ouvrir les portes. — Non, vous ne mourrez-pas ; non, il faut vous sauver, cachez-vous dans les pans de ma robe. — Le Duc de Montmouth se cacha en effet sous la robe de Lady : les Gardes s'éloignerent après avoir visité la chaumiere. — Souvenez-vous, lui dit Lady, que vous me devez la vie, & que celle qui trembla pour vos jours, n'auroit point tremblé si elle ne vous eût point aimé : apprenez-moi le lieu de votre retraite, je vous y suivrai aussi-tôt que je pourrai le faire, sans compromettre votre vie ; assurez votre fuite par un travestissement qui vous rende méconnoissable. — Le Duc étoit facile, il se radoucit bientôt, & ne put se défendre d'exprimer à Lady des sentimens qu'il vouloit abjurer ; il lui promit de lui écrire, il lui jura de l'aimer toujours. — Il fut un tems, dit-elle, où je desirois une couronne sur le front de mon Amant ; il est malheureux, je ne desire plus que de le consoler : puisse-t-il être heureux par moi ! — Il le sera, n'en doutez pas, belle

Lady. — Elle coupa une treſſe de ſes cheveux & les offrit au Duc, qui en coupa auſſi-tôt une des ſiens. — Que ce gage mutuel ſoit un garant & un témoin de la foi que nous nous jurons l'un à l'autre. — Ils ſe ſéparerent; Lady reprit le chemin de Londres.

Le Duc ſe traveſtit en charbonnier, noircit ſes mains & ſon viſage, & s'éloigna de la chaumiere par des ſentiers détournés; il ſe cachoit le jour dans le creux des vallons & ſous les taillis les plus épais; il marchoit la nuit, n'oſant approcher des lieux habités: il eut bientôt épuiſé la proviſion de bouche dont il s'étoit chargé, il fut pendant trois jours entiers en proie à la faim dévorante; le ſol autour de lui ne produiſoit même pas ces tendres végétaux qui peuvent, au beſoin, ſuppléer aux alimens préparés; des ronces, des épines, une feuille deſſéchée, couvrant à peine un rameau ſtérile, voilà ce que Montmouth étoit obligé de manger; joignez à ce dénûment une appréhenſion cruelle d'être découvert, & vous pourrez meſurer toute l'horreur de cette ſituation. Enfin, il fut jetté au milieu d'une large prairie; un

pâturage abondant, des moutons qui bondiſſoient, des vaches qui paiſſoient, lui annoncerent le voiſinage d'une métairie; il fut tenté de ſe rejetter dans les bois: mais la faim le preſſoit; les mameles des vaches entraînées par le poids du lait juſqu'à terre, étoient un mets capable de le tenter; il s'approcha d'un de ces animaux nourriciers, mit les deux genoux en terre, & ſe mit à traire du lait dans ſon gobelet d'argent. Une payſanne qui veilloit à la garde des troupeaux, ayant apperçu Montmouth, courut à lui pour l'empêcher de traire la vache. Le Duc fut pendant quelques minutes ſans yeux & ſans oreilles; il buvoit le lait avec une avidité qui inſpira de la pitié à la payſanne: elle retourna ſur ſes pas, prit un morceau de pain noir, qu'elle revint apporter en courant à Montmouth, qui le reçut avec les tranſports les plus vifs de reconnoiſſance: quand il ſe fut raſſaſié, il tira de ſa bourſe une piece d'or qu'il préſenta à la payſanne; Louiſe (c'eſt ſon nom) refuſa un ſalaire: mais la vue d'une bourſe d'or dans les mains d'un charbonnier, tel que le Duc paroiſſoit être, jetta des ſoupçons dans ſon

esprit. Il n'y avoit pas deux jours que le Parlement d'Angleterre avoit envoyé un Héraut proclamer dans son hameau, le prix qu'on venoit de promettre à celui qui apporteroit la tête de Montmouth; elle s'imagina que c'étoit le Duc lui-même qui étoit devant elle. — Monseigneur, s'écria-t-elle, vous courez de grands dangers. — A ces mots, Montmouth voulut vainement soutenir son caractere apparent, il rougit & pâlit tout à la fois. — Vous vous trompez, ma bonne, je suis... je ne suis qu'un charbonnier. — Ma bonne! dit Louise, est-ce qu'un charbonnier m'auroit dit ma bonne? est-ce qu'un charbonnier auroit une contenance aussi noble que la vôtre? est-ce qu'il auroit ce regard assuré, vif, & cette voix... vous êtes un Prince, vous êtes, Monseigneur, le Duc infortuné qu'un Arrêt sanguinaire poursuit: songez à conserver vos jours; ah! quand on vous a vu, il n'est pas possible de ne pas s'intéresser à vous; dans le fond de cette prairie, au pied de ce côteau noir que vous voyez, il y a, Monseigneur, une grotte; elle est fermée avec une porte, il y a de la paille: auprès est un clair

ruiſſeau ; perſonne n'approche de ce lieu que moi & quelques valets que je ſaurai bien en écarter ; vous ne ſauriez être auſſi en ſûreté ailleurs : j'irai deux fois par jour vous porter moi-même les alimens que mon indigence me permettra de vous offrir ; du lait, du fromage, de la crême, du lard, des fruits... c'eſt là toute notre richeſſe : voyez, Monſeigneur, ſi une offre ſemblable, faite avec plaiſir, & par une payſanne qui ne ſait ni ne veut vous tromper, peut vous convenir ; ſoyez sûr de votre ſecret. — Hé bien, dit le Duc, je me fie à vous, je vais vous ſuivre, je me livre entre vos mains ; & ſi jamais je peux obtenir mon pardon, vous ſerez la premiere à qui j'en ferai reſſentir les effets. — Moi ! Monſeigneur ! vivez, échappez aux dangers, c'eſt tout ce que je demande à Dieu : ſuivez-moi.

Louiſe mit le Duc en poſſeſſion de ſon nouveau domicile : quel état de déchéance ! oh ciel ! cependant étendu ſur cette paille fraîche, il dormit d'un auſſi bon ſomme que s'il avoit été couché ſur le duvet. Dans des criſes ſemblables, l'homme, réduit aux uniques

besoins, court au plus pressé ; & la nature est bien éloignée des réflexions de l'orgueil. Comme homme, Montmouth avoit tout ce qu'il lui falloit ; comme Prince, Montmouth manquoit de tout.

Dès le point du jour, Louise en habit plus propre que la veille, son chapeau relevé sur son front, un bouquet à son corset, un fichu bien blanc, vint apporter au Duc les alimens qu'elle lui avoit annoncés. Louise, sous un hâle épais qui avoit bruni son visage, laissoit remarquer des traits & des formes charmantes : c'étoit une beauté de Village. Montmouth remarqua ces avantages, en fut frappé : il crut d'abord que le sentiment de la reconnoissance lui faisoit prêter des charmes à celle qui en étoit l'objet ; il ne fut pas long-tems à lire plus clairement dans son cœur. Les momens d'oisiveté qu'il avoit à dévorer, lui ramenoient souvent le souvenir de Louise ; il ne voyoit plus qu'elle, elle ne venoit que pour le combler d'un nouveau bienfait. —Arrêtez-vous, lui dit-il un jour, arrêtez-vous, belle Louise, vous disparoissez toujours trop vîte, vous ne donnez jamais

le tems à ma reconnoissance, de vous exprimer avec toute la chaleur qui m'anime. — C'est tout ce que je peux faire, Monseigneur, de me dérober aux yeux de mon pere & aux yeux plus vigilans de Charles. — Quel est ce Charles ? — Il est celui qui doit bientôt être mon époux. — Votre époux ! — Eh ! oui, Monseigneur, nous nous marions ensemble. — N'en faites rien, Louise, n'en faites rien. — Et pourquoi cela, Monseigneur? — Pourquoi : vous êtes digne d'un meilleur sort, je vous réserve un époux bien plus distingué, une fortune, un rang digne d'envie ; & tout en parlant ainsi, le Duc serroit la main de Louise, pressoit son sein contre le sien. — Laissez-moi, Monseigneur, laissez-moi ; voulez-vous me perdre ? — Non, belle Louise, mais pourrois-je me défendre de vous aimer ; tout ce que vous faites pour moi, votre beauté, ah ! tout n'est-il pas un piege où je dois nécessairement tomber? — C'est trop d'honneur, Monseigneur, j'en suis fâchée. — Pourquoi ? — C'est que je dois épouser Charles. — Vous y force-t-on ? — Oh ! pour cela non. — Vous l'aimez ? — Eh ! mais l'é-

pouſerois-je ſans cela? — Qu'il ſera heureux ! vous ne ſentez pas tout ce que vous perdez. — Mais je ſens bien tout ce que je gagne. — Vous m'obligez donc, belle Louiſe, ſans avoir pour moi que ce ſentiment qui engage à rendre ſervice ſans amitié & ſans amour ? — J'ai plus de plaiſir que cela, Monſeigneur, en vous obligeant ; & tenez, après Charles, je crois que vous êtes dans le monde celui que j'aime le plus. — Vous me raviſſez, Louiſe, ah ! différez votre mariage ; venez me voir le plus ſouvent que vous pourrez, reſtez auprès de moi le plus long tems : & que ſavez-vous, peut-être oublierez-vous Charles, peut-être le Duc de Montmouth ſera dans cette grotte plus heureux que pendant qu'il fut Prince : ſouffrez-moi à vos pieds, ſouffrez mes embraſſemens. — L'innocente Louiſe laiſſoit prendre ſa main, laiſſoit preſſer ſon ſein ; elle ne ſavoit ſi tout cela étoit mal : pouvoit-elle croire que le Duc voulût lui cauſer du chagrin? — J'ai bien de la peine, lui dit-elle, à vous quitter, mais je reviendrai dans la journée, ſi je puis. — Revenez donc ; que ne m'eſt-il permis de vous accompagner!

— Non, restez : votre secret est si important ! j'en mourrois, Monseigneur, si vous étiez découvert. — Elle fit une courte révérence, rabattit son chapeau, & s'éloigna avec la plus grande vîtesse.

Le même jour, elle conduisit son troupeau du côté de la prairie qui étoit auprès de la grotte. Montmouth pouvoit la regarder tout à son aise, elle s'étoit assise exprès sur un terrein élevé en face de la porte, son chien étoit auprès d'elle, & Charles alloit & venoit le long de la prairie ; Charles venoit de tems en tems baiser la main de Louise, & s'en alloit. Montmouth étoit témoin de ces tendres caresses, il voyoit Louise donner sa main, & recevoir sur sa joue, avec plaisir, un baiser suivi de beaucoup d'autres ; il ne vit point le bonheur de Charles sans jalousie : cent fois il fut tenté de sortir de la cabane, & de menacer Charles. — Quel rival, se disoit-il, le Ciel m'a donné ! & c'est, pour comble de douleur, un rival préféré ! — La nuit vint, & Montmouth vit encore Charles aider Louise à se relever, Louise prendre le bras de Charles, & tous deux marcher avec cette tendre indolence de deux ames

ivres de leur bonheur. Il passa une nuit cruelle ; ô Ciel ! s'écrioit-il, il ne manquoit plus à mon infortune que de devenir amoureux & d'être jaloux.

Le lendemain, Louise fut exacte à venir visiter Montmouth, & à déposer dans la grotte, le pain, le lait & des légumes. Ah ! Louise, vous êtes bien jolie aujourd'hui : vos couleurs sont plus fraîches & plus vives que celles de ces roses que vous portez à votre corset. — C'est qu'il étoit plus tard qu'à l'ordinaire, j'ai craint que vous ne vous impatientiez, & j'ai couru. — Comme elle a chaud ! souffrez que j'essuie moi-même ce front charmant. — Vous êtes bien bon, Monseigneur. — Et le Duc passoit sur le visage de Louise un mouchoir, & Louise se laissoit faire. -- Vous ne vous imaginez pas, belle Enfant, tout le mal que vous m'avez fait cette nuit. — Moi, Monseigneur, j'étois bien éloignée de le vouloir. — Hier vous m'avez rendu témoin des caresses que vous receviez de Charles ; avez-vous pu penser que je verrois son bonheur sans envie ? — J'ai cru au contraire, Monseigneur, que vous auriez du plaisir à me voir bien

aise ; mais puisque ces caresses vous affligent, cette après-dînée nous irons Charles & moi d'un autre côté. — Vous me fuirez ! — Il le faudra bien, puisque je vous chagrine si innocemment. — Il faut donc que vous receviez les embrassemens de Charles ? — Il y a bien long-tems, Monseigneur, que je lui ai donné le droit de m'en faire. — Que voulez-vous dire ? — Qu'il y a bien long-tems que nous nous aimons, & cela dit tout. — Je gage que ce bouquet vient de lui. — Tout juste, c'est lui qui l'a placé là, après avoir ferré mon lacet. — Et votre pere permet toutes ces libertés ? — C'est devant lui que tout cela se passe. — L'heureux Charles est donc bien voisin de votre habitation ? — Il loge chez-nous. — Est-il votre parent ? — Non, c'étoit un orphelin, que mon pere a retiré jeune chez lui, qui a vécu pendant son enfance avec moi comme un frere, & qui vit maintenant en homme prêt à devenir mon époux ; il en est si certain, qu'il est de la plus grande tranquillité, & qu'il regarde comme sien tout ce qui est à mon pere & à moi. — Ainsi donc je ne puis me flatter de tenir dans votre souvenir une

place distinguée ? — Je vous l'ai dit, Monseigneur, après Charles vous êtes ce que j'aime le mieux.

L'entretien avoit duré long-tems, & pendant ce tems Louise ne s'étoit point apperçue que le ciel se couvroit, que les nuages s'abaissoient, & que les vents se taisoient. Un coup de tonnerre annonça l'orage ; une pluie abondante la retint. Elle vouloit retourner, elle étoit attendue. — Monseigneur, disoit-elle, laissez-moi partir. — Mais il pleut, c'est un torrent — Je vois d'ici, l'inquiétude mortelle de mon pere, & celle de Charles. Ils me cherchent sans doute, ils me croiront perdue. — Ne le croyez pas ; dans ces moments ils sont retirés chez vous & s'imaginent bien que vous aurez gagné un gîte sûr. — Vous ne connoissez, je le vois bien, ni Charles, ni mon père. Ah ! comme ils pensent à moi, à présent ! — Mais moi, belle Louise, j'ai un cœur comme eux. Je ne vous laisserai point partir affronter l'orage. Voyez quel déluge d'eau couvre déjà la plaine.. Je suis trop heureux de vous posséder. Vous partagerez avec moi ces fruits & ces mets que je reçois de vous tous les jours. Ma grotte, dans ces

momens où le ciel obscurci la rend plus hideuse, me paroîtra plus brillante que jamais. Reposez-vous : souffrez que je vous présente moi-même ce lait.

Louise s'étoit assise & souffroit que le Duc la servît avec tout l'empressement de l'amour. Charles, dès le commencement de l'orage, inquiet de ne point la voir revenir, avoit pris un cor, une grande cape, & avoit battu la prairie. Il avoit enfin porté ses pas vers la grotte, & là il avoit recommencé à sonner du cor. Louise entendit ce son. — Je l'avois bien prévu, dit-elle au Duc, on me cherche ; c'est Charles : laissez-moi partir ; il peut passer ici près, je ne voudrois point qu'il vous apperçût. — Restez, Louise, restez, puisque ma conservation vous est si chere. Il seroit tenté de voir la grotte où vous vous êtes retirée, & m'y trouveroit. — Bon Dieu ! que vous me faites du chagrin ! pourquoi vous ai-je cru ? — Charles s'approchoit, il étoit auprès de la grotte ; il sonna encore une fois. — Il est là, dit Louise, il va nous découvrir ; cachez-vous ; fermez la porte. — Comme le Duc alloit prendre cette précaution, Charles se présenta, Louise jetta un cri ; Charles

recula deux pas en appercevant un étranger auprès d'elle qui alloit fermer la porte. — J'avois beau vous chercher, Louise, vous preniez des précautions pour n'être pas découverte. J'étois bien sot. Vous me voyez tout en nage, & vous ici, avec un étranger.—Et se tournant vers le Duc : Qui es-tu, toi ? que fais-tu ? où vas-tu ? sors d'ici. — Je vais, dit le Duc, je vais où il me plaît... L'orage m'a forcé de m'arrêter ici, j'y ai trouvé Louise ; nous causions en attendant le beau tems. — Il sied bien à un charbonnier de craindre la pluie. Allons, Louise, voilà votre cape, suivez-moi. — Mais elle ne pourra marcher ; voyez l'eau couvrir toute la plaine. — J'ai de bons bras, & son poids me paroîtra toujours léger. Allons Louise, venez ; & toi va-t-en aussi : si je te retrouve ici demain, tu verras. Maraud, s'écria le Duc, dans un autre circonstance, je te ferai repentir. — Moi, repentir ; je n'ai jamais craint personne. — Louise effrayée, prend Charles par la main : eh bien, Charles, allons-nous-en. Laissez cet étranger, peut-être est-il plus respectable que vous ne croyez. —Quand il seroit le Duc de Montmouth, je m'en

mocque, dit Charles. — Le Duc de Montmouth, reprit Louise, que vous a-t-il fait ? — Rien, je ne le connois pas. — Et comment pouvez-vous supposer qu'un Duc soit sous l'habit d'un charbonnier ?— C'est qu'on a mis sa tête à prix ; c'est qu'il se travestit de toutes les manières pour n'être pas reconnu ; c'est qu'il y a dix mille guinées à gagner pour celui qui le livrera. Celui ci pourroit bien être Montmouth ; si je le savois. — Que feriez-vous, Charles ? — Je le garrotterois à l'instant même, je le menerois à la Ville prochaine, j'aurois débarrassé l'Etat d'un perturbateur. — Quoi ! vous vous chargeriez d'une action aussi infame ? — Oui, si c'étoit celui-ci ; son audace me déplaît. Je ne sais qui me tient de l'emmener toujours, quitte à rendre si je me trompe. — N'en faites rien, s'écria Louise, laissez à d'autres le soin de s'inquiéter des ennemis de l'Angleterre. Charles, allons-nous-en. — Mais vous souffrez, Louise ; non, ceci n'est pas naturel .... Louise, me tromperiez-vous ?—Non, mon ami ; allons-nous-en. — Non, je veux l'emmener. — Eh bien, reprit Montmouth, c'est Montmouth lui-même, c'est

ton Prince. Auras-tu l'insolence de mettre ta main sur lui ? Auras-tu la bassesse de le dénoncer ? Viens plutôt enfoncer dans son sein mille coups de poignard. — Est-ce bien vrai, Louise ? — Puisqu'il l'a dit : oseras-tu mon Ami commettre un crime ? — Non Louise, non Monseigneur, soyez tranquille. Restez ici, je suis fâché que votre sûreté exige que vous vous cachiez dans les réduits les plus solitaires. Qu'est-ce qui a pourvu à votre nourriture ? — Louise. — Et vous ne m'en avez rien dit, Louise ? — Mon Ami, c'étoit le secret du Prince. — C'eût été le mien, des secrets à son ami ! Cela n'est pas bien. Ce sera moi, Monseigneur, qui dorénavant me chargerai du soin de pourvoir à votre subsistance. Je conviens que ma présence vous sera moins agréable que la sienne. Nous viendrons quelquefois vous visiter ensemble.

Ainsi se termina une entrevue qui auroit pu être funeste au Duc ; & causer bien du chagrin à Louise & à Charles même. Ce dénouement fut salutaire à Montmouth, il le tira de la langueur à laquelle le penchant qu'il avoit pour Louise sembloit l'accoutumer. Seul, en-

nuyé & ne voyant plus l'aimable païsanne que de loin en loin, il forma le projet de tenter une réconciliation avec le Roi. Il lui écrivit une lettre très-soumise, par laquelle il lui demandoit pardon de toutes ses imprudences. La lettre écrite, l'embarras étoit extrême pour la faire parvenir jusqu'au Roi. Il jetta les yeux sur Charles; mais il n'étoit pas sans défiance à son égard. Sir Charles, lui dit-il, j'ai une grace à vous demander. Demain faites ensorte que ce soit Louise qui vienne à votre place, m'apporter ma nourriture; qu'elle vienne toute seule.— Toute seule, Monseigneur! — Oui, Sir; je ne suis point un monstre. Je saurai la respecter. J'ai un secret de la plus grande importance à lui confier. Il y va de mes jours. — Elle viendra, Monseigneur, elle viendra seule. Je compte sur votre délicatesse. — Vous pouvez y compter.

Louise vint : le Duc lui confia le projet de sa lettre; mais comment la faire parvenir au Roi! — Charles, dit-elle, s'en chargera. Il a du courage, il a de l'esprit, il est honnête homme, & puis je lui défendrai de parler. — Il ne parlera pas? — Mais non, Monseigneur.

donnez-moi votre lettre, je la porterai moi-même ; Charles m'accompagnera à Londres, sans savoir ce que j'y vais faire. Je me jetterai aux pieds du Roi, je lui demanderai une audience particuliere, & puis je lui remettrai votre lettre : quoiqu'il puisse en arriver, comptez, Monseigneur, que Charles & moi ne découvrirons point le lieu de votre retraite. — Vous me rassurez, aimable Louise. Voilà ma lettre ; mon sort est entre vos mains ; & je m'y livre avec confiance. — Demain matin, sans plus tarder, je partirai. Mon Père viendra lui même vous apporter votre nourriture. Mon Pere est vieux, il ne voit personne, & il suffit de lui recommander le secret. Je me croirai bien heureuse, Monseigneur, si je puis réussir. — Je vous devrai, belle Louise, la vie, le repos, & mon état ; attendez tout de ma reconnoissance.

Louise revenue chez elle, remit à son pere le soin de pourvoir à la nourriture du Duc, & exigea son serment de n'en jamais parler. — Charles, dit-elle, il faut venir à Londres avec moi, demain. — Pourquoi faire ? — De grandes choses. Mais ne me questionne pas, mon

Ami. J'ai promis le secret, & c'est sacré. — Monseigneur a donc bien peu de confiance en moi? — Ce n'est pas cela, mon Ami, dit Louise en plaisantant, c'est qu'il est bien plus doux de dire un secret à une jolie femme, qu'à un homme. — Treve de plaisanterie, Louise.— Oui mon Ami, point de plaisanterie, & partons.

Les voilà partis; les voilà arrivés à Londres; les voila s'emparant des deux côtés de la porte de l'antichambre du Roi, & criant, aussitôt que Charles II parut, Sire, audience, Sire, un moment d'audience. Nous avons dit que Louise étoit jolie; elle parut plus jolie encore à la Cour, où on ne rencontre gueres des minois de paysannes. Le rôle de suppliante qu'elle jouoit, la naïveté de ses expressions intéresserent tout le monde. On s'attroupa autour d'elle; elle refusa de parler en présence de la Cour, & demanda une audience secrete. Charles II l'introduisit lui-même dans son cabinet: & là, se jettant à ses genoux elle lui remit la lettre du Duc.

Le Roi qui aimoit tendrement son fils, fut pénétré de joie en lisant cette lettre. Il demanda à Louise dans quel lieu le Duc

s'étoit caché. Sire, dit-elle, il n'y a que Charles & moi qui le sachions, & personne n'en saura jamais rien. Nous avons promis le secret. — Le Roi, frappé de cette fermeté n'insista pas davantage: mais qui a pris soin de lui dans l'abandon total où il a été réduit ? — Sire, le ciel, & moi. — Vous ? — Oui Sire. Du lait, de la crême, des légumes, du pain, voilà depuis qu'il s'est éloigné de la Cour, quelle a été sa nouriture ; & j'ai été assez heureuse pour vous conserver ce Prince qui vous aime, & vous demande sa grace ; Sire, voudriez-vous la lui refuser ? vous êtes bon Roi ; vous serez bon Père. — Vous pouvez lui dire que je lui accorde volontiers sa grace : & voici un écrit qui garantit ma promesse. Le Roi avoit mis pour condition, que s'il vouloit se rendre digne de sa clémence, il falloit se remettre entre les mains du Sécretaire d'Etat, & prendre la résolution d'avouer tout ce qu'il avoit fait.

Louise ennivrée de joie, retourna dans sa chaumiere ; & avant d'entrer chez elle, courut visiter Montmouth, qui l'attendoit dans les transes de l'impatience. Mais dès qu'il eut lu la lettre du Roi, il pria

Louiſe de retourner ſur ſes pas à Londres. Voici, dit-il, la réponſe que je fais au Roi. — C'eſt de ce qu'il décidera que dépendra ma grace. Gardez-moi le ſecret juſques-là. Que de peines je vous donne ! belle Louiſe. J'abuſe de la bonté de votre ame. — Non, Monſeigneur, uſez-en. Je ſuis payée d'avance, par le plaiſir que j'ai à vous obliger.

Louiſe partit le lendemain, & remit au Roi la réponſe du Duc, qui portoit ſpécialement qu'il ne feroit aucun aveu, avant d'avoir obtenu ſon pardon dans les formes. Le Roi remit à Louiſe le pardon que le Duc demandoit. Le Duc revint à la Cour, écrivit & ſigna une lettre telle que le Roi l'exigeoit, où l'aveu de la conſpiration étoit clairement énoncé.

Louiſe & Charles l'avoient ſuivi à Londres, pour être témoins du plaiſir que le retour du Duc feroit à la Cour. Ils venoient lui faire une viſite ; & ils le trouverent ſombre & agité. Qu'avez-vous, lui dit Louiſe, vous n'êtes pas content ? — Non, ma chere Enfant. — Et il lui apprit l'aveu qu'il venoit de faire au Roi, de la conſpiration. — Cela n'eſt pas bien, dit Louiſe ; je vous avois donné, moi,

ſimple payſanne, d'autres exemples. L'aſſurance d'obtenir votre grace, ne devoit pas plus vous engager à trahir ceux de votre parti, que l'offre d'une grande ſomme d'or, ne devoit me porter à trahir votre ſecret. — Vous avez raiſon, Louiſe, mes remords me juſtifient à vos yeux, & je vais faire une démarche qui ſauvera tous mes amis. — Il pria le Roi de lui remettre ſa lettre. Le Roi lui répondit qu'il n'avoit aucun deſſein de la garder contre ſa volonté, de peur qu'il ne répandît dans le public, qu'il avoit été forcé de l'écrire ; mais qu'il lui donnoit juſqu'au lendemain pour conſidérer à quel riſque une pareille demande l'expoſoit. Le Duc ayant perſiſté dans ſa demande, en lui remettant ſa lettre, le Roi lui ordonna de quitter l'Angleterre.

Vous voilà encore malheureux, dit Louiſe ; mais j'aime mieux que vous deviez votre infortune à une belle action, que votre bonheur à une perfidie. Dans quelques lieux que vous ſoyez, ſouvenez-vous de Louiſe qui ſe ſouviendra toujours de vous. — Le Duc ſe retira en Hollande.

Le Duc d'Yorck ayant ſuccédé en

1685, à son frère Charles II, l'ambition de Montmouth se réveilla & le précipita dans cette malheureuse expédition du 5 Juillet, où son parti fut totalement ruiné par la bataille de Sidgemoor. Sauvé du champ de bataille, le Duc s'éloignoit; mais il fut bientôt rejoint par les vainqueurs, qui le trouverent dans un fossé couvert de fange, le corps épuisé de fatigue & de faim. Montmouth ne put retenir ses larmes, lorsqu'il se vit arrêté: un rayon d'espoir lui inspira le dessein d'écrire la lettre suivante au Roi Jacques.

SIRE.

«Peut-être que votre Majesté croira que le malheur où je suis tombé, me pousse à lui écrire, mais j'ose l'assurer qu'un de mes plus cruels déplaisirs est celui de l'avoir offensée. Depuis la mort du Roi, je n'avois point du tout pensé à prendre les armes. M. le Prince d'Orange & Madame la Princesse peuvent en rendre compte à votre Majesté, mais j'ai eu le malheur de rencontrer des personnes malicieuses, qui m'ont fait une peinture si horrible de votre Majesté, que j'aurois cru commet-

tre un crime, de ne me pas révolter contre elle ».

« Le principal but de cette lettre, est de supplier Votre Majesté de m'accorder la faveur de la voir, & de parler quelque-tems avec elle, parce que j'ai a lui dire des choses qui peuvent rendre son regne heureux, & que cette vue la convaincra de l'affection que j'ai pour elle, & de la sincérité de mon repentir; je ne saurois m'expliquer plus clairement, parce que cette lettre doit être lue par mes Gardes ».

« Je finirai cette lettre, en suppliant Votre Majesté de croire que je ne prétens m'excuser devant elle, que par une reconnoissance sincere de ma faute, & par l'horreur extrême que j'ai pour ceux qui m'y ont fait tomber. J'espere, Sire, que Dieu touchera votre cœur de compassion, comme il a touché le mien de reconnoissance & de repentance, & que je vivrai pour passer le reste de mes jours à votre service; si j'osois seulement dire un mot vous en seriez convaincu, mais ce mot est d'une si grande importance, que je n'oserois le hazarder. C'est pourquoi, Sire, je supplie encore une fois

Votre Majesté que je puisse avoir l'honneur de lui parler, afin qu'Elle ne puisse plus douter quelle passion j'ai d'être toute ma vie, de Votre Majesté, Sire, le très-humble & très-obéissant serviteur & sujet ». MONTMOUTH.

La Reine Douairiere qui aimoit le Duc & plaignoit ses infortunes, obtint du Roi qu'il lui accorderoit une Audience, en présence de deux Secrétaires d'Etat. Le Duc fut amené devant le Roi, & après avoir satisfait aux différentes questions qu'on lui fit, il avoua qu'il méritoit la mort ; mais il pria Sa Majesté de ne point user de son droit : envain le Duc rappella sa naissance & représenta au Roi que c'étoit son propre sang qu'il alloit répandre, Jacques fut inflexible, & répondit à Montmouth qu'il plaignoit son destin, mais que sa sûreté & la tranquillité de l'Etat ne pouvoient permettre que son crime demeurât impuni ; le Roi signa en effet aussitôt l'Arrêt de sa mort.

Nos lecteurs n'ont pas oublié Lady Shafstbury. Montmouth avoit repris sa chaîne, & à la mort de Charles II, elle l'avoit engagé à la révolte, & l'avoit

réuni au Comte d'Argile; sur la nouvelle de la détention du Duc, elle s'étoit sauvée, & avoit quitté l'Angleterre. Nous ne rappellerons point ici Louise, aussitôt qu'elle eut appris l'empriſonnement du Duc, elle accourut à la Tour, importuna les Gardes, & réussit à faire parvenir à Montmouth, un billet. Le Duc fut touché d'un désintéressement si rare, lui fit donner des assurances bien tendres de son souvenir, lui envoya son portrait, & lui assura & à Charles une pension de six cens guinées; Louise s'éloigna fondant en larmes, d'une Ville qui alloit être souillée par la mort du Duc qu'elle aimoit.

Le dix-huit Juillet, entre neuf & dix heures du matin, le Lieutenant de la Tour fit avertir Montmouth de descendre. Trois Evêques & deux Docteurs l'attendoient pour l'exhorter dans ces derniers instans; les Evêques monterent avec le Duc dans un carrosse, qui les conduisit au lieu de son supplice. Montmouth étant arrivé au pied de l'échaffaud, déclara qu'il n'avoit pas dessein de beaucoup parler, & que ce qu'il avoit à dire, étoit qu'il mouroit protestant & pénétré de

repentir pour tous les péchés qu'il avoit commis.

Il fit alors approcher l'Exécuteur, & lui donna six guinées, afin qu'il ne le fît pas souffrir; mais cette précaution fut inutile, car le Bourreau lui donna cinq coups avant de lui couper la tête: on a même assuré que ce malheureux Prince au troisieme coup, ayant regardé le Bourreau, celui-ci laissa tomber sa hache, en disant qu'il ne savoit plus ce qu'il faisoit, & qu'il lui étoit impossible d'achever. Les Scherifs lui donnerent ordre de continuer: deux coups de hache ayant été encore inutiles, il fut obligé de couper la tête avec son couteau.

Aussitôt après l'exécution, le corps du Duc fut embaumé, & transporté dans la Chapelle du Palais.

Telle fut la fin du Duc de Montmouth, que plusieurs bonnes qualités auroient rendu digne d'un meilleur sort, s'il ne les eut pas flétries par une ambition & une foiblesse qui ont peu d'exemple.

# *QUATRIEME CLASSE.*

## ROMANS D'AMOUR.

### LE DÉPIT ET LE VOYAGE.

CET Ouvrage, qu'on ne trouve plus chez les Libraires, parut il y a environ douze ans; on le donnoit comme un Poëme, parce qu'il étoit tout en vers; mais originairement il étoit en prose mêlée; l'Auteur n'avoit voulu faire qu'un Roman; il avoit gardé son secret. Le premier manuscrit étoit resté dans son porte-feuille; il a bien voulu nous le remettre, & nous en faisons usage.

QUAND on ne veut que briller dans le monde,
Plaire aux esprits que ce monde a gâtés,
Fixer sur soi tous les yeux à la ronde,
Et subjuguer les plus rares beautés,

Il ne faut pas qu'un air honnête & sage
Annonce un cœur délicat & constant,
Ni débiter ces mots du vieux langage,
Qu'on a proscrits avec le sentiment.
L'impertinence est le ton à la mode;
Les airs légers sont le premier talent;
Rien de plus sûr, & rien de plus commode.

Ces maximes s'étoient imprimées dans la tête de M. Damis, mais imprimées de maniere qu'il croyoit qu'il ne pouvoit y avoir pour lui, d'autre regle de conduite; il est vrai que depuis qu'il avoit été lancé dans le tourbillon, il n'avoit pas vu un seul jeune-homme avoir un procédé honnête avec les femmes; & il savoit, par ces preuves qui sautent aux yeux, que ces petites horreurs familieres leur valoient bien des triomphes. Quand on est jeune, il est naturel qu'on prenne des succès pour des autorités; il faut pourtant avouer que ces adolescens merveilleux, que Damis prenoit pour ses modeles, conservoient encore un peu de ces graces, de cette noblesse, de ce ton d'esprit, de ce respect apparent, qui autrefois justifioient les femmes; & que M. Damis n'avoit rien de tout cela: il étoit laid,

il étoit sot, il étoit brutal, & il avoit cet air bas, qui annonce une âme méchante.

Pour la naissance, & même pour l'honneur,
Son appanage étoit encor plus mince ;
Mais de l'audace & des airs de bonheur,
Il en avoit autant & plus qu'un Prince . . . .

On se dira sans doute :

Quel art puissant le rendoit maître d'elles !
Il se vantoit : c'est leur plus grand écueil.
Un indiscret peut troubler cent cervelles ;
Et qui se vante est sûr d'un doux accueil.

N'exagérons point, & ne plaçons pas *les Petites Maisons* si régulièrement au centre du grand monde, qu'on n'y puisse trouver que des folles ; s'il est vrai & trop vrai que l'indiscrétion soit un aimant d'un effet très certain ; il est également vrai que l'on n'approuve pas toutes les modes qu'on suit, que l'on condamne ses maîtres qu'on imite ; qu'au fond d'un cœur encore honnête, il existe une haine secrete pour l'impertinent que l'on couronne ; qu'on voudroit bien qu'une Loi nouvelle abolît les Tributs de la Renom-

mée, & rétablît l'innocence de l'amour. Mais le monde a parlé : ſon empire eſt plus puiſſant que celui de la beauté, & ſa loi eſt très poſitive. On ne plaira plus par les graces, on plaira par les vices ; point de triomphe, ſi l'on n'eſt eſclave de l'uſage ; point de réputation du moins, & il faut de la réputation ; que fera dans cette extrêmité, une femme qui raiſonne encore un peu ?

Elle ne peut s'honorer d'un Amant
Qui n'eſt point fat, ou ne feint pas de l'être.

Que fera-t-elle, ſur-tout ſi le beſoin d'aimer contrarie les devoirs de ſon état, elle ſentira qu'il faut vivre pour ſoi & pour les autres, & que puiſqu'il y a des amans de toute eſpece,

Il en faut deux inévitablement,
Un pour charmer, & l'autre pour paroître.

C'étoit le parti qu'avoit pris la tendre, l'indocile, la ſenſible Eglé. Le beau Lindor l'avoit charmée, elle n'avoit une ame que pour lui, & cette ame étoit ſi remplie de ſon image, qu'aucune autre ne s'y pouvoit graver ; mais il y a des

accommodemens avec le monde. Cacher Lindor, & feindre d'aimer le vilain Damis, étoit un moyen d'arrangement ; celui-ci étoit si indiscret, qu'elle n'avoit pas beaucoup à faire pour l'afficher, & sous cette affiche elle pouvoit jouir en secret de la révolte de son cœur. Cette combinaison étoit sûre ; malgré cela, je doute, moi qui l'ai bien connue, qu'elle eut été bien loin dans la carriere de l'hypocrisie ; mais voici un incident qui la favorise. Le pere de Lindor ordonne un voyage à son fils, celui-ci croit qu'Eglé mourra de son absence ; Eglé qui connoit ses devoirs, & qui sent qu'elle y manqueroit bientôt sans ce favorable voyage, remercie le sort, en pleurant ; & promet à Lindor d'être toujours fidele. Ce n'est pas un faux serment, elle l'aimera toujours & n'aimera que lui ; mais Damis pourra se vanter d'être aimé, elle ne démentira point ses airs ; il l'affichera, se montrera avec elle ; la dette sera payée, & le cœur ne sera pas compromis ; rien de mieux arrangé, ce train de vie lui paroit d'abord pénible ; la réflexion soutient son courage : elle s'accoutume aux défauts de Damis, elle feint d'être épriſe, il

eſt completement trompé. Mais Lindor annonce bientôt ſon retour, le cœur d'Eglé palpite, les traits de Damis deviennent horribles; il n'y a plus moyen de le ſouffrir; l'amour reprend ſon empire, une lettre de Lindor lui rend tous ſes droits. Quelle lettre! donnons-en une foible idée.

Dans cette épître, on ne voit point ces tours,
Ces jeux d'eſprit qui font honte aux amours:
Plus d'un Amant, amoureux ſans tendreſſe,
Les fait briller dans ſon ſtyle apprêté:
De leur éclat le cœur n'eſt point flatté.
Il faut écrire avec délicateſſe;
Mais trop d'eſprit eſt pure vanité....
Je ne ſais point ſi la coquetterie
A des plaiſirs capables de charmer;
Mais je ſais bien qu'au printems de ma vie,
Le plus grand bien pour mon ame attendrie,
L'unique bien que je puſſe eſtimer,
Etoit de lire un billet de Julie:
Elle écrivoit comme l'on doit aimer.

Cette lettre annonçoit le retour comme très prochain, mais on meſure juſqu'au dernier moment, l'eſpace qui ſépare de

l'objet aimé ; l'impatience, le trouble, la langueur se succédoient, & rempliſſoient ſi bien ſes momens, qu'a peine au bout de vingt-quatre heures s'apperçut-elle qu'elle riſquoit d'oublier l'Univers pour ſon amant ; elle alloit commencer à réflechir ſérieuſement ſur cet abandon:

Au même inſtant, on apporte un billet;
Il eſt ſigné de la main qu'elle adore :
Avant deux jours, elle verra l'objet
Que ce moment lui rend plus cher encore.
Tranſports charmans d'un amour ſatisfait,
Que l'on doit plaindre un cœur qui vous ignore!
D'Eglé bientôt le beau front ſe colore ;
Et dans ſes yeux éteints par la langueur,
Du plus beau jour naît la brillante aurore :
Rien n'embellit autant que le bonheur.

Mais voici bien un coup de tête, un vrai caprice de femme ; tandis que le cœur palpite, l'eſprit s'échauffe, l'imagination s'égare : elle a paſſé vingt quatre heures dans la ſolitude ; le ſentiment du bonheur lui donne une gaîté, une vivacité, une ſorte d'exaltation bien favo-

rable à la beauté ; il faut que le monde puisse la contempler dans cet état aimable ; on n'enfouit point le trésor d'une humeur charmante ; on n'éteint point dans la retraite le feu de vingt saillies. Elle sortira, se montrera dans vingt maisons brillantes, elle y éclipsera toutes les femmes, c'est sa résolution. Dans ce moment on annonce Damis, elle n'est point brouillée avec lui, & dans la disposition où elle est, elle ne peut surement se brouiller avec personne. Elle le hait, elle ne le reverra plus ; elle lui donnera, s'il le faut, le congé le plus formel, mais ce ne sera pas avant le retour de Lindor ; au contraire elle va passer la soirée à l'agacer, à l'animer, à l'enchanter ; il paiera par les regrets qu'elle lui prépare, les ennuis qu'il lui a donnés.

Damis entre : il est reçu avec des graces toutes nouvelles, on ne lui laisse pas le tems de parler des impressions qu'elles produisent, encore moins le courage de rappeller je ne sais quelle querelle qu'on lui a faite deux jours auparavant. On lui propose la comédie, la promenade, des visites, un souper très agréable ; il

accepte tout, il eſt ravi, entraîné, il n'a point d'expreſſions pour rendre le plaiſir de ſes yeux, le ſentiment de ſon cœur, à peine a-t-il le tems de préſenter la main ; on eſt déjà parti.

C'eſt à la comédie que l'on va porter cette humeur brillante, ce fond de gaieté, ces prétentions ſi bien fondées d'attirer tous les regards, d'obſcurcir toutes les femmes ; que la ſurface ſur laquelle voltige l'imagination eſt aiſée a troubler ! que l'eſpoir des plaiſirs eſt trompeur ! Dans la piece que l'on jouoit il y avoit une ſcene qui ſembloit toute priſe dans ſa ſituation ; c'étoit une femme qui attendoit le retour d'un amant, qui oublioit avec un fat qu'un pareil moment eſt celui de la ſolitude, & non de la coquetterie, elle en étoit punie. Eglé réfléchit, devient triſte, ſe condamne. Damis, le ſpectacle, tout ce qui l'entoure lui devient inſupportable. Elle voudroit être enlevée par la furie, tranſportée dans ce cabinet où elle a laiſſé, pour ainſi dire, le ſentiment de ſon devoir, & le ſouvenir de ſon amant.

Du tendre amour telle eſt la loi puiſſante ;
Tel eſt le droit dont il jouit le mieux ;

Que malgré nous notre ame eſt mécontente,
Lorſqu'un moment elle trahit ſes feux.
Quelque plaiſir que l'eſprit lui préſente,
Joignez-y même un ſéduiſant éclat;
Elle repouſſe une chaîne brillante:
Plus on l'excite, & plus elle combat.
Malgré nos mœurs, être tendre & conſtante,
Sera toujours ſon véritable état.

La révolution qui ſuivit, n'étonnera point les femmes ſenſibles. Eglé ne peut plus ſe ſouffrir au ſpectacle, à peine a-t-elle la force de préparer ſa déſertion; elle entraîne Damis, elle répond mal à un mot, plus mal à un reproche, plus mal à une menace; elle en fait de plus poſitives, le nuage groſſit, l'éclair brille, la foudre tombe; querelle en forme, rupture prononcée, confirmée, jurée à jamais. Eglé ſort de ſa loge, vole dans les corridors, fait appeller ſes gens, ſe jette dans ſa voiture, & revient chez elle pour y jouir d'un repentir qui lui rend ſon bonheur.

Il n'eſt donc plus de fat qui nous obſede;
Non, de l'erreur l'amour eſt le remede:

La belle Eglé va bien changer de ton,
Et nous allons jouir de sa raison.
Raison de femme est chose assez légere ;
Je le conçois ; mais quand l'amour l'éclaire,
La femme pense, & souvent mieux que nous.
Rendons justice ; il n'est rien de plus doux.

Dans cet état, l'amour ne devroit-il pas avoir pitié d'un sexe qui n'est léger que parce qu'il est foible, & qui revient à lui avec tant de bonne foi, avec tant de honte après l'erreur d'un court égarement. Hélas ! non : l'amour impitoyable trompe son espérance par son repentir même ; il lui donne un moment la sécurité, pour jouir mieux du désespoir qu'il lui prépare.

Quand Philomele enchante nos boccages,
Que les zéphirs écartant les nuages,
Rendent la nuit plus pure que le jour,
Un tendre Amant, près de joindre sa belle,
Ne pense pas qu'ainsi que Philomele,
Il va bientôt, par un affreux retour,
Voir succéder la tempête cruelle,
A cette nuit qui flatte son amour.
Nous sommes nés pour les incertitudes ;

Je vois par-tout les fauſſes inquiétudes,
Pour le bonheur il n'eſt point de garans,
Et notre ſort eſt l'image du tems.
Celui d'Eglé va bientôt nous l'apprendre.
Dans ſon ſommeil, mille ſonges charmans
Ont peint les feux de l'Amant le plus tendre:
Sommeil bien court, cent fois interrompu.
Le jour eſt loin; Lindor eſt attendu:
L'heure trop lente en vain trompe ſa flamme;
L'illuſion trompe encor mieux ſon ame:
A chaque inſtant, des phoſphores légers
Lui font goûter des plaiſirs menſongers;
Elle croit voir, elle croit reconnoître
Le cher objet.... Délicieux moment!
De ſon tranſport ſon cœur n'eſt plus le maître.
L'erreur s'enfuit; mais l'eſpoir conſolant
Vient remplacer un plaiſir ſi touchant.
Demain, du moins, on le verra paroître:
Penſer à lui, c'eſt le rendre préſent.

Hélas! il ne paroîtra pas. A ſon réveil elle apprend qu'il eſt arrivé, ou plutôt elle eſt réveillée par cette nouvelle, car elle a ordonné qu'on ne dormît pas, qu'on s'informât du moment heureux... Le domeſtique fidele ne craint point d'interrompre ſon ſommeil, il a jugé qu'elle ne

ne dormiroit pas. Il eſt remercié, il eſt récompenſé... Qu'on ouvre mes fenêtres ; eſt-il jour ? ah ! non, il eſt nuit encore... Qu'on allume des bougies. — Madame, ne veut donc pas repoſer ? elle ſera demain incommodée. — Non, j'ai repoſé déjà ; le ſommeil m'a ſurpriſe de bonne heure. J'ai des lettres à écrire, je verrai du moins ; allumez des bougies, & laiſſez-moi.

On obéit, & l'on ſort. Bientôt le ſang bouillonne ; le cœur bat avec une inconcevable vivacité ; la tête s'échauffe ; elle ſe trouveroit mal, ſi elle reſtoit en place.

Au point du jour, plus belle que la roſe,
Belle des feux dont brille le deſir,
Elle ſe leve, & tandis qu'on repoſe
Elle ſe livre au ſoin de s'embellir.
De ſes beaux yeux elle paroît contente ;
Dans ſon miroir elle voit le plaiſir ;
Lindor bientôt ſur ſa bouche brillante
Verra l'éclat d'une fleur ſéduiſante ;
Par un baiſer il voudra la cueillir.

Hélas ! Lindor ne viendra point. Quoi ! l'abſence auroit-elle exercé ſon empire

sur le plus tendre des amans ? Non, Lindor toujours plus amoureux apportoit dans son cœur tous les sentimens, tous les hommages de la tendresse ; impatience, desir, sécurité ; mais un zele homicide, un indiscret barbare a versé dans son cœur le poison mortel de la jalousie. La révolution est prompte, un trait part moins vîte que la plume d'un amant jaloux, il trace ces mots terribles :

Je ne vivois que pour être fidelle,
Je vous croyois aussi tendre que belle ;
A mon retour, je suis désabusé ;
L'illusion pouvoit être éternelle :
Heureusement, vous n'avez pas osé
Me faire encore une injure nouvelle :
De votre Amant confirmez le bonheur,
Pour dernier gage offrez-lui mon erreur ;
Elle fut douce, elle devient cruelle ;
Vous l'apprendrez bientôt par mon malheur.

Je laisse à l'Ecrivain confiant qui croit qu'on peut tout peindre, de rendre l'état d'une femme sensible qui reçoit un pareil billet, au lieu du billet plus tendre qu'elle a lieu d'espérer, ou de l'amant que ses vœux appellent après une absence

de deux mois ; je me borne à faire agir Eglé, ſes mouvemens peindront ſon déſeſpoir Elle n'écrit point, parce que ſes idées ſont confuſes, parce que ſon déſordre eſt extrême, parce que la plume tomberoit de ſes doigts ; elle ne pleure point, parce que le cœur eſt gonflé, parce que la tête eſt perdue, parce qu'elle ne penſe plus, & qu'il faut penſer pour pleurer ; elle ſe leve, marche dans ſa chambre, porte la main au cordon de ſa ſonnette, demande une voiture, la plus prompte, la plus voiſine de ſa maiſon, enfile l'eſcalier, ſe promene dans la cour, va dix fois à la porte, ſe jette dans une voiture de place qui ſe préſente, ne veut être ſuivie de perſonne, & ſe fait conduire chez Lindor.

Nous allons du moins la ſuivre. Plus diſcrets, plus ſenſibles que ſes gens, nous ſerons de dignes témoins du plus touchant entretien ; nous verrons couler les larmes les plus pures, nous verrons ce qu'il y a de plus rare & de plus intéreſſant ſur la terre, la beauté coquette & coupable retrouver dans le repentir tous les charmes de l'innocence : mais non, le Ciel même ne peut nous pro-

curer ce spectacle intéressant ; & nos vœux vont être déchus comme ceux d'Eglé. Lindor est parti. Elle arrive : on la connoît, on la respecte, on soupçonne ses desseins en la voyant paroître ; on n'ose l'instruire, on la laisse monter, pénétrer dans les appartemens, on attend d'être interrogé : elle n'ouvre pas encore la bouche, elle continue sa recherche, elle feint de croire que Lindor s'amuse de son inquiétude ; mais dans le fond de son cœur une voix parle, une voix terrible lui dit : *Il t'a prévenue* ; *tu ne le verras plus, tu n'es pas digne de le revoir !* Elle s'arrête enfin, ses regards troublés précedent la question qu'elle doit faire ; un soupir profond prévient la réponse qu'elle craint d'entendre : *Quoi ! que me laissez-vous entrevoir ! Lindor est parti !* Oui, Madame. *Il est parti !* ... *Parti pour long-tems !* Oui, Madame. *Sait-on où il est allé !* Non, Madame. *Ah Ciel !* ... Tomber dans un fauteuil, rester sans connoissance, revenir à la vie pour retomber dans le néant, pour ne rien distinguer, ne rien penser, ne rien sentir : telle est sa situation.

Ainsi l'Amant qui la rendoit heureuse,

Qui tous les jours savoit la prévenir,
Qui ne vivoit que par ce seul plaisir,
Rougira donc d'une chaîne honteuse;
Et son devoir sera de la haïr.....
De ses regrets l'amertume est affreuse,
Et rien n'égale un si cruel tourment.
Pour l'adoucir, ou l'augmenter peut-être,
Elle demande enfin bien tristement,
Que l'on l'oublie en cet appartement.
Eh! dans quel lieu pourroit-elle mieux être!
C'étoit celui qu'habitoit son Amant.

On souscrit à ses vœux, & bientôt plus calme sans souffrir moins, plus capable de lier des idées, & de former des pas, elle s'approche d'une table pour écrire à Lindor, sans espoir de lui faire parvenir sa lettre. O douleur non encore éprouvée! elle voit elle-même ses lettres rassemblées, & sur un papier attaché en forme d'étiquette, il est écrit :

*Que ce paquet soit porté chez Eglé.*

Aisément elle devine le motif de cette restitution, elle frissonne à cet aspect, le remords l'agite : elle se rappelle bien des lettres où l'amour trompé... elle

veut les relire ; elle y trouvera, du moins, de nouveaux sujets de repentir.

Elle parcourt, en versant mille larmes,
Quelques billets encor remplis de charmes,
Où son Amant, avec sécurité,
Lisoit ses vœux tracés par la nature,
Et garantis par la simplicité.
Elle poursuit.... son œil est arrêté
Par un billet tout rempli d'imposture,
Où, pour cacher son infidélité,
Elle employoit sans honte & sans mesure,
Ces fleurs d'esprit, indiscrete parure
Qui bien souvent n'est que stérilité,
Et plus souvent qu'une preuve trop sûre
D'indifférence & de légéreté.
Ensuite osant, pour rougir davantage,
S'examiner avec plus de rigueur,
Elle voyoit un triste persifflage
Substitué, sans effort, sans pudeur,
Aux charmes vrais de ce tendre langage,
De ces billets, interprêtes du cœur,
Dont les soupirs sont la touchante image.

Voilà le plus terrible moment. Tout ce qu'on peut éprouver après s'être condamnée, n'étant qu'une suite du juge-

ment que l'on porte de soi, n'égale pas l'horreur de ce premier tourment.... Parmi les lettres qu'elle dévore, elle en trouve une à son adresse particuliere, elle devine ce qu'elle peut contenir : elle n'a pas cependant la force de la lire tout de suite, il faut qu'elle respire, qu'elle se prépare aux reproches que cet écrit doit renfermer, au triste effet qu'il doit produire ; bien sûre d'être abandonnée pour jamais, l'arrêt du moins n'étoit pas prononcé ; il va l'être, il va l'être sans retour ; elle versera des larmes inutiles, elle aura des remords superflus. La nature est épouvantée en envisageant de pareils coups : enfin, il faut subir son sort, il faut lire & mourir ; elle lit en effet.

Dans cette lettre, où la verité pure
A dirigé mon esprit ingénu,
Eglé reçoit la preuve la plus sûre
D'un sentiment qu'elle a trop méconnu.
En la quittant, son intérêt m'anime ;
Je veux encor lui montrer mon ardeur :
Tout autre, hélas ! ne verroit que son crime ;
Je ne veux voir que sa fatale erreur,
Et l'empêcher d'en être la victime....

Eglé, tranquille au sein d'un faux bonheur,
S'enorgueillit d'une fausse victoire,
Et croit marcher sur les pas de la gloire,
En s'écartant des routes de l'honneur.
J'ai défini cette coquetterie,
Dont les appas séduisent aujourd'hui;
Je suis fâché d'y voir de l'infamie;
Mais quand on trompe on est très-avili.
De ce plaisir le tribut ordinaire
Est de cacher, sous un triple repli,
Ses goûts, ses vœux, son choix, son caractere;
Et sous les loix d'un peuple enorgueilli
De sots, de fats trop indignes de plaire,
Voir chaque jour son cœur enseveli
Dans le néant d'un dégoût volontaire.
Non, la beauté mérite un autre sort;
Il dépend d'elle, il est dans la tendresse:
Tout cet éclat qui l'éblouit sans cesse,
D'un tendre Amant ne vaut pas le transport:
Il est plus doux de régner sur une ame,
De s'enivrer du plaisir qui l'enflamme,
De s'assurer par une égale ardeur,
Qu'un sort si doux est le parfait bonheur,
Que d'éprouver parmi vingt imbéciles,
Souvent haïs, quoique toujours flattés,

L'ennui ſecret des ſoins les plus ſtériles,
L'ennui public des importunités.
Eglé n'a point d'une tourbe odieuſe
Encor flatté les vœux aviliſſans;
Mais de l'amour qui la rendoit heureuſe
Elle a rompu les nœuds intéreſſans,
Pour s'honorer d'une chaîne honteuſe;
Et ſon cœur faux, dans ſa marche trompeuſe,
Oſe affecter ſes premiers ſentimens.
Le crime eſt double : une telle impoſture
Etonne l'ame, & choque les eſprits :
Une coquette excite la cenſure,
Une perfide inſpire le mépris.
Puiſſe l'amour, dans ſa juſte vengeance,
Ne la punir qu'en corrigeant ſon cœur!
Puiſſent mes jours, coulés ſans eſpérance,
Etre bientôt éteints par la douleur!

Ici la ſcene change. Les expreſſions un peu vives dont ce billet eſt rempli, ont réveillé ſon ame engourdie. Elle n'a point avili ſon cœur par la perfidie ; jamais Damis ne fut aimé, jamais Lindor ne fut trahi ; elle ne ſe diſſimula point ſes torts, mais elle ne peut ſe reprocher des crimes qu'elle n'a pas commis. Si Lindor étoit mieux inſtruit, il ne la fui-

roit pas : on abandonne une infidelle, mais on peut faire grace à une étourdie. Si elle lui parloit ; si le fond de son cœur lui étoit mieux connu, un calme heureux succéderoit à la tempête. Lindor est juste, Lindor l'aimoit, il l'aime encore ; sa lettre peint un amant que l'obscurité environne, & qu'un trait de lumiere peut ramener. Mais où l'aller chercher ! quelle solitude entretient un dépit qui la tue ? quel chemin a-t-il pris pour s'y rendre ? ... elle fait des questions, & l'on y répond mal ; elle forme des conjectures, & la vraisemblance les contrarie. N'importe, il faut partir, il faut chercher l'objet de ses larmes, la victime de ses fautes. L'amour, le pressentiment, la justice, tout l'engage, tout l'encourage, elle sera conduite par son cœur. Ah ! si elle retrouve les traces de Lindor, combien elle sera dédommagée de ses pleurs, de sa démarche ! ...

Le repentir marche avec l'espérance ;
Et pour les cœurs faits pour se corriger,
Le regret même est une jouissance ;

Mais pour les cœurs qui ne sauroient changer,
Tout est perdu jusqu'à la confiance.

Sa résolution est prise, & ses réflexions ne servent qu'à hâter son départ. Une femme-de-chambre, vive & fidelle, la suivra sans balancer; un mot qu'on lui a dit, l'engage à préférer une route à toute autre. Arrivée chez elle, elle parle à Midelton, qui aime beaucoup le mouvement, & beaucoup sa maîtresse. Un voyage est présenté : elle ne veut point d'éclat, point de suite; elle ne doit point dire où elle va : c'est un secret, une surprise, une affaire importante, un héritage peut-être. Midelton applaudit à tout.

Alors Eglé reprenant la parole,
Lui dit, d'un ton à faire impression;
Le préjugé des rangs est très-frivole,
Je ne tiens pas à la condition,
Ou je prévois du moins qu'en ce voyage;
Changer d'état seroit un parti sage;
Deviens Eglé, je serai Midelton.....
Le jeune esprit de la vive soubrette,
Sans raisonner trouve qu'elle a raison :
Oui, rien de mieux que de changer de nom;

Madame est belle, & sa taille est parfaite ;
Il se pourroit... tant de gens... que sait-on ?...
Bref, Midelton l'applaudit en coquette....
Quand partons-nous ?... Le voyage est-il
long ?...
Il sera long.... C'est ce qu'elle souhaite ;
Elle en prévoit tout le revenant-bon.

Tout est dit : on envoie arrêter des places. On passera la nuit à se préparer, les domestiques se retirent : on commence à s'arranger ; les heures s'écoulent. Eglé leur reproche de se succéder trop lentement ; l'espoir séducteur lui donne une vivacité qui va jusqu'à l'impatience ; enfin, elle se voit au terme de ses désirs.

Au point du jour, un carrosse partoit :
Avant le jour elles font le trajet.
Dans ce carrosse étoient des gens de marque :
Un grand Monsieur, aussi sec que la parque,
Il parloit peu, mais il sentencioit ;
Il s'appelloit Monsieur de *Sanmodire*.
Un autre encor, mais il étoit bien laid ;
Figurez-vous la couleur du porphyre
Faisant le fond du portrait d'un doguin ;
Et ce portrait, dont on ne peut que rire,

Sera celui de Monſieur *Bavardin*.
Ce laid Monſieur eût mieux aimé ſe pendre,
Que d'arrêter pendant quelques momens
De ſon cliquet les bruyans mouvemens :
Il diſoit tout, hors ce qu'on veut entendre ;
Il ſavoit tout, hors ce qu'on doit apprendre,
L'art de parler pour amuſer les gens.
Un autre encore étoit dans le carroſſe :
Vous avez vu de ces gens portant boſſe,
Qui, pour l'eſprit, ſont des phénix vivans ;
Vous connoiſſez Monſieur de *Fraudenoce*.
Sur celui-ci je ſerai plus diſcret ;
C'étoit un Grec pour ſubjuguer les Dames :
Avec ſa taille arrondie en paquet,
Il poſſédoit le grimoire des ames,
Ce fin langage & ce ſubtil caquet
Qui ſont la fleur de la métaphyſique ;
Sous cet appas cachant mainte rubrique,
Adroitement bientôt il les prenoit
Comme un oiſeau ſe prend au trébuchet.
Parlons encor d'un Monſieur de Lépée,
Qui, gros & court, & pourtant Officier,
Se vantoit fort, & tranchoit du Guerrier
Comme autrefois eût pu faire Pompée ;
C'étoit un chou, ſurmonté d'un laurier.

Tous ces Meſſieurs, auſſi remplis de

prétentions que de ridicules, regardent, lorgnent bientôt, conçoivent bientôt des desirs, forment bientôt des projets : leurs yeux ont deux fonctions, celle de s'examiner respectivement n'est pas la plus négligée ; l'esprit se monte, la tête s'échauffe ; les galanteries, les petits soins, les petits mouvemens que les secousses autorisent, sont autant d'aveux, autant de menaces d'une conjuration générale.

D'un feu brutal les vives étincelles
Indécemment brilloient dans tous les yeux :
Un tel éclat peut plaire à quelques belles,
Mais à tout autre il paroît odieux.
Pour Midelton, neuve autant qu'étourdie,
Tout le fracas de cette artillerie
N'est qu'un spectacle amusant & flatteur ;
Mais pour Eglé la chose est moins jolie ;
Elle n'y voit qu'un danger pour l'honneur.
Dans tous les tems la beauté délicate
Ne veut charmer que l'objet qui la flatte.

Malgré son trouble extrême, le tendre, le modeste Lindor s'offrit à sa pensée ; les objets qu'elle a devant les yeux, embellissent son amant : quelle foule de

réflexions ! elle ne peut pas même jouir du plaisir d'en faire tranquillement, de s'accuser, de condamner son cœur ; le feu de l'artillerie augmente. Chaque regard annonce la résolution d'un ennemi. Elle se repent de s'être embarquée dans une voiture publique ; elle voudroit pouvoir trouver un prétexte pour en descendre. L'inexpérience de Midelton qui rit, qui paroît flattée, qui se prête à tout, qui répond à tous, augmente ses alarmes ; elle voudroit l'instruire, l'arrêter ; elle perd les signes qu'elle lui fait ; Midelton n'entend que des signes moins équivoques. Eglé ferme les yeux, invoque le Ciel, & desire presque de se trouver mal.

Heureusement, la troupe militante
S'appercevant de la rivalité,
Se modéra dans sa vivacité ;
Et par les soins d'une langue éloquente ;
Chacun voulut vaincre de son côté.
Alors on vit la douceur affectée,
Et la finesse, & les mots délicats,
Du choc bruyant d'une ardeur emportée ;
Faire oublier les effrayans éclats :
Vous eussiez dit que le Dieu de Cythere

Avoit frappé l'esprit de nos galans,
Et dans l'accès d'une juste colere,
Les avoit tous transformés en Amans.
Or, vous jugez que de cette maniere
Des libertins doivent être plaisans.
Il ne faut point forcer son caractere :
Nature veut qu'on suive ses penchans,
Ou que du moins, par un dehors contraire,
On n'aille point en imposer aux gens.
Le ridicule est toujours le salaire
Et des faux airs, & des déguisemens :
Le singe seul a droit de contrefaire.

Il faut pourtant avouer que le bossu, plus spirituel, plus vrai dans son art de feindre, étoit, pour ainsi dire, un être à part, dans cette tourbe dégoûtante; il disoit moins, & disoit beaucoup mieux. Dans une société plus réglée, il eût peut-être excité le sourire, peut-être même obtenu l'attention. On met à des propos flatteurs le prix qu'on veut, mais on les écoute, on ne les dédaigne point. Il est rare que l'esprit soit offensé par la beauté. La circonstance lui nuisoit plus que la disposition; les rivaux s'en apperçurent. Midelton le distinguoit; la plus naïve indiscrétion éclairoit leur ame corrompue :

le vice est d'ailleurs si pénétrant ! à l'instant le courroux, les railleries les plus piquantes, les propos les plus offensans frappent l'oreille qu'ils attaquent ; un orage, une pluie de traits fondent sur la petite taille contournée.

Le fier bossu, piqué de ces brocards,
Ménage peu la cohorte ennemie :
Bossus sont prompts, & quelquefois hagards,
Même insolens quand on les humilie.
Nature juste envers tous ses enfans,
En les formant écarta le caprice,
Et fit à tous de précieux présens :
Aux uns l'esprit, à d'autres le bon sens;
Aux uns la force, à d'autres la malice;
Tout fut doté de dons équivalens ;
Et les bossus dévoués à l'injure
Par le malheur de leur taille en voussure,
Furent doués d'un bec fait tout exprès
Pour appointer d'inévitables traits,
Lorsqu'un peu trop on rit de leur figure.

Il est inutile de dire que ce combat très-inégal en nombre, & très-égal en force, commençoit à devenir si sérieux, que sans la protection du Ciel l'effet de

la beauté eût dégénéré en oubli de la beauté, & qu'on eût vu le carrosse devenir un nouveau champ de Mars.

Heureusement, l'Intendant du pays,
Poussé par Dieu, depuis près d'une année,
Avoit réglé qu'au bout de la journée
Tout voiturier revenant au logis,
Apporteroit au fond de sa charrette
De gros cailloux pour paver le chemin;
De ces manans, deux, surpris par le vin,
Pour faire niche, ou presser leur retraite,
(On sait assez qu'un payſan est malin,)
Loin des côtés, au centre de la route,
Avoient versé leur charge & leur dépôt;
Et le cocher, cheminant au grand trot,
Dormant peut-être, ou bien n'y voyant goutte,
Vers cet amas, en montagne entassé,
Ayant conduit & chevaux & voiture,
Grimpa la cîme, & tout fut renversé.
Ce doux malheur termina l'aventure
Dont le bossu se voyoit menacé.
Le Ciel, pour nous, a des soins sans mesure.

S'il est vrai qu'un petit malheur qui sauve d'un plus grand, doive être compté pour un bien, cette chûte arrivoit fort

à propos pour nos tremblantes Voyageuses. Eglé l'avoit demandée à Dieu, & crut que ses vœux étoient exaucés. A l'égard des Voyageurs (du bossu du moins), il est à-peu-près certain que cet accident, qui prévenoit une scene de boucherie, va'oit presque une scene d'Opéra. On ne sait ce qu'on peut devenir, quand la pointe de l'épée succéde aux pointes de l'esprit.

Si je voulois allonger mon récit,
Et devenir narrateur, bel-esprit,
Je ferois voir en cette circonstance
Par combien d'art & de magnificence
Un Peintre peut décorer ses tableaux :
Je montrerois la figure grouppée
De Bavardin & de Mons de Lépée,
Et le bossu, porté par ses rivaux,
Et Midelton, & sa belle maîtresse,
Criant, disant qu'elles sont à la presse ;
Et Sanmodire étouffant dans le fond,
Les portant tous, & laissant la morale,
Pour s'écrier avec trop de raison :
Maudit cocher! ô voiture fatale!...
Mais tout mon art est la simplicité,
Et mon plaisir est la briéveté :

Je ne sais point surcharger un ouvrage
Des ornemens d'une inutile image,
Dont tout l'effet seroit d'éterniser
Un récit simple & fait pour amuser :
Trop d'abondance est indigence pure,
Trop d'ornement est pur défaut de goût :
L'art est le choix ; & qui veut dire tout,
Connoît mal l'art, & plus mal la nature.

Quoiqu'en dise le Poëte, il n'a pas fait usage de sa maxime, & l'aventure est ici surchargée de détails, qui peuvent être, à la vérité, favorables à la poësie, mais dont un extrait peut se passer. Nous avons à intéresser nos Lecteurs par un incident dont sa sensibilité nous reprocheroit d'avoir différé à l'instruire. Eglé dans sa chûte s'est blessée, & c'est au sein qu'existe la blessure. La pitié est générale ; sa douleur calme tous les esprits. On est pourtant agité par le regret de n'être pas Médecin, & par le désir de suppléer à l'art par le zele. La curiosité est ici bien permise, bien innocente même. Mais Eglé ne veut pas que cette pitié soit le prétexte ou la source d'un plaisir. Son refus obstiné devient un arrêt sans appel. Elle souffre & se tait. On arrive dans le

premier village. Un Docteur estimé y fait sa résidence. On l'appelle ; on lui recommande les intérêts de la beauté. Le Docteur vient ; & son état lui donne l'heureux privilege de pouvoir admirer des appas divins, en considérant une blessure : il profite de ses avantages.

Quand par hazard la nature volage
Couvre un beau lys d'un étranger feuillage ;
Et que zéphir voltigeant à l'entour
Le restitue à la clarté du jour,
De ses beautés, dont aucune n'échappe,
L'impression cause un plaisir flatteur.
C'est ce que sent l'éleve d'Esculape,
Lorsque d'un sein voilé par la pudeur,
Et dont déjà la structure le frappe,
Il apperçoit l'éclatante blancheur.
Un ignorant, de nature insensible,
Plus aisément eût pu la secourir.
Notre Docteur fut prompt à le sentir,
Et s'accusant d'être trop susceptible,
Il dit : Eglé, je vous ferois périr ;
A vos attraits je me vois si sensible,
Que votre sein, qui vient de m'éblouir,
Est en danger si j'hésite à sortir ;

De le soigner il ne m'est pas possible ;
Il faut un sot pour pouvoir vous guérir.

Eglé frappée de ce qu'elle entend, oublie ses douleurs, & refuse son sein aux recherches de l'art. Sa répugnance est invincible, & le Docteur est obligé de se retirer. Des secours innocens suffiront à la nature ; le mal dût-il empirer, son honnêteté ne sera point compromise. On sent que ce n'étoit pas là son vrai motif.

Lorsqu'autrefois dans un monde enchanteur,
Quoiqu'elle aimât Lindor avec ardeur,
Elle accordoit à sa coquetterie
Tous les plaisirs d'un triomphe flatteur ;
Sa gorge alors, à peine assez jolie,
Offroit aux yeux son attrait séducteur,
Elle en étoit toujours enorgueillie,
Et le remords ne troubloit point son cœur.
C'est maintenant un excès tout contraire ;
Depuis sa faute elle porte le soin
Jusqu'aux rigueurs d'un préjugé sévere ;
Elle voudroit être laide & déplaire ;
Le repentir ne peut aller plus loin.

Sa résolution est formée sans retour ; les remedes qu'elle voudra accepter se borneront aux simples conseils, ou elle refusera de recevoir le moindre soulagement. Les argumens l'assiegent ; la charité devient une espece de conjuration. On la presse de recourir à un autre Docteur ; on l'étourdit, on la tourmente. Elle n'oppose point sa maxime ; ce seroit se vanter d'être belle, ou d'être sensible ; ce seroit annoncer des charmes qu'elle veut soustraire à l'imagination même. Elle n'oppose que sa résolution, que son silence, que cette singularité qu'on lui reproche sans ménagement. Enfin un témoin plus ingénieux, ou peut-être plus tendre, imagine d'appeller M. le Curé. Son avis applaudi avec éclat, paroît une inspiration divine ; on croit voir déjà l'effet heureux de cette visite : il faut être un génie, dit-on, pour avoir trouvé cet ineffable moyen. L'homme de Dieu est appellé ; & bientôt il arrive.

Monsieur Baudoin, Curé de ce village,
Soldat jadis, étoit un peu sauvage,
Et des *Beautés* mépriſoit les appas ;
Froid & grossier, il ne concevoit pas

Que leur aſpect pût troubler l'homme ſage :
Il en parloit d'un ton fort cavalier,
Qu'aſſaiſonnoit le propos grenadier.
Une voix forte, un ton de perſifflage,
L'œil aſſuré, l'eſprit impérieux,
Formoient en tout ſon air & ſon langage :
De la malade il bleſſa les beaux yeux.
Elle avoit vu des Saints en ſoutanelle,
Qui, connoiſſant la foible humanité,
Songeoient à plaire en exerçant leur zèle,
Et ne parloient qu'avec aménité :
De leur eſprit la douceur ſéduiſante,
De leur raiſon la force convaincante,
Leur aſſuroient un ſi puiſſant crédit,
Qu'ils entraînoient le cœur avec l'eſprit.
Ce ſouvenir la frappa, de maniere
Que de Baudouin mépriſant l'âcreté,
Elle forma le projet téméraire
De l'écouter avec tranquillité,
Et de répondre à ſa leçon groſſiere,
En perſiſtant dans ſa ſévérité.
L'homme de Dieu, rempli de vanité,
Prit de l'humeur, & faiſant le Prophête,
Lui déclara que le Dieu de bonté,
Pour la punir de ſa mauvaiſe tête,
La damneroit dans toute éternité.

Vous

Vous croyez donc, pourſuivit-il encore,
Que pour avoir quelque peu de beauté,
En vous voyant, le monde tranſporté,
Eſt obligé d'uſer de l'ellébore ?
Non, je vous vois avec tranquillité ;
Et votre ſein, dont vous êtes ſi fiere,
Me donneroit bien moins de volupté
Que le bouton d'une fleur printanniere :
Sachez de plus, & croyez s'il vous plaît,
Que dans nos champs la nature ſauvage,
Connoiſſant peu l'artifice coquet
De ſe voiler pour toucher davantage,
Voit un beau ſein comme un ſimple viſage.
Je vous le dis, pour ne plus inſiſter,
Soumettez-vous ; ainſi le Ciel l'ordonne :
C'eſt votre orgueil qui vous fait réſiſter,
N'écoutez point les conſeils qu'il vous donne ;
Eſtimez moins votre chere perſonne,
Et faites-vous guérir ſans réſiſter.

Dans cet eſſaim nombreux d'êtres charitables qui avoient obſédé la belle Eglé, & fait appeller le bruſque Baudoin, il y avoit beaucoup de bavards, beaucoup de curieux, beaucoup de ſots, tous gens portés à la malice par le caractere & par l'exemple. Baudoin étoit depuis long-

tems auprès de la malade ; & les minutes sont des siecles pour des êtres dont on suspend la médisance. En attendant que Baudoin sortît de l'appartement, on remarquoit qu'il n'en sortoit pas ; on remarquoit aussi qu'un homme qui reste où il est, se plaît sans doute à y rester, quand il est libre d'en sortir ; on remarquoit encore que Baudoin à force de visiter des malades, & de consulter les Médecins, avoit attrapé quelques secrets de l'Art, & avoit guéri quelques femmes dans le village. Enfin l'on remarquoit ce qui étoit, ce qui pouvoit être, & déjà l'on commençoit..... Mais voilà Baudoin qui sort. Son œil hagard, son front fumant, ses joues couleur de feu annoncent qu'il faut rabattre beaucoup de ce qu'on a osé penser. Il est fâché. L'est il de ceci ? l'est-il de cela ? ceci & cela vont quelquefois ensemble ; ici, il faut bien se garder de les unir. Le courroux de Baudoin peut avoir deux causes différentes. Ses discours généraux peuvent n'avoir pas été écoutés ; ses conseils personnels peuvent n'avoir pas été suivis. Enfin il parle. Eglé est une prude, une folle, une extravagante, fiere de sa beauté. Il

eſt inutile de lui parler; elle ne veut point guérir; le ciel & les hommes la condamnent également, il faut l'abandonner à ſon délire.

Ce doux conſeil ne ſéduiſit perſonne.
La charité tient fort chez les manans;
Chez gens du monde elle a moins de conſtance.....
Dans ce banquet quelques grains de bon ſens
Etoient ſemés depuis quatre-vingts ans;
La mere Jeanne étoit ce phénomene:
Sa tête antique examine & conçoit
Ce qui d'Eglé fait la honte & la gêne.
Vous parlez tous, & mon eſprit prévoit,
S'écria-t-elle, en s'exprimant ſans peine,
Que dans deux jours vous ne concluriez rien,
Si je n'entrois dans ce vague entretien.
Du cher Paſteur la raiſon eſt bornée:
Il vient vous dire, en ſon grave maintien,
Que cette femme a la tête tournée;
Moi, je prétends qu'elle eſt femme de bien:
Sa répugnance annonce une ame honnête.
Allez chercher un Docteur à lunette,
Un homme froid qui n'examine pas
Si ſon blanc ſein poſſede des appas,
Et vous verrez qu'elle ſera docile:

Je sais cela, moi qui suis de la ville ;
Pendant vingt ans je tapissai mon sein ;
C'est un devoir, lorsque l'on est gentille,
De prévenir le regard masculin.
Telle est Eglé, mon cœur en est certain ;
Et le Curé, qui la dit imbécille,
Sait moins cela qu'il ne sait le latin.

A ce discours confirmé par l'exemple, & par seize lustres bien comptés, l'admiration de la vertu anime l'instinct de la nature. Tous les avis se réunissent ; le concert des voix forme un unisson, & l'oracle a parlé. Il faut partir ; il faut aller chercher le vieux Dumon. Un jeune rustre part, la légereté de ses pas est connue ; dans deux heures il sera de retour. Il le sera plutôt, car justement à deux mille pas du point d'où il est parti, il trouve le disciple de S. Côme, cheminant lentement vers son village, & lisant la gazette, à l'aide de ses lunettes.

On a besoin de vous, Monsieur, venez ;
Ne quittez pas ces verres contournés,
Plus que vos yeux ils nous sont nécessaires.

Le Docteur ne comprend rien à cette

invitation burlesque ; mais il connoit le jeune homme, il le suit, il se propose de l'interroger : pour respirer plus librement, il veut dégager son nez. Le rustre l'en empêche.

Ne quittez pas, lui dit-il, vos lunettes ;
Je suis Rustaut, vous me connoissez bien :
Si vous bronchez, j'y mettrai des pincettes.

Le Docteur se fâche, s'emporte, veut retourner sur ses pas. Le jeune homme l'arrête, crie plus fort que lui, jure qu'il va l'emporter sur ses épaules, & qu'il aura fait le voyage pour rien. Le Docteur toujours plus surpris, toujours plus fâché, se rend à cette parole terrible. Il apperçoit le clocher du village.

Graces au Ciel, ses tourmens sont finis :
Bientôt son nez délivré des lunettes
Se verra libre ; & ces globes polis,
Vils instrumens de ses peines secrettes,
Avec éclat seront anéantis.
Ainsi l'on goûte, au sein de la souffrance,
Le doux plaisir que promet la vengeance.
Nos passions sont nos consolateurs ;
Et nos plaisirs naissent de nos douleurs.

En arrivant, le conducteur s'avance fièrement : Je l'ai trouvé en chemin, dit-il, je l'amène. Je n'ai pas eu besoin de parler de lunettes ; il les avoit sur le nez. Il les a bien encore ; graces à moi, il ne les a pas quittées. Il vouloit se fâcher, mais tatiguié.... Le voilà..... C'est lui-même s'écria la bruyante assemblée. Bon jour, Docteur ; bon jour ; comment va la santé ?

Fort mal, morbleu, fort mal, en vérité.
Vous faites donc voyager en lunettes
Les gens de l'Art, sans rime ni raison?
Une autre fois, s'agit-il de vos têtes,
Je ne voudrois sortir de ma maison ;
Et je devrois ordonner du poison,
Pour vous punir des peines que m'a faites
Ce malotru, qu'on doit mettre en prison.

On lui confie alors le motif de cette violence. Il se calme, & bientôt sourit de l'imbécillité du rustre qui fait si scrupuleusement des commissions. Il entre chez la malade. On l'a prévenue, & l'on se flatte qu'en voyant un homme de soixante ans, presque privé du sens qui

commence l'égarement des autres, elle ne fera pas une longue réſiſtance.

Eglé le voit; ſon âge la raſſure;
Ses yeux d'emprunt, ſon air, ſon encolure,
De ſa froideur ſont le garant certain:
A ſa recherche elle livre ſon ſein.
Sans palpiter, le Docteur conſidere
Ces globes ronds, ces charmes arrondis,
Qu'Amour jamais ne vit que chez ſa mere,
Et qu'à vingt ans je trouvai chez Philis.
Il les obſerve avec un cœur de glace;
Et le remede eſt preſcrit auſſi-tôt,
Puis il remet le mouchoir à ſa place.

Son Ordonnance exactement ſuivie, & ſimple comme lui, produit bientôt l'effet le plus heureux. La malade annonce qu'elle ſe ſent ſoulagée, & avant la fin du jour ſa guériſon n'eſt plus douteuſe.

Ainſi le Ciel, maître de nos deſtins,
Répand ſouvent ſon influence extrême
Sur les travaux des plus foibles humains,
Pour nous apprendre à juger par nous-même
Que nos talens s'exercent par ſes mains,
Et que tout naît de ſon pouvoir ſuprême.

La guériſon d'Eglé faiſant chaque inſtant de nouveaux progrès, fut décidée dans le cours de la nuit; & au retour de l'aurore, elle exigea que le Docteur retournât auprès de ſes malades. Elle connoiſſoit le prix des momens de ces Meſſieurs, & elle ſavoit quel prix la plupart attachent, par air, à leurs momens.

Depuis Tronchin, dont on fait tant de cas,
Juſqu'au dernier qui ſaigne le village,
Aucun ne veut paroître ſans ouvrage;
Eglé le ſait, & ne l'arrête pas.

Mais, ô douleur non encore éprouvée! événement affreux que nous allons partager avec elle! à peine a-t-elle pu reſpirer la douceur d'une vie nouvelle, à peine a-t-elle pu ſentir le bonheur de renaître pour s'occuper de ce qu'elle aime, qu'elle apprend que Midelton eſt partie. Le boſſu, ce ſéducteur, ce ſuborneur atroce, a profité du fatal empire que le vice & l'eſprit ont ſur l'inexpérience. Tous deux ont prévenu le départ du carroſſe. Tandis que les rivaux dormoient, tandis qu'Eglé ſouffroit, & croyoit Midelton dans la chambre voiſine, toute à l'amitié,

le cœur flétri, l'oreille attentive aux gémissemens de sa maîtresse, les yeux remplis des larmes de la pitié, elle partoit, elle abandonnoit celle dont elle étoit devenue la compagne & l'amie, celle qui lui avoit confié ses chagrins, celle dont elle soutenoit le courage abattu, celle qui ne goûtoit plus que son entretien, depuis la perte de Lindor. Eglé pleure, & ne se plaint pas. C'est le moment du caractere. Elle étoit née indulgente & douce. Elle connoît d'ailleurs l'amour, le pouvoir de son éloquence, le charme de ses dangers; elle n'est point étonnée de l'ascendant qu'un être spirituel a pris sur une fille crédule. Elle la plaint, elle soupire, elle se tait; mais elle croit avoir tout perdu; & elle a beaucoup perdu en effet.

Quel parti prendre en cette extrémité?
L'Amour lui dit: Brave l'adversité,
Poursuis ta route en Amante isolée;
Il est un terme à tous les accidens,
Il est un prix promis à la constance:
Tu reverras l'objet de tes tourmens,
Et son bonheur sera ta récompense.

Elle sentit son courage se ranimer. Mais

on réfléchit, quoiqu'on ait l'ame tendre. Où ira-t-elle ? seule, sans appui, sans guide, sans connoissance, hors de l'enceinte de ce monde, qu'elle fuit, qui la juge, qui la condamne. Aussi irrésolue qu'accablée, elle cherche des idées, elle forme des pas dans sa chambre, elle porte la tête à la fenêtre; elle promene son imagination dans la plaine de l'air, sur la surface qui l'environne, sur la perspective la plus lointaine, elle ne voit point Lindor, elle ne voit point Midelton; peut-être ne les verra-t-elle plus; son cœur se gonfle; ses yeux se remplissent de larmes.

Dans ce moment elle porte la vue
Sur la longueur d'une antique avenue:
Elle demande où conduit ce chemin;
On lui répond qu'autrefois son issue
Conduisoit droit au Château de Salin,
Mais qu'aujourd'hui ce Château misérable
N'offroit aux yeux plus rien de remarquable
Que le séjour d'un Hermite voisin.

Ce mot lui cause une secrete émotion. Elle ne raisonne pas sur ce mouvement, mais elle sent une curiosité, un intérêt..... Elle demande si cet Her-

mite est connu ; si l'on sait le motif de sa retraite ?

Pour le savoir, il faut être devin,
Lui répond-on, son goût est un mystere ;
Il ne dit rien, il ne sait que se taire ;
Il ne veut pas qu'on aille le troubler :
Je crois pourtant qu'il a l'ame affligée,
Car je l'ai vu ; sa mine est alongée,
Et vous savez ou vous ne savez pas
Que tous ces gens, vivant en solitude,
Quand ils n'ont pas quelque peine bien rude,
Ne faisant rien, sont toujours assez gras.

Eglé trouve cette réflexion raisonnable. Elle sent que l'indolence de l'ame & le repos du corps doivent produire un effet tout opposé à celui du chagrin qui la mine. Elle revient encore à l'Hermite.

Depuis quel tems vit-il dans cet asyle ?
— Depuis huit jours, un peu plus, un peu moins.
— Depuis huit jours ! Venoit-il de la Ville ? . . .
— C'est une énigme, il marchoit sans témoins.

Je crois pourtant, sans être bien habile,
Qu'il arrivoit du côté de Paris.

Depuis huit jours, reprit-elle, il venoit de Paris ?... Surquoi en juge-t-on ? — Sur son air noble, sur son air fatigué. Il s'arrêta un moment pour se reposer ; il dit quelques mots qui étoient si honnêtes, sa voix étoit si douce, son regard étoit si tendre.....

Je voudrois bien aller voir cet Hermite :
Je ne sais quoi pour lui me sollicite.
J'aime d'ailleurs l'état de ces gens-là ;
Quand ils sont bons, leur piété mérite
Qu'humainement on leur fasse visite :
Ils sont bien seuls.....

Oui, poursuivit-elle, c'est une action charitable. Vous dites qu'il paroissoit avoir du chagrin ? on ne sait pas les chagrins que peut avoir un homme qui quitte le monde. Vivre seul, abandonner tout, n'est pas ce qu'il y a de plus triste ; on emporte quelquefois des pensées, des regrets..... Cet homme est peut-être dans ce cas..... Je veux aller le voir ; Marton me conduira chez lui.

Cette Marton étoit une ſervante
Toujours naïve, & quelquefois plaiſante :
Elle expliquoit l'intention des gens,
Non qu'elle eût rien de l'eſprit des méchans ;
Mais elle avoit le goût des confidences :
Elle aimoit fort à ſervir, à parler,
Et ſaiſiſſant les moindres apparences
Jugeoit de tout ſans rien diſſimuler.
Le goût d'Eglé pour aller voir l'Hermite
Fut pris d'abord pour une occaſion
D'interpréter, & de s'offrir bien vîte,
Si par hazard quelque commiſſion
De ce penchant pouvoit être la ſuite.
En la ſuivant, elle la plaiſanta
Sur le ſujet de ſa courſe légere :
« Vous détalez, dit-elle, de maniere
» Que j'entrevois du myſtere à cela.

Eglé ſoupçonnée auſſi ingénûment auroit dû ſourire ; mais ſon cœur lui parloit comme Marton. Un penchant indéfini la conduiſoit ; elle ne pouvoit pas ſe rendre compte de ce qu'elle ſentoit : mais ſes penſées, ſes déſirs n'étoient pas le mouvement de la curioſité, & elle ſe diſoit à elle-même : *En voulant badiner*,

*Marton peut bien avoir raiſon.* Elle lui demanda cependant ce qu'elle entendoit par le mot de myſtere.

Ce que j'entends ! Mais la choſe eſt fort claire.
Je parierois cet anneau que voilà,
Et ſans riſquer de faire une imprudence,
Que vous avez parfaite connoiſſance
Du beau Reclus qui fait hâter vos pas.

Alors Eglé ſourit : la réflexion remet les femmes ; il n'y a qu'un moment pour les embarraſſer : elle répondit avec tant de tranquillité, & d'un air ſi naturel, que Marton y eût été priſe, ſi, quoique franche, elle n'avoit pas approfondi l'art de lire à travers le voile des ſecrets. Elle alloit inſiſter ; Eglé lui impoſa ſilence ; elle vit qu'il falloit ſe taire, & n'en jugea que mieux qu'elle avoit eu raiſon de parler. On commençoit à découvrir l'hermitage ; déjà le caractere de ce ſéjour tranquille s'annonçoit aux regards de la belle hypocrite.

En approchant des Châteaux magnifiques
On eſt ſurpris, & l'on n'eſt point touché ;
En vain les Arts, par leurs efforts magiques,

Font admirer un goût trop recherché ;
L'œil les parcourt sans que rien le séduise ;
On réfléchit à ce qu'ils ont coûté.
Après l'instant de premiere surprise,
On pense, hélas! que la félicité
N'habite point dans un enclos immense,
Dans des vergers au néant destinés,
Sous des berceaux que l'art a profanés ;
Et que les lieux marqués par l'opulence
Masquent souvent, par leur magnificence,
De vils mortels aux remords condamnés,
Que par erreur la multitude encence.
Il est plus doux cent fois d'envisager
Le réduit simple où réside le sage :
De la nature ici tout est l'ouvrage ;
Le maître heureux a su l'interroger.
La liberté, maîtresse souveraine
De son esprit & de ses sentimens,
A répandu dans ses arrangemens
Ce goût champêtre, ennemi de la gêne,
Ce ton des mœurs, dont le coup-d'œil entraîne,
Et qui produit des effets plus charmans
Que tout l'effort d'une recherche vaine.
L'utilité, que l'opulent proscrit,
Est pour le sage un objet respectable ;

Ses potagers entretiennent sa table ;
Dans ses jardins on ne voit que du fruit,
Un ombre simple ; elle invite le sage
A réfléchir autant qu'à respirer :
Sous un berceau que couvre un verd feuillage,
L'esprit instruit, il aime à se livrer
Au sentiment de son heureux partage ;
A sa vertu le vice rend hommage,
On le desire en croyant l'admirer.

Un mouvement de sympathie saisit Eglé dès qu'elle apperçut le séjour de la paix, du silence, ou des tendres sollicitudes. Elle voudroit y passer sa vie, si elle ne doit plus revoir Lindor ; elle voudroit n'en plus sortir, si elle pouvoit l'habituer avec lui : sans lui, loin de lui, tous les lieux ne seroient pas égaux ; une retraite plus sombre, plus inconnue, seroit un soin plus délicat de son amour ; dût-il l'ignorer à jamais, elle auroit mérité qu'il pût l'apprendre, & en être flatté ; dût-il n'y être pas sensible, elle auroit fait une chose digne d'elle & de lui..... Mais elle est arrivée à la porte du jardin ; cette porte est fermée, & il ne paroît pas qu'il y en ait une seconde pour parvenir à la mai-

son. Elle est visiblement fâchée : Marton reprend son caquet, & pour le faire excuser, offre ses doigts qui servent de clefs quand les portes sont fermées. Eglé, pour interrompre ses propos, feint de douter de son adresse. Elle a eu tort de douter ; déjà la porte est ouverte ; & déjà du jardin à la cellule, l'espace est mesuré par des pas légérement formés. Mais nouvel embarras ; l'Hermite est absent ; & la serrure de cette nouvelle porte n'admet absolument qu'une clef, qui est dans la poche du maître. Heureusement une fenêtre est entr'ouverte. Eglé l'apperçoit, & s'en approche. Quel objet frappe ses regards ?... le portrait de Lindor !

Charme des pleurs que fait verser l'amour,
Charme ignoré de tout Amant vulgaire,
Dans mon Eglé vous fûtes en ce jour
Le prix heureux du repentir sincere.
Il est un prix pour toutes les vertus ;
Il est des biens pour tout être sensible ;
Le seul malheur, le seul destin terrible
Est réservé pour les cœurs corrompus.

Le portrait de Lindor ! regards multi-

pliés, regrets touchans, larmes délicieuſes, penſées pleines de confuſion, comment vous peindre, ou comment conſentir que l'imagination du Lecteur ſupplée à l'expreſſion que vous exigez! Eglé paroit attachée à la fenêtre par un lien inviſible; Marton, qui ſe promene plus loin, l'appelle en vain, l'invite en vain à venir cueillir des fleurs nouvellement écloſes. Point de réponſe, point de mouvement; c'eſt un marbre, une ſtatue.

Elle ſoupire, elle pleure & rougit.
Ces traits ſi doux, qui jadis la charmerent,
Semblent chargés des couleurs du dépit;
Elle reſſent l'affront qu'elle leur fit,
Lorſqu'un inſtant d'autres traits la toucherent.
Ce ne ſont plus ces beaux yeux où l'amour
Traçoit l'aveu de l'ardeur la plus pure,
Ni ces regards qu'un deſir ſans détour
Faiſoit briller du feu de la nature.
L'expreſſion qu'à préſent elle y voit
Eſt le ſerment d'une haine éternelle:
A chaque inſtant elle penſe, elle croit
Que le portrait, interprête fidelle,
Va s'animer d'une couleur nouvelle
Pour prononcer l'arrêt qu'elle prévoit.

Affreux moment ! penſées terribles ! la foibleſſe les ſuit. Eglé eſt obligée de s'appuyer contre le mur Marton s'en apperçoit, s'approche, la ſoutient ; la regarde, & la juge. Elle jette enſuite un coup-d'œil ſur le portrait. Voilà le moment de ſe répandre. Son cœur eſt bon ; elle offre ſes ſervices ; elle veut être employée ; elle ira chercher l'Hermite.... C'eſt quelque querelle, quelque malentendu qui a brouillé le ménage ; il n'y a rien de plus commun, & rien de plutôt réparé, lorſqu'un bon cœur s'en mêle. Eglé n'a qu'à parler, ou, ſans parler, elle n'a qu'à la laiſſer agir. Eglé revenue à elle-même arrête ſon caquet en ſe précipitant dans ſes bras. Elle avoue tout, elle convient de tout, elle accepte tout ; mais elle n'a pas le courage de s'offrir aux regards d'un amant qu'elle adore, & qu'elle a trahi. Le moindre reproche la feroit mourir. Il faut retourner au village ; elle écrira ; la lettre ſera confiée à l'amitié ; Marton reviendra, elle parlera, elle confirmera les expreſſions de la lettre, elle peindra ce qu'elle a vu.... La réſolution eſt approuvée par Marton, qui préfere le rôle d'ambaſſadrice à celui de témoin

muet. On part, on a bientôt fait le trajet ; les amours ont des aîles : les amans les empruntent, & s'en servent très-bien. Eglé arrivée, monte légérement dans sa chambre. Elle n'a ni plume, ni encre, ni papier ; tout cela est bientôt trouvé. Elle écrit.

Tracer des mots est souvent le partage
De l'amour même : un sentiment languit,
Le cœur n'est plus d'accord avec l'esprit :
L'afféterie & le sot persifflage,
Une épigramme, un médisant récit,
De faux brillans rempliſſent chaque page.
De tels billets sont un pénible ouvrage :
On cherche l'art chaque fois qu'on écrit.
Mon Héroïne a des choses à dire
Qu'on n'orne point, & qu'on dit toujours bien :
Qu'avec plaisir elle va les écrire !
Avouer tout, ne s'excuser sur rien,
Laisser parler une ame pénétrée,
Se condamner au sort le plus affreux,
Solliciter un arrêt rigoureux,
Couvrir de pleurs une lettre sacrée,
Voilà l'amour.

Et voilà le billet qu'une heure après, Lindor reçoit de la main de Marton. Il ne croit point ce qu'il voit. Il regarde Marton; il relit le billet; il pâlit, il se trouble, il demande s'il est vrai, s'il est bien vrai..... L'étouffement l'empêche d'achever. Marton répond à la question qu'il n'a pas faite. Eglé, dit-elle, est au village prochain, elle attend son arrêt; rendez-lui son amant. Elle mourra si vous êtes inflexible... Elle ne mourra point! s'écrie-t-il; volons, allons la rassurer. Marton veut parler encore; Lindor n'écoute plus; il a déjà fermé sa porte, il est déjà parti. Mais quel nouveau bonheur! quelle surprise délicieuse! il rencontre ce qu'il va chercher. Eglé conduite par l'espérance a voulu le prévenir.

O mon Eglé! doux charme de ma vie,
Je te retrouve, & tu préviens mes pas!
Je te revois plus tendre & plus jolie:
Ta faute même a pour moi des appas;
Sans tes regrets qui prouvent ta tendresse,
J'ignorerois combien tu m'as aimé;
Sans mes douleurs, qui parleront sans cesse,
Tu ne saurois combien tu m'as charmé.

Préſent du Ciel ! ô divine maîtreſſe !
Reçois mon ame en ce moment heureux,
Je la dépoſe en ton ſein généreux.

De pareils entretiens ſont mieux ſaiſis par le ſentiment, que rendus par l'eſprit. On doit trembler quand on fait parler des amans (ſur tout quand ils ſe raccommodent). Une grande route n'eſt pas un lieu propre à leurs explications. Ils trouvent déjà que la préſence de Marton eſt une gêne. Ils ne le diront pas, mais ils ont tant à ſe dire, qu'ils voudroient bien qu'elle pût le deviner. Marton eſt pénétrante, obligeante : elle devine, elle va plus loin qu'eux dans ſa ſuppoſition ; elle les quitte, dit ſa penſée en les quittant : ils rougiſſent, mais ne la retiennent point. Un verger s'offre à leurs yeux ; ils y portent leurs pas. Tous deux ont la même idée, & font le même mouvement ſans s'être conſultés.

De mes Lecteurs c'eſt tromper le deſir
Que de troubler cet aſyle agréable
Par un témoin ; je ſens leur déplaiſir ;
Mais mon récit doit être véritable.....
Il ne ſe peut, par plus d'une raiſon,

Que Midelton déjà soit oubliée :
Son aventure a consacré son nom,
Et j'aurois tort de l'avoir publiée,
Si je devois ne la pas rappeller.
On se souvient qu'un bossu téméraire,
Pour l'enlever n'eut presque qu'à parler.
Fille crédule est foible d'ordinaire ;
Le repentir suit sa crédulité.
De Midelton c'est la terrible histoire.
L'affreux bossu, lâche après sa victoire,
L'abandonnant avec férocité,
L'a condamnée à chercher un asyle.
Elle revient, honteuse, sur ses pas,
Les yeux en pleurs, & l'ame peu tranquille,
Dans sa douleur desirant le trépas.
En cheminant, son esprit se rappelle
Que sa maîtresse, au village voisin
Doit être encor, si sa chûte cruelle
A triomphé de l'Art d'un Médecin.
Dans cet espoir, elle a suivi la route
Qui du village est le chemin connu :
Non sans rougir elle a marché sans doute :
Vingt jours plutôt son esprit prévenu,
Dans ce chemin d'odieuse mémoire,
Etoit rempli des charmes de la gloire,
Gloire perfide, & que le remords suit,

En avançant, l'horreur de sa conduite
Fidélement se trace à son esprit ;
Elle ne peut s'offrir avant la nuit
A sa maîtresse, aux témoins de sa fuite :
(On craint le jour dès l'instant qu'on rougit).
Vers le verger la honte la conduit.

Un mot d'Eglé avoit instruit Lindor de sa désertion ; on juge combien sa rencontre les étonna tous deux. Midelton fait un cri, & veut se sauver. Lindor l'arrête ; Eglé la rassure : de tous les crimes, celui qu'elle a commis sera toujours le plus pardonnable aux yeux d'une femme sensible. Midelton tombe à ses genoux, couvre ses mains de baisers & de larmes : elle ne parle point ; les grands mouvemens de l'ame sont sans expression. Eglé veut la relever, elle résiste à sa main généreuse : ce combat fut long. Enfin elle leve la tête, elle commence à s'exprimer, elle s'accuse, elle demande une retraite obscure. Eglé la serre dans ses bras, l'interroge, cherche à la tranquilliser, lui promet de la garder auprès d'elle, d'oublier le chagrin qu'elle lui a causé.

L'esprit commun, en cette circonstance,

Fait

Fait des discours où bien souvent l'humeur
Prend le dessus sous le nom de prudence ;
Et la raison dégénere en vengeance.
Un cœur sensible observe en s'exprimant
De consoler, & dédaigne d'instruire :
C'est-là sa loi. Que reste-t-il à dire ?
Qu'apprendre encore au cœur qui se repent ?

La paix renaît par degrés dans cette ame éperdue : nos amans peuvent s'occuper d'eux-mêmes. Midelton plongée dans ses réflexions, & si souvent témoin de leur ardeur, ne les gêne point par sa présence : l'amour jouit des transports les plus vrais qu'il ait jamais fait naître : les aveux, les regrets, les larmes, les sermens, multiplient les jouissances ; on ne peut ni aimer mieux, ni être plus certains d'être aimés : la nuit tombe, son obscurité naissante favorise l'entrée de Lindor dans le village ; elle aura étendu son voile sur la nature entiere, avant qu'ils soient arrivés, & la discrétion qu'ils se promettent de la part des hôtes d'Églé, leur assurera le silence & le repos nécessaire, jusqu'à leur départ qui précédera, le lendemain, l'heure du travail,

& de la médisance : mais leur espérance est trompée.

Déjà Marton a répandu l'allarme.
Gens de Campagne, ignorans & bornés;
Concevant mal, sont toujours étonnés;
Un fait d'amour les occupe & les charme:
Plus compétens dans un pareil sujet,
Chacun exerce une langue piquante;
Pendant huit jours le moins étrange fait
Est raconté comme chose étonnante.
La Confidente a parlé de Lindor,
De ce Lindor qu'on prend pour un Hermite,
En annonçant qu'il arrive d'abord,
Que pour Eglé l'amour le sollicite.
Sans écouter ce qu'elle dit encor,
Et ce qui rend le fait plus vraisemblable,
Tout d'une voix, on dit : C'est bien le diable,
Un seul moment l'avoir vue, & courir!
Elle est sorciere, ou bien c'est une fable;
Elle a l'œil tendre & la mine agréable,
On peut la voir avec quelque plaisir;
Mais enchanter un Hermite en une heure,
Et le forcer à quitter sa demeure!
Oh! le démon s'est mêlé de cela!
Et puis de rire, & puis..... & *cetera*.

Lindor arrive avec sa séductrice ;
On les contemple, & chacun à son gré,
Goûtant le sel de la malignité,
A leur beauté rend cependant justice.
Mais voici bien un autre événement :
De Midelton, qu'on avoit apperçue
Le jour fatal de son enlévement,
Et dont l'histoire aussi-tôt répandue
A fait jaser peu charitablement ;
De Midelton on revoit la figure ;
Et s'attachant à sa seule aventure,
Pour en parler on laisse les Amans.
Ah! voyez-vous, se disent les manans,
Elle revient. Je gage que la bosse
A fait faux-bond dans quelque bourg voisin ;
Foi de bossu n'a rien de trop certain :
La pauvre fille en portera l'endosse
Dans quelques mois. Oh! le tour est malin....
Je dirois trop, si je voulois tout dire :
Discours de sots sont bons à rapporter,
Quelquefois même ils peuvent nous instruire ;
Mais il convient de savoir s'arrêter.

Le Lecteur sensible, en goûtant cette scene de village, en se rappellant même, avec malignité, qu'elle est assez fré-

quemment répétée dans le plus grand monde, sera cependant bien-aise que la suite de mon récit le ramene au sujet principal. Le bonheur des amans sera toujours un spectacle si intéressant, qu'on ne voudroit pas avouer qu'on y est insensible ; à leur tour, les amans ne voient rien d'aussi intéressant qu'eux-mêmes ; rien du moins ne les touche., ne les occupe que leurs peines ou leurs plaisirs. Dans cet état, qui tient un peu de celui des solitaires, on n'aime pas les témoins, on craint fort les bavards, on voudroit pouvoir jouir dans la plus petite enceinte du bonheur le plus étendu : cependant on raisonne encore, on sent qu'un état, un nom, des rapports nécessaires, bornent le droit de se laisser oublier. Lindor, Eglé, rentreront donc dans le tumulte, après avoir revu l'hermitage : car il faut retourner dans ce lieu que les soupirs, que les pleurs ont consacré ; il faut aller s'y préparer au sacrifice qu'on doit faire, par le serment d'être toujours unis, toujours indifférens aux plaisirs qui leur seront offerts dans le tourbillon. Ils partent à la pointe du jour ; le bonheur que chaque instant renouvelle ne se rend

point, & doit être envié; leurs sermens sont leurs plus doux plaisirs, quelques plaisirs qu'ils puissent goûter. C'est de la certitude de s'aimer toujours qu'ils sont véritablement touchés; ils se le disent, se le répetent à chaque instant, & ce n'est pas pour eux, redire, répéter la même chose. Enfin, il faut se rendre au monde, ne fût ce que pour s'occuper des soins de l'hymen : ils fixent le jour du sacrifice; ils quitteront ces bois, ces vergers, ces oiseaux amoureux, ces gazons... Mais

Ils n'iront point dans cette immense ville,
Où nul Amant ne peut être tranquille,
Dans ce séjour où l'on ne pense pas,
Où de l'amour on ne voit plus l'image,
Où tout est faux jusqu'au plus doux langage,
Où l'Art vieillit les plus jeunes appas,
Où l'on n'est vrai que lorsqu'on se dégage,
Où les excès absorbent le bel âge,
Où le plaisir amene le trépas,
Où tout est fou pour peu qu'on voie en sage.
Le nœud charmant qui doit combler leurs vœux
Veut des témoins plus dignes d'être heureux;
Et d'estimer le nœud qui les engage.

Lindor prêt à partir, & voyant la répugnance d'Eglé à perdre ce repos dont elle a joui si doucement, lui propose de se rendre avec elle auprès d'un ami dont la terre n'est éloignée que de quelques lieues : ils pourront s'y marier. L'hymen aura pour témoin l'amitié & la simplicité pastorale : cette idée est suivie ; le voyage est heureux, l'accueil est flatteur, le séjour est charmant ; leurs vœux sont remplis, leurs destinées sont unies ; l'amour qui les anime, pénetre, enchante les témoins : l'ami qui signe leur contrat, croit signer son bonheur. Après un séjour assez long, il faut quitter cette retraite ; l'hiver commence à faire ressentir ses rigueurs. Il n'est point de saison pour les amans ; mais des amans qui raisonnent, ne veulent pas jouir de tous leurs privileges : où fixeront-ils leur demeure ? dans quelle Province ? dans quelle Cité fortunée porteront-ils l'exemple de leur amour, & le spectacle de leur félicité ?

Non loin des lieux où l'amour les enchaîne
Est une ville (*) ornement des pays

(*) Bruxelles.

Soumis aux loix d'une immortelle Reine (*);
Le Voyageur en parle avec plaiſir,
Et tous les jours ſa renommée augmente;
De s'y fixer tous deux ont le deſir :
Un doux ſuccès remplira leur attente.
De ce ſéjour que les Dieux bienfaiſans
Ont regardé d'un œil de complaiſance,
Les environs fertiles & rians
A chaque pas annoncent l'abondance :

(*) Qualité indiſputable, titre bien juſte, univerſellement accordé à la premiere des femmes, & à la plus grande des Souveraïnes. La politique, la juſtice, la bonté, la reconnoiſſance, la raiſon, le génie, l'eſprit, toutes les vertus, toutes les hautes qualités ſe réunirent dans la plupart de ſes actions, & ne ſe diviſerent dans le cours général de ſa vie, que pour laiſſer à l'admiration & au ſentiment le plaiſir des détails. Supérieure à ſon rang, à ſes entrepriſes, à ſes ſuccès, à ſes chagrins, à ſes amis, à ſes ennemis, elle donna à ſon ſexe une grandeur nouvelle; & elle fut ſimple, égale & tranquille au milieu de tant de gloire & de tant de travaux.

Vous enviez le ſort des habitans ;
Vous arrivez avec impatience :
Bientôt après, dans des chars radieux,
Vous admirez, d'un œil très-peu tranquille,
Le goût & l'art, accord délicieux,
Et l'opulence, en parure fertile,
Et la grandeur qui plaît à tous les yeux,
Et la beauté qui décore une Ville,
Et la gaîté qui la pare encore mieux.
Les plus beaux Arts, des monumens pompeux,
De ſages Loix ; un Théâtre où Thalie
Avec éclat voit célébrer ſes jeux.
Un grand Miniſtre (*), un Prince dont la vie
Eſt le préſent le plus digne des Dieux ;
Des Magiſtrats juſtes & ſtudieux ;
Un Peuple libre, aiſé, laborieux,
Penſant par goût, animé ſans folie :
Tous ces tréſors ſont offerts au génie,
Au ſentiment, à la Philoſophie,
Dans ce ſéjour favoriſé des Cieux.
Les deux époux ſentent ſon influence
Dès le moment qu'ils y ſont établis :
Le jour qui fuit leur donne l'eſpérance

(*) Feu M. le Comte de Cobenzl.

D'un jour plus doux, & leurs vœux ſont
remplis.
Pendant long-tems, cette Cité chérie
Les vit jouir d'un ſort plein de douceur.
En peut-il être un plus digne d'envie,
Que de trouver gaîté ſans frénéſie,
Beaux-Arts, plaiſirs, opulence, grandeur,
Dans un ſéjour dont on fait ſa Patrie;
Quand ce bonheur croît & ſe multiplie
Par le plaiſir mille fois plus flatteur
D'y rendre heureuſe une épouſe jolie,
Dont on eſt sûr de poſſéder le cœur?

*Ce Poëme, ou Roman en vers, eſt ſuivi de Notes que nous voudrions pouvoir tranſcrire. Nous en avons diſtingué trois, dont deux ſont morales, & la troiſieme pleine de gaîté; nous ne doutons pas qu'on ne liſe les unes avec intérêt, & l'autre avec plaiſir.*

# NOTES.

Elle ne peut s'honorer d'un Amant
Qui n'eſt point fat, ou ne feint pas de l'être.
Il en faut deux inévitablement,
Un pour charmer, & l'autre pour paroître.

C'eſt une femme très à plaindre; mais la triſteſſe de ſon état échappe aux yeux d'un monde corrompu. Les ſots la traiteront de folle, les foux la traiteront de ſotte. Formons le tableau de ſa ſituation. Vouloir jouir de ſon cœur, & vouloir briller dans le monde; ſentir le charme d'un attachement, & s'efforcer à s'en diſtraire, pour courir après les chimeres de l'imagination; concevoir tout le bonheur d'un cœur livré à ce qu'il aime; goûter ce bonheur pendant quelques inſtans, & s'éloigner d'un état ſi doux pour ſe jetter dans le tourbillon, ou ſe perdre dans le vuide; ouvrir l'oreille la plus délicate aux accens les plus tendres, & courir enſuite après les ſons les moins harmonieux. Là, trouver tout de qu'on deſire; ici, chercher ce qu'on craint de trouver: payer de

cent grimaces coûteuses des soins, qui blessent, des louanges qui humilient, un triomphe qui avilit : raisonner sur tout cela, se condamner, se plaindre de son sort, se consoler un moment avec son cœur, se rendre ensuite à sa destinée, se fuir, se connoître, se déguiser sans cesse, ne s'abuser jamais. Un tel état est cruel ; l'esprit commun en condamne les motifs, & n'en plaint pas les douleurs ; l'homme instruit le voit tel qu'il est, & connoissant le principe qui en fait la nécessité, n'outrage point l'objet qui en éprouve l'horreur.... Le monde a imaginé cent devoirs qui contrarient les penchans honnêtes. Il faut de la légéreté, de la coquetterie, de l'audace, de l'imposture, des travers brillans, des plaisirs foux : on ne pardonne au cœur de sentir, qu'en dissimulant bien ; l'état dont on jouit dans le monde a des bienséances qui exigent l'étourderie ; les amis qu'on fréquente imposent tous les excès, exigent tous les sacrifices, interdisent toutes les réflexions : un mari même est souvent ardent à sermoner une épouse honnête qui craint l'égarement : il faut en général qu'une femme, pour n'être pas ridicule, tourmentée & humiliée, goûte avec terreur les plaisirs du sentiment, & se livre

avec éclat aux erreurs de l'imagination..... Si l'on peut être plus à plaindre, c'eſt d'avouer les peines d'un pareil état, & de voir ſourire à ſa plainte.

Du tendre amour telle eſt la loi puiſſante,
Tel eſt le droit dont il jouit le mieux ;
Que malgré nous notre ame eſt mécontente,
Lorſqu'un moment elle trahit ſes feux.

On peut aimer encore, & avoir du penchant pour un objet nouveau. C'eſt un état de trouble, d'inquiétude & d'agitation. Cet état caractériſe une ame honnête, & eſt le châtiment de l'infidélité qu'elle ſe fait à elle-même, en ſe dégradant par l'inconſtance. Un nouveau goût n'eſt jamais qu'une foibleſſe dont on a intérieurement l'opinion qu'on en doit avoir ; & un premier attachement qui ſubſiſte, ne ceſſe point de paroître un engagement ſacré : il en devient même plus puiſſant, quoiqu'il n'ait plus la même douceur. On ne jouit qu'avec crainte du plaiſir coûteux de manquer au devoir qu'il impoſe ; on n'oublie, dans aucun moment, combien la loi qui établit ce devoir eſt juſte, préciſe & poſitive. On veut ſe dérober au jugement de ſon cœur ; on conſulte l'eſprit, on

écoute l'esprit, on raisonne sur ce prétendu droit de liberté, qui est la grande chimere des esprits légers, & l'éternelle excuse des cœurs ingrats : la vérité tyrannise, la conscience prononce ; on est contraint d'être sans indulgence pour soi, & sans illusion pour l'objet qu'on trahit. Voilà l'état d'une ame honnête, & voilà la preuve que l'amour n'est qu'un sentiment digne du même nom. Nous avons pu trahir ses loix, nous ne pouvons les méconnoître ; nous avons pu nous avilir, nous ne pouvons nous aveugler. Cette réflexion peut sauver des infidélités aux cœurs capables de remords.

Je sais cela, moi qui suis de la ville :
Pendant vingt ans je tapissai mon sein ;
C'est un devoir lorsque l'on est gentille.

C'est une femme de village qui parle ici (le bon sens est par-tout). Cette femme moralise ; la raison parle à cet égard comme la morale : l'une impose des loix à la vertu, l'autre donne des conseils à l'amour-propre.

Un esprit aimable imagina un jour la plaisanterie qui suit, sous ce titre :

*Nouveau Cours de Géographie & d'Astronomie.*

« Tandis que l'esprit de patriotisme fermente

de toutes parts, que des milliers d'Ecrivains laborieux consacrent à l'envi leurs veilles au bonheur de la France, j'ai rougi d'être presque seul oisif dans cette grande Ville : je me suis frotté le front, j'ai mis la main à la plume, & j'ai enfanté le projet suivant : il n'est pas encore parfait ; c'est le sort de tout système naissant. L'ardeur d'être utile m'empêche de le laisser mûrir davantage : c'est d'ailleurs à l'expérience de découvrir ce qu'il a de défectueux. Que sont sans elle les plus grands efforts du génie ? J'entre en matiere ».

« Il est d'un Politique profond de ne pas toujours détruire les abus, mais de les redresser, de les faire tourner à l'avantage de ceux même pour qui ils seroient dangereux. Tel un Chymiste habile convertit en remedes salutaires les substances les plus venimeuses. Depuis longtems nos pédans & nos prudes reprochent aux femmes l'oubli des loix, & des avantages de la modestie ; ils trouvent indécent qu'elles affichent l'indépendance de tout principe à cet égard..... Ne pourroit-on pas concilier la délicatesse des spectateurs avec l'amour-propre du beau sexe ? Il seroit dur, barbare, peut-être inutile de vouloir contraindre nos belles à ne

point faire valoir les graces que leur a prodiguées la nature ; je voudrois seulement les garantir de la censure des gens austeres, & réduire leur coquetterie en un art utile. Il faudroit que l'on rendît une Ordonnance pour obliger les femmes que la *respectueuse* ou le *mantelet* incommode, à faire tracer quelque endroit de la Carte, sur la partie de leur sein qui resteroit trop découverte. Cette nouvelle méthode contribueroit beaucoup au progrès de la Géographie & de l'Astronomie : on en sent la raison, sans que je la dise ».

» Comme les couleurs & même les nuances sont nécessaires pour tracer sur les globes ce qu'on veut indiquer, les Dames n'en adopteroient que plus volontiers mon projet ».

» Ce projet est essentiel pour les Militaires : ils n'ignorent point que l'étude de la Géographie leur est nécessaire, quoique généralement ils la négligent : je crois avoir trouvé l'infaillible moyen de la leur rendre agréable & précieuse. Désormais, lorsqu'un de ces enfans de Mars reviendra couvert de lauriers, quelle satisfaction de retracer ses exploits aux yeux d'un objet aimé, de lui faire successivement parcourir les différens champs de bataille où il se

sera distingué, pour mériter son estime! Quelle gloire, quel ravissement, lorqu'il verra la terre & le ciel s'émouvoir au récit de ses combats »!

» Je me flatte aussi que les Petits-Maîtres ne seront pas des derniers à m'applaudir. Cette espece respectable, faite pour donner la vogue à toutes les modes, doit, par plusieurs motifs, adopter mon système. D'abord, je leur fournis l'occasion d'acquérir autant de connoissances géographiques & astronomiques, qu'il leur en faut pour soutenir quelques minutes de conversation avec les Savans, sorte de compagnie qu'ils n'aiment guere, mais qu'on ne peut pas toujours éviter. Ensuite il colore à merveille leur légéreté & leur inconstance. Ils pourront faire leur cour à plusieurs belles à la fois, sans crainte de reproche, puisqu'ils auront toujours le prétexte de s'instruire. Enfin, ce sera pour eux une source inépuisable de bons mots, de plaisanteries ingénieuses, d'expressions riches & fleuries. Un de ces héros de galanterie s'écriera dans son enthousiasme, que Clorinde est *un Monde de charmes*; qu'elle renferme dans son sein *tous les trésors du Mexique & du Pérou*; qu'elle exhale *tous les parfums de l'Ara-*

*bie* : ou, s'il a des dispositions pour la Poésie, il pourra célébrer sa beauté en ces termes :

L'Art a pour but de charmer ou d'instruire,
De plaire aux sens, ou d'embellir l'esprit ;
Votre beauté, Clorinde, réunit
Le double objet d'éclairer, de séduire.
Sur votre sein, où les astres divers
Sont plus brillans qu'en leur céleste orbite,
On ne craint rien de leur aspect pervers ;
A leur recherche ici tout nous invite :
En parcourant ces deux globes divins,
On croit toucher la vérité sublime ;
Epris soudain du beau feu qui l'anime,
L'esprit s'éleve au-dessus des humains.
Graces à vous, ( des Dieux, rivale aimable ),
Un nouveau monde est éclos à mes yeux :
Nous admirons le chef-d'œuvre des Cieux ;
Il nous inspire un respect véritable,
Mais l'abrégé nous plaît encore mieux.

C'est principalement aux Amans Poëtes que je prétends être utile. Je justifie leurs expressions figurées, qui seroient peut-être ridicules sans mon secours ; ils pourront brûler raisonnablement *de tous les feux de la zône torride* ; ils effraieront une cruelle *par la zône glaciale* ;

faudra-t-il peindre des obstacles surmontés ? les Alpes, les Pyrénées, les Cordilieres du Pérou, s'éléveront tour à tour. Je ne doute pas enfin que toutes les Dames ne me remercient de mon invention. Celles qui poussent la fierté un peu trop loin, pourront adoucir la mâle austérité de Minerve par les graces de Vénus, & Vénus sera décente aux yeux même de Minerve. La galanterie aura servi à l'instruction du genre humain.

*FIN.*

# TABLE

## *DU VOLUME DE JUIN.*

La Fille romanesque, traduit de l'Anglois par Madame la Comtesse de ***. page 3

Le Duc de Montmouth, nouvelle historique. Manuscrit, 99

Le Dépit & le Voyage, 133

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le Volume du mois de Juin de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 29 Mars 1781. DE SANCY.

LF.C.
B582u

209714

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.95-96.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU